

Université de Strasbourg
INSPE Sciences de l'éducation et de la formation

**Ce que raconte le désir de mixité sociale
des rapports entre milieux sociaux**
écoute à la porte d'un café culturel associatif

Séverine Duranton

Mémoire préparé sous la direction de Christian Lamy et Xavier Lucien
en vue de l'obtention du Diplôme des Hautes Etudes de Pratiques Sociales

Août 2020

Résumé

Le discours du désir de mixité sociale est amplement mobilisé par les acteurs et les actrices des cafés culturels associatifs et, au-delà, dans le milieu de l'éducation populaire.

Cette recherche se propose d'analyser dans un premier temps en quoi les implicites véhiculés par les différents éléments de cette problématique concourent à produire ce désir et le discours qui y fait référence. Dans un second temps nous mobiliserons les apports théoriques de Pierre Bourdieu pour permettre d'éclairer les enjeux et les rapports de domination cachés qui se jouent dans l'aspiration à l'altérité de la « classe d'alternative ».

Abstract

The desire for social diversity is a discourse widely mobilized by the actors and actresses of associative cultural cafes and, beyond that, in the field of popular education. This research aims to analyze first how the implicit conveyed by the different ingredients of this problematic contribute to producing this desire and the discourse that refers to it. Secondly, we will mobilize the theoretical contributions of Pierre Bourdieu to shed light on the issues and the hidden relations of domination that play out in the aspiration to otherness of the “classe d'alternative”.

*Ce qui est ennuyeux,
ce n'est pas, à certains moments de la vie, de changer d'opinion politique.
C'est qu'on est obligé, en même temps, de changer de café.*

Alphonse Allais

Je suis les liens que je tisse avec les autres
Albert Jacquard

Note à l'attention du lecteur

Choix de la première personne : la première personne du singulier est employée à chaque fois qu'il s'agit d'un propos personnel, elle est logiquement très présente dans la première partie. Elle sera progressivement remplacée par la première personne du pluriel, qui, par convention, porte le propos de la recherche elle-même. Pour autant, les deux formes pourront se côtoyer dans certains passages.

Écriture inclusive et neutralité : pour ce travail nous avons fait le choix de l'écriture inclusive uniquement pour les termes dans lesquels nous voyons un enjeu à faire apparaître la marque du féminin et du masculin. Pour le reste le masculin est utilisé comme marque de la neutralité.

Remerciements

Merci à toutes les personnes qui ont favorisé à un moment ou un autre les conditions de possibilité de l'écriture de ce mémoire. Merci à celles aussi qui ont pris le temps de la relecture pour leurs corrections bienvenues et leurs précieux retours.

Merci à chacune des personnes qui m'a fait assez confiance pour accepter de me livrer un peu d'eux et elles à travers les entretiens. Je conçois aujourd'hui en quoi cette place est engageante. Cette recherche est aussi une part d'elles-mêmes.

Merci à Didier Spinoza de m'avoir parlé, entre deux moutons, d'un certain séminaire un jour d'août 2016 sur les chemins caillouteux de l'Ubaye. *There is no way to hapiness. Hapiness is the way.*

Merci à toutes les personnes qui s'agitent, se sont agité·es ou s'agiteront autour du Cause Toujours pour faire vivre ce truc un peu fou quand même, non ?

Merci à Xavier pour l'accompagnement tout en confiance qui participe de l'émancipation. Pas merci à Christian parcequ'il n'aime pas les remerciements, mais le cœur y est.

Ce travail tout entier doit énormément à mon partner in crime, Simon. Merci pour ta patience, pour tes encouragements, pour tes tetris d'emploi du temps pour me permettre de travailler. Merci pour ta curiosité, ton appétit intellectuel et ton regard critique et empathique sur le monde et les êtres humains. Merci pour toutes nos discussions, riches et infinies, qui ont participé à nourrir cette recherche tout autant que les livres dans lesquels je me suis plongée. A toutes celles qui viendront.

- - -

à L, avec qui j'aurais aimé partager les réflexions qui vont suivre et qui auraient, sans aucun doute, augurés de grandes (et longues) discussions.

Sommaire

Introduction	7
PARTIE 1 - Le terrain et l'actrice-chercheuse	9
Chapitre 1	
Le point de départ d'une recherche-action : le café culturel associatif Le Cause Toujours	10
Chapitre 2	
Là où la focale s'élargit : l'intersection entre milieux sociaux	22
Chapitre 3	
Objectifs de la recherche-action	38
Chapitre 4	
La question de recherche	39
PARTIE 2 - La recherche	43
Chapitre 1	
Méthodologie de recherche	44
Chapitre 2	
Un éclairage théorique en conversation autour d'un regard sociologique	55
Chapitre 3	
Détricoter le tissage des implicites du terrain et de la thématique	64
Chapitre 4	
Analyse des matériaux	91
Chapitre 5	
Mixité sociale : un désir et des impossibilités à chercher du côté des structures	108
Conclusion	116

Introduction

Selon Heidegger, la condition fondamentale de l'homme est le *mitsein*, l'être avec ; notre monde est un *mitwelt*, un « monde avec autrui ». D'emblée nous sommes plongés dans le bloc social, il s'agit d'une relation immédiate, globale, massive. Nous ne pouvons y échapper. Or, dans ce *monde avec autrui*, il y a des « autrui » avec qui nous ne sommes pas. Fatalement. Mais parmi ces constellations d'altérités qui ne croiseront jamais notre passage, il semble se détacher une catégorie particulière, une catégorie faite des « autrui » dont l'absence de notre réalité sociale semble ne pas être invisible.

Bénévole dans un café culturel associatif depuis cinq ans, cette question de l'autre manquant est apparu assez tôt dans ma pratique, à travers le constat maintes fois entendu d'un sentiment d'entre-soi insatisfaisant, ou plutôt d'une absence de mixité sociale dont nous ne pouvions nous contenter. La redondance de ce constat m'interpelle et m'amène à me demander ce qui, au fond, préside à ce désir de diversité. Qu'est-ce qu'il se raconte dans l'imaginaire d'un lieu où se côtoieraient différentes classes sociales ? Et, au-delà, que cela éclaire-t-il de nos perceptions des relations entre les différents milieux sociaux qui composent la société dans laquelle nous sommes baigné-es ?

C'est ce que propose d'explorer la recherche présente, en tentant de détricoter les multiples enjeux qui émergent du discours sur la mixité sociale et les implicites qui le nourrissent. Cependant ce travail s'inscrit dans une démarche de recherche-action, en cela il implique la chercheuse dans le terrain et la thématique d'élection. Ainsi, cet écrit rend compte d'un processus d'éclairage par la méthode scientifique d'un sujet puisant dans le collectif comme dans l'individuel, tout autant qu'il témoigne du parcours de l'actrice à travers les méandres de l'apprentissage de l'acte de recherche. Dans ce parcours, le travail théorique de Pierre Bourdieu, mis en discussion avec les apports d'autres chercheur·ses, a servi de boussole.

Ce mémoire se compose de deux parties. La première nous entraîne dans le terrain de pratique de l'actrice d'où émergent les questions de recherches, puis s'attache à situer l'actrice-chercheuse dans la problématique à travers les récits de son parcours de vie et de son cheminement d'apprentissage de la recherche.

La seconde partie décompose la recherche en elle-même par la présentation de la méthodologie de recherche, du choix des références théoriques mobilisées et de l'analyse des matériaux. Nous verrons en quoi les difficultés rencontrées dans l'appréhension de la

problématique nous a menés à regarder séparément les différents ingrédients de la recherche à travers le prisme des sciences sociales pour trouver de la cohérence. Enfin nous cloturons ce travail par une lecture des questions liées au désir de mixité sociale inspirée par les concepts d'habitus et de violences symboliques développés par Pierre Bourdieu, nous accompagnant ainsi au défrichage de pistes de compréhension.

Partie I

Chapitre 1. Le point de départ d'une recherche-action : le café culturel associatif Le Cause Toujours

1.1 · Le Cause Toujours, un projet ancré dans l'éducation populaire

a. Contexte d'émergence du Cause Toujours et territoires affinitaires

L'histoire du Cause Toujours prend racine dès ses prémices dans le champ des alternatives au système capitaliste et plus précisément dans le terreau de l'éducation populaire¹. En mai 2011, à l'occasion de l'année européenne de l'engagement bénévole et volontaire, et à l'initiative de la Coopérative, structure drômoise d'accompagnement au milieu associatif, plusieurs associations de la région valentinoise se fédèrent dans l'objectif de co-organiser un moment festif sous la forme d'un festival, le Bal des utopies, conçu autour des notions d'engagement et d'initiatives citoyennes. Dans une démarche d'éducation populaire, l'idée était de sortir du rapport « commanditaires - prestataires de service » qui régit en général le montage de ce type d'évènement, en impliquant les différents acteurs (coordinateur·rices, musicien·nes, intervenant·es...) dans la co-construction du projet.

À l'issue de ce festival, le constat est fait par les différentes parties prenantes que l'énergie nécessaire pour la mobilisation, la coordination des différentes structures et l'organisation collective d'un événement de ce format ponctuel est disproportionnée au regard de la fréquentation : à peine plus de deux cents participant·es. Germe alors l'idée de créer un lieu pérenne d'exercice de la citoyenneté, ouvert à tou·tes, géré par ses usager·es. Un lieu qui prendrait la forme d'un café associatif.

Afin de pouvoir situer un peu plus clairement le contexte qui a présidé à cette proposition de création d'un café associatif sur Valence, il est utile de préciser que La Coopérative est alors une association d'éducation populaire proche du Réseau des Crefad². Ce lien de La Coopérative au Réseau des Crefad est un élément déterminant dans la création d'un café associatif sur Valence puisqu'à cette période, plusieurs associations adhérentes au Réseau ont déjà pensé et monté des cafés culturels associatifs. Influencés par l'expérience des

1 Nous choisisons ici une définition « boussole » de l'éducation populaire qui a cette particularité de pouvoir en recouper cent. Ainsi, dans le cadre de cette recherche, l'éducation populaire mobilisée pourrait se traduire par : une incitation à prendre part, à expérimenter et à penser des alternatives aux modèles et aux récits dominants dans une perspective d'émancipation collective et individuelle.

2 Le Réseau des Crefad est la coordination nationale des associations qui se reconnaissent dans des valeurs communes, en référence au *Manifeste de Peuple et Culture* : l'éducation populaire, la laïcité, la lutte contre les inégalités, injustices, habitudes et intolérances, la référence à l'entraînement mental, tout en prenant en compte les évolutions du monde et des techniques et le fait économique de nos associations inscrites dans l'économie solidaire. (www.reseaucrefad.org, site internet du Réseau des Crefad, septembre 2019)

Augustes, café-lecture de Clermont-Ferrand et premier café culturel associatif revendiqué, dont la création a été initiée en 1995 par la commission lecture-écriture de l'association Crefad Auvergne³, d'autres projets de café-lecture associatifs sont portés par des structures du Réseau des Crefad, notamment le Remue-méninge à Saint-Etienne, porté par le Crefad Loire, Les Voraces à Lyon porté par le Crefad Lyon ou encore La Clef à Brioude, porté par l'association Dasa. Cette constellation naissante de cafés associatifs se fédère, à partir de 1998, autour de son propre réseau : le Réseau des cafés culturels associatifs, devenu depuis 2019 le Réseau des Cafés Culturels et Cantines Associatifs⁴. Ainsi, à partir de leur histoire à la fois commune et parallèle, le Réseau des Crefad se décrit lui-même comme « complice du Réseau des Cafés Culturels Associatifs »⁵. Le tissage des liens entre les deux Réseaux est très étroit et les passerelles entre les deux structures sont nombreuses. Leur proximité est affinitaire tout autant que géographique puisque les deux réseaux partagent les mêmes locaux à Clermont-Ferrand. Ces locaux étant eux-mêmes voisins du café Les Augustes.

Cette rapide mise en perspective nous permet ainsi d'éclairer ce qui a participé à nourrir l'idée de ce qui ne s'appelle pas encore le Cause Toujours et de situer dans quel espace affinitaire les porteurs du projet s'ancrent. Revenons à 2011, où La Coopérative, alors constituée par Didier Pugeat et Anthony X, influencés par les expériences portées par d'autres membres du Réseau des Crefad, mobilisent les acteurs qui ont pris part à l'organisation du Festival des utopies dans cette idée de création d'un espace ouvert et permanent d'éducation populaire. Un groupe d'une dizaine de personnes se constitue et travaille pendant un an au montage du projet. Les bases sont posées : il s'agira d'un lieu visible, en centre-ville de Valence, avec des salarié·es et avec une programmation qui tournera autour de la parole... ainsi le nom est tout trouvé : ça sera le Cause Toujours !

Le dossier est écrit mais face à la difficulté de trouver un local pour donner corps aux envies, les énergies s'émoussent et le groupe célèbre l'enterrement du projet fin 2012. En 2013, Didier Pugeat quitte la Coopérative ; alors au chômage, il ressort des cartons l'idée de café associatif avec la perspective parallèle d'y créer son emploi. Entre temps, il trouve un nouveau complice en la personne de Marc Aubry. Pendant un an, ils vont écumer les annonces et les agences immobilières. Forts de l'expérience passée, ils estiment qu'il est primordial de trouver un lieu avant de relancer toute dynamique autour du projet. Le cahier des charges est complexe : il faut que ce soit grand, visible et pas cher. Mais la perle rare est trouvée à l'été 2014 et le bail signé le 1^{er} septembre. Le Cause Toujours viendra prendre la

3 Site internet des Augustes (www.cafelesaugustes.fr). Novembre 2019

4 En 2019, Le Réseau des cafés culturels et cantines associatifs comptait quatre-vingt-neuf cafés adhérents et accompagnait plus d'une centaine de projets de création de cafés et de cantines.

5 Page d'accueil du site du Réseau des Crefad. Septembre 2019

place d'un ancien hammam situé dans les quartiers piétons de la vieille ville de Valence, bénéficiant d'un espace terrasse et d'un emplacement privilégié (nous développerons plus loin la description de l'espace géographique dans lequel le Cause Toujours s'inscrit). À ce moment-là un petit groupe a commencé à se constituer autour du binôme moteur, ils ont créé l'association porteuse le Bal des utopies en référence au festival de 2011, et décident qu'il est temps de relancer une dynamique collective pour faire vivre le projet, bref, il faut rentrer dans le concret !

Le samedi 18 octobre 2014, le Bal des utopies organise sous la Halle Saint-Jean, espace public et ouvert qui jouxte le local du futur café, un événement festif pour communiquer autour du projet de café culturel associatif. L'engouement dépasse les attentes : en une soirée, l'association passe de six adhérent-es à quatre-vingt-dix ! Quatre commissions de travail sont créées (programmation, travaux-aménagement, bar-cuisine et communication) et les premiers bénévoles rejoignent le projet. Et il y a du travail : l'ouverture est programmée pour avril 2015, il reste six mois et tout est à créer, à la fois sur le fond (fonctionnement, charte, valeurs, modèle économique...) et sur la forme (aménagement et travaux du local, recrutement et embauche, élaboration de la carte, choix des fournisseurs et des producteurs, programmation...). Cette soirée inaugurale du 18 octobre initie également un rapport particulier du Cause Toujours à l'espace public, à l'espace hors-les-murs du café. En effet, à partir de cet événement, le Cause Toujours investira régulièrement la Halle Saint-Jean et l'espace public piéton proche comme une extension du café qui participe de son identité. Ainsi, deux autres manifestations publiques auront lieu sous la Halle avant l'ouverture, en décembre et en février, permettant d'étoffer encore un peu plus les équipes. En parallèle se déroule la première assemblée générale et se constitue le premier conseil d'administration.

Les six mois qui vont précédés l'ouverture vont mobiliser une énergie collective puissante, joyeuse et stimulante. Et c'est après une dernière nuit de travaux et le sol à peine sec que, le 25 avril 2015, le Cause Toujours ouvre officiellement ses portes à l'occasion d'une inauguration en fanfare qui réunira près de six cents personnes.

Les liens initiaux avec les Réseaux des Crefad et des cafés culturel associatifs continuent de se tisser puisque le Cause Toujours est adhérent au Réseau des cafés culturels et cantines associatifs depuis sa création, participe régulièrement aux Rencontres organisées par le Réseau et a notamment accueilli et coordonné celles de septembre-octobre 2017.

b. Le fonctionnement du Cause Toujours

« Le Cause Toujours est né d'un désir partagé de voir émerger des espaces de paroles et d'échanges. Il se veut une agora, un lieu de savoirs, de connaissances, de partages, de cultures et d'éducation populaire. Il se nourrit de questionnements, de curiosité dans le respect de la parole et de l'écoute de chacun. Au Cause Toujours, la rencontre n'est pas qu'un mot.

Elle est avant tout plurielle. Au sein du café, des publics divers peuvent se retrouver. L'esprit d'ouverture s'étend au-delà des murs du Cause Toujours dans une « volonté d'aller vers » et d'appropriation de l'espace public. Notre action et notre positionnement sont fondés sur un choix assumé d'indépendance. Le Bal des utopies s'intègre dans le réseau de l'économie sociale et solidaire, s'appuyant sur les principes de propriété collective, de gestion économique participative et démocratique. Et d'un engagement autour du développement durable. Le Cause Toujours est un lieu d'exercice de la citoyenneté. Cet engagement se traduit autour d'une pratique de démocratie participative pour permettre à chacun de devenir acteur d'un changement et d'une alternative sociale. » Ainsi sont posées les bases du projet politique du Cause Toujours dans ce texte fondateur rédigé en août 2015 par les membres du premier conseil d'administration élu. Dans son application concrète, les principes d'autogestion, d'appropriation collective et d'incitation à la participation, affirmés dans le texte fondateur se traduisent dans deux espaces distincts mais complémentaires : l'espace décisionnel et l'espace de fonctionnement.

Lors de ses deux premières années de fonctionnement (2015-2017), le Bal des utopies opérait sur un modèle de gouvernance assez commun dans le milieu associatif, à savoir un conseil d'administration d'une quinzaine de personnes était élu lors de l'assemblée générale ordinaire annuelle. Il se réunissait régulièrement et était le lieu des décisions quant aux questions liées aux ressources humaines et aux orientations stratégiques et budgétaires. Sa particularité était de ne pas avoir de « bureau » : dans un désir d'horizontalité les fonctions de président·es et vice-président·es n'existaient pas – les responsabilités légales étant portées par deux mandataires qui changeaient chaque année ; le travail de trésorerie était mené par un collectif de volontaires (la commission gestion) et chaque administrateur·trice était en charge à tour de rôles de la fonction de secrétaire. Afin de faciliter la transmission d'informations entre le « terrain » et le décisionnel, chacun·e était également référent·e d'une des commissions qui participait au fonctionnement du café (commission dont en général il·elle était membre actif·ve). Le fonctionnement « démocratique » et horizontal n'a pas empêché les prises de pouvoir de certains membres inhérent au collectif⁶. La tête dans le guidon, le temps et la volonté de penser ces questions, de les poser sereinement sur la table ont longtemps manqué. Septembre 2017, la fin des contrats aidés (CAE) dont le café bénéficie pour les deux salariés, a obligé à rebattre les cartes. Le choix est alors fait de retravailler collectivement le projet du Cause Toujours, à la lumière de ces nouvelles conditions. Si cela n'a pas été sans conflits, il est évident que la réouverture à la réflexion collective à un groupe plus large que

6 Voir sur cette question, entre autres, le texte de la militante féministe étatsunienne Jo Freeman, « La tyrannie de l'horizontalité », 1970, traduction Marjorie Maquet / Relecture Dominique Knutsen, 2018. (précédemment diffusé sous la traduction « La tyrannie de l'absence de structure » datant de 2003). Organisez-vous.org

celui du CA élu a été salubre pour la dynamique et la réappropriation du projet du café par de nouvelles énergies. Ainsi au printemps 2018, suite à un accompagnement en DLA⁷ et au profond travail de réflexion collective amorcé autour du projet du café, l'instance décisionnaire connaît une évolution importante : elle ne sera plus circonscrite aux seuls administrateur·trices élu·es mais ouverte à tou·tes les adhérent·es qui souhaitent y prendre part lors de réunion ouverte mensuelle. Le conseil d'administration change symboliquement de nom pour devenir le collectif d'administration ouvert (CAO). C'est le mode de fonctionnement toujours en pratique actuellement. Depuis le début, le C.A du Bal des Utopies fonctionne sur un schéma collégial où le vote est utilisé pour entériner les décisions importantes mais où, sans réellement le nommer ou le conscientiser, nous fonctionnons majoritairement au consensus. Les salarié·es assistent et participent aux discussions sans avoir le droit de vote.

Concernant l'espace de fonctionnement, autrement appelé le « terrain », c'est-à-dire l'organisation mise en place qui permet au Cause toujours d'ouvrir, de pouvoir accueillir des usager·es, de servir des boissons ou des repas et de proposer des animations... cela se fait dans une danse orchestrée entre les nombreux·ses bénévoles et l'équipe salariée. Au Cause Toujours, la place prise et donnée aux bénévoles apparaît particulièrement centrale. Depuis son ouverture, le café fonctionne en moyenne avec une équipe d'une centaine de bénévoles actif·ves annuels réparti·es entre l'administration, le service, la cuisine et l'animation du lieu⁸. Le rôle des deux salarié·es est principalement, en plus du service au bar, l'accueil et la coordination des bénévoles. Ils prennent également en charge l'approvisionnement, une partie du travail administratif en coopération avec la commission gestion, et coordonnent la programmation en lien avec la commission... programmation. Cette dernière est constituée de différentes commissions thématiques⁹ animées par des équipes de bénévoles et qui développent un certain nombre de propositions culturelles rentrant à l'agenda du Cause Toujours. La programmation culturelle du café fonctionne sur des saisons trimestrielles. Le nombre de commissions peut varier d'une saison à l'autre en fonction de l'énergie et de la mobilisation du moment. Des commissions naissent, d'autres disparaissent pour renaître quelques saisons plus tard. L'idée étant que tous ceux qui souhaitent proposer quelque chose puissent avoir accès à la programmation, avec cependant le principe directeur d'éviter la posture de « consommateur » du lieu en incitant les personnes à s'investir sur un temps plus long dans le fonctionnement du café. Pour illustrer cette idée, cela pourrait se traduire par le fait que plutôt que de proposer la

7 Le DLA (Dispositif Local d'Accompagnement) est un dispositif public qui permet aux associations et structures de l'économie sociale et solidaire employeuses de bénéficier d'accompagnements sur mesure afin de développer leurs activités, de les aider à dépasser des difficultés et à créer ou pérenniser des emplois.

8 Chiffres 2019

9 On peut citer les commissions lecture, théâtre, causeries, jeux, ciné-docu, expo, musique, bal...

projection d'un film qu'on souhaite diffuser, la personne sera invitée à participer régulièrement à la commission ciné-docu afin de construire et travailler collectivement à une programmation de diffusion documentaire portée en équipe. Bien sûr, ce fonctionnement n'est pas complètement fermé et peut à la marge permettre des propositions isolées. D'autant plus que chaque participation sont autant de pieds à l'étrier permettant de se familiariser avec le lieu et d'occasions de nourrir l'envie de s'engager davantage par la suite.

En règle générale, la porte d'entrée du bénévolat au Cause Toujours passe par le service au bar, c'est en effet une manière d'appriivoiser le fonctionnement du lieu en fonction de ses disponibilités et qui n'implique qu'un engagement limité au temps de présence. Pour accompagner l'accueil des nouveaux bénévoles une commission bénévoles s'est mise en place ; elle propose des formation et organise aussi sporadiquement des temps de rencontres et d'interconnaissances entre tous les bénévoles du café. Une fois en terre connue, il est plus facile ensuite pour chacun·e de choisir de s'impliquer davantage, dans d'autres instances... ou pas !

Nous terminerons la description des différents endroits de participation au projet du Cause Toujours par la présentation des commissions bar-grignote et cuisine qui compose la carte des boissons pour la première et qui conçoit et cuisine les menus de la semaine pour la seconde. Chacune est également en charge de choisir les fournisseurs et producteurs avec lesquels le café travaillera. Ce sont des maillons essentiels au modèle économique choisi pour faire vivre le café dans le sens où les ventes (ainsi que les adhésions) constituent la ressource économique principale du projet et que, jusqu'à présent, il a été fait le choix de ne solliciter des subventions qu'à des occasions marginales. Il peut être éclairant de souligner ici la nuance qu'il peut exister entre les différentes formes de cafés associatifs, et notamment de préciser le cadre spécifique dans lequel s'inscrivent les cafés adhérents au Réseau des cafés culturels associatifs. En effet, les projets de cafés associatifs peuvent prendre de nombreuses formes : espace commercial géré par une association qui ne porte pas d'ambition culturelle ; espace et activités commerciales gérés sous une forme juridique de société couplée à une association qui porte la programmation culturelle ; espace, activités commerciales et programmation culturelle gérés et portés par une (ou plusieurs) association. C'est dans cette dernière catégorie que s'inscrivent les cafés adhérents puisqu'un café culturel associatif, en référence à la charte du Réseau, « est un lieu culturel animé par une ou des structures à but non lucratif, ayant pour objectif la promotion de l'expression de la citoyenneté, la référence et la pratique de l'éducation populaire, l'appartenance à l'économie sociale et solidaire, l'intergénérationnel, la mixité des publics, la laïcité, le fonctionnement démocratique interne. »¹⁰

10 Charte du Réseau des cafés culturels associatifs en Annexes

c. Situation géographique : du quartier au territoire

Pour aborder la question de mixité sociale que nous allons développer dans la suite de la recherche, il semble primordial de pouvoir situer le Cause Toujours dans son environnement géographique et esquisser une description des dynamiques sociales à l'œuvre dans cet espace.

Un café de centre-ville

Le Cause Toujours est installé 8 rue Gaston Rey, dans un local de 100m² avec terrasse situé dans le quartier du Vieux Valence¹¹. Ce quartier qui composait autrefois le centre historique de la ville de Valence, se divise en deux « sous-quartiers » : celui de la Basse Ville et le quartier Saint-Jean qui compte une grande partie des monuments patrimoniaux de Valence. La rue Gaston Rey est une petite rue qui se trouve en retrait d'un des principaux axes piétons et commerçants de la ville. Sa configuration (rue courte et large, comptant à peine une vingtaine de bâtiments et circonscrite à son extrémité par le parc Saint-Ruf), la fait presque ressembler à une petite place. Le Cause Toujours profite ainsi d'une situation privilégiée, bénéficiant d'un espace visible et passant tout en étant relativement « intimiste ». La circulation automobile limitée aux riverains du centre-ville, permet au café d'y déployer sa terrasse sans trop de nuisances. L'implantation du Cause Toujours l'ancre dans le quartier Saint-Jean, cependant la rue Gaston Rey est un des accès qui fait le lien avec la Basse Ville, cette articulation place ainsi le café à la croisée de deux espaces géographiques et sociaux qui diffèrent.

Le quartier de la Basse Ville, qui constitue la partie ouest du Vieux Valence, est bordé par le Rhône. Il tire son nom de sa situation géographique en contre-bas des anciens remparts qui séparaient autrefois ce quartier du centre de Valence et servaient à protéger la ville des invasions, épidémies ou inondations dues aux crues du Rhône (Wikipédia). À l'origine, il s'agissait d'un quartier de pêcheurs et de mariniers qui jouissait d'une ouverture naturelle sur le Rhône jusqu'à ce que l'autoroute A7 soit construite dans les années 1960, coupant l'accès du quartier au fleuve. Aujourd'hui, la Basse Ville est reliée au reste de la ville par plusieurs « côtes », constituées de nombreux escaliers, dominant les anciens remparts. C'est un quartier exclusivement résidentiel (immeubles datant des années 1950 et 1960 pour la majorité) à la population mixte qui oscille entre petites classes moyennes et populaires, et qui ne compte pas de commerces ou de bâtiments anciens, contrairement au quartier Saint-Jean qui le domine.

11 Depuis fin 2019, le café s'est agrandi en installant sa cuisine et ses bureaux dans un local commercial (ancien traiteur de cuisine arménienne, figure emblématique locale) situé juste de l'autre côté de la rue, au 3 rue Gaston Rey, profitant également d'un nouvel espace terrasse.

Le quartier Saint-Jean constitue la partie nord du Vieux Valence et s'articule autour de la place Saint-Jean dont la particularité est d'abriter une grande halle couverte, patrimoine emblématique de la ville. Située à l'extrémité nord d'une grande rue piétonnière et commerçante de Valence, la place est encadrée par une dizaine de restaurants ainsi que des locaux de la radio RCF Drôme, d'un atelier d'architectes et d'une boutique solidaire tenue par le Secours Catholique. On notera également la présence, confidentielle, du Laboratoire anarchiste de Valence, ouvert deux soirs par semaine. Les halles accueillent tous les mardis soirs un marché, très fréquenté, de producteurs locaux. Le Cause Toujours profite largement de la dynamique du marché de producteurs : le mardi est un soir de fréquentation accrue au café. Comme nous l'avons vu en début de chapitre, les halles sont très liées à l'histoire et à la vie du Cause Toujours. Celles-ci ont accueilli tous les événements de l'association du Bal des Utopies avant l'ouverture du café, et abritent depuis lors, chaque trimestre, le « Bal des 4 saisons », manifestation festive, musicale et gratuite organisée par le café, qui draine en moyenne un public de plus de cinq cents personnes. Le bal (souvent appelé le « bal du Cause Toujours » par les initié-es) est un événement particulier dans le paysage culturel valentinois puisque c'est le seul événement récurrent à avoir lieu dans l'espace public en dehors de la saison estivale.

En poursuivant le chemin, la place Saint-Jean jouxte la place du Bel image où l'on retrouve la Comédie de Valence, théâtre conventionné scène nationale, ainsi que la médiathèque du centre-ville¹². On peut souligner que le quartier bénéficie d'une dynamique culturelle, à la fois en termes d'équipements¹³ mais également d'un point de vue patrimonial, la rue Gaston Rey abritant la Maison Mauresque, édifice architectural insolite datant du XIX^e siècle dont la façade s'inspire d'une esthétique orientalisante. La Maison Mauresque fait face au Cause Toujours, le café profite ainsi d'une vue privilégiée sur ce bâtiment emblématique et point touristique de la ville de Valence, favorisant le passage de touristes au café, ou en tout cas d'un public extérieur au territoire et non habitué du lieu. Ainsi, en extrapolant, on peut dire que le Cause Toujours est un espace culturel, lui-même intégré dans un environnement culturel.

Le quartier du Vieux Valence dans lequel s'ancre le Cause Toujours est un quartier relativement paupérisé dans une ville où le revenu annuel médian par habitant-e est à

12 Au moment de la rédaction de ce mémoire, la médiathèque est en train de déménager dans un autre quartier de la ville, à l'extérieur du centre historique. L'ouverture de la nouvelle structure est prévue à l'automne 2020.

13 On trouve également deux librairies indépendantes (trois jusqu'en 2019) dans l'environnement proche du Cause Toujours ainsi qu'une galerie d'exposition proposant des ateliers artistiques juste en face du café. Le théâtre municipal de la Ville de Valence (à ne pas confondre avec la Comédie de Valence) se situe quant-à-lui à deux rues de la rue Gaston Rey.

18 960€¹⁴ et où 46% des foyers sont imposés fiscalement sur le revenu. Nombreux sont les commerces fermés qui n'ont pas trouvé repreneur. Malgré l'attrait d'un centre historique bien doté en bâtiments patrimoniaux, les classes moyennes et supérieures sont peu présentes, en tant que résidents, et ont plutôt investi les quartiers sud de la ville (Chateauvert, les Trinitaires), les quartiers proches de la commune limitrophe de Bourg-lès-Valence au nord, ou encore, de l'autre côté du Rhône, la ville ardéchoise de Guilhaud-Grange. Les principaux atouts de ces situations sont s'offrir des biens immobiliers plus récents et permettant l'accès à des espaces extérieurs (jardins, balcons ou terrasses) qui, dans une région à fort ensoleillement, est un privilège non négligeable.

Cependant, nous pouvons constater qu'avec l'installation récentes de commerces correspondants aux habitudes de consommation d'une classe moyenne d'alternative¹⁵ (café associatif, ateliers d'artistes, magasin de produits bio et en vrac, boutique de mode éthique...) le quartier pourrait connaître une certaine dynamique de gentrification¹⁶ dans les années à venir.

Le Cause Toujours, un café de quartier, mais pas seulement...

Le Cause toujours est un café entièrement intégré et identifié au quartier dans lequel il se situe. Il fait partie du paysage et des pratiques d'une partie des habitant·es et des usagers du centre historique de Valence. Cependant, le projet associatif du Cause Toujours attire, à la fois dans la pratique du bénévolat mais aussi dans la fréquentation de consommation, nombre de personnes extérieures à ce seul territoire géographique, vivant dans des quartiers périphériques au centre-ville ou habitant dans des communes pouvant être relativement distantes (Charmes-sur-Rhône - 12km, Beaumont-lès-Valence - 14km, Chabeuil - 16km, pour prendre l'exemple de lieux de résidence de quelques bénévoles). Outre les bénévoles qui choisissent de s'investir dans le fonctionnement et la gestion du café et les habitant·es du quartier qui fréquentent régulièrement le lieu, la programmation soutenue d'animations et d'évènements (entre vingt et trente par mois, soit près de trois cents par an) permet à un public plus épisodique de passer par le Cause Toujours. La programmation est proposée, portée et

14 A titre de comparaison, le revenu médian par habitant pour la ville de Lyon est à 23 250€ ; à 20 470€ pour la ville de Grenoble ; à 17 980€ pour la ville de Saint-Etienne. Sources Insee, juillet 2020.

15 Terme emprunté à la sociologue Monique Dagnaud que nous développerons dans la seconde partie au chapitre 2.

16 La gentrification (anglicisme créé à partir de gentry, « petite noblesse »), ou embourgeoisement urbain, est un phénomène urbain (mais dont nous verrons qu'il peut avoir une déclinaison rurale) par lequel des personnes plus aisées s'approprient un espace initialement occupé par des habitants ou usagers moins favorisés, transformant ainsi le profil économique et social du quartier au profit exclusif d'une couche sociale supérieure. (source wikipedia)

animée par une cinquantaine de bénévoles regroupé·es dans des commissions thématiques : musique, théâtre, lecture, bal, documentaire, expo et causeries, initiative centrale du projet. Ainsi, il semble cohérent d'imaginer que chacun·e de ces bénévoles agrègent autour de sa participation au projet une partie de son propre réseau social (amical, familial, professionnel...), élargissant ainsi le territoire d'influence du Cause Toujours.

Pour terminer de situer le terrain de cette recherche dans son environnement, il n'est pas inutile d'élargir la focale et d'étendre la description au territoire géographique plus vaste dans lequel il prend racine. En effet, située à la frontière entre les départements de la Drôme et de l'Ardèche, la ville de Valence s'inscrit dans un territoire géographique et social particulier. Comptant près de 65.000 habitant·es, Valence est la plus grande ville de ces deux départements ruraux qui se font face et qui, bien qu'administrativement distincts, partagent des trajectoires historiques et sociales qui se recoupent. Une partie significative de l'aire urbaine¹⁷ de Valence (180.000 habitant·es) s'étend sur le versant ardéchois du Rhône, transformant les communes les plus proches de l'agglomération en « banlieues » de la préfecture drômoise. De par leur relief complexe et escarpé, Drôme et Ardèche ont été des terres accueillantes aux diverses résistances qui ont émaillées l'histoire de France (refuge des protestants, maquis durant la seconde guerre mondiale). Habités par des populations largement rurales, la démographie des deux départements a connu de larges fluctuations au cours du 20^e siècle : à l'exode rural des années 50, où Drôme et Ardèche perdent près d'un tiers de leurs habitant·es, succèdent les vagues de « retour à la terre » des années 70 où des populations en majorité citadines et éduquées, critiques d'un système productiviste, vinrent cohabiter avec les autochtones, principalement ouvriers et agriculteurs. Cette cohabitation pas toujours harmonieuse, participe néanmoins à modeler une identité locale hétéroclite, perméable à une certaine « culture » de la résistance et des alternatives. Cette empreinte est particulièrement marquée dans les deux vallées proches de Valence et qui se font face : la Vallée de la Drôme puis le Diois du côté drômois et la vallée de l'Eyrieux du côté ardéchois¹⁸. Ces vallées s'inscrivent également comme des territoires précurseurs de l'agriculture biologique et paysanne et de la lutte pour la préservation et la transmission des terres agricoles

17 Une aire urbaine est, selon la définition de l'Insee, un ensemble continu formé par un pôle urbain et par sa couronne périurbaine. Elle agglomère plusieurs communes qui paraissent former ensemble une seule ville. (Wikipédia, consulté le 20 juillet 2020)

18 « Ce territoire à l'identité forte, se caractérise par un comportement politique assez marqué à gauche (MASSEPORT, 1960), qui tient notamment au protestantisme, à quelques personnalités symboliques de la Résistance et à une certaine tradition contestataire, renforcée aujourd'hui par l'installation de différentes vagues de néoruraux. » in Françoise Cognard, « Le rôle des recompositions sociodémographiques dans les nouvelles dynamiques rurales : l'exemple du Diois », Méditerranée, 107 | 2006, 5-12.

à échelle humaine¹⁹. C'est probablement drapés de cette image que ces territoires connaissent aujourd'hui un épisode de « renaissance rurale » qui, avec l'arrivée depuis les années 2000 de néo-ruraux plutôt jeunes (en-dessous de la quarantaine), diplômés, en provenance d'un milieu urbain, peut prendre la forme d'une certaine gentrification rurale²⁰. L'expérience de la commune de Saillans (26) qui a été largement médiatisée pour l'élection d'une liste participative à la mairie lors des municipales de 2014 pourrait en être à la fois une illustration et un catalyseur.

Ainsi, sans être aussi marquée par ces dynamiques, la ville de Valence qui se trouve à la convergence de ces deux vallées, en subit l'influence de manière significative, notamment car la mobilité des acteurs des alternatives locales est forte et que les réseaux du territoire sont largement connectés les uns aux autres. Malgré tout, Valence reste une ville plutôt conservatrice²¹ où la dynamique militante et alternative, si elle existe bel et bien, est assez restreinte et où celle-ci s'exerce effectivement plutôt dans les localités voisines (comme les villes de Romans ou de Crest). Le peu d'initiatives existantes en ville, et a fortiori en centre-ville, est un des éléments qui peut éclairer le fait que le projet du Cause Toujours a suscité, dès qu'il a commencé à devenir public, un fort engouement²².

d. La place de l'actrice-chercheuse au Cause Toujours

Je suis arrivée tôt dans le projet du Cause Toujours, à l'automne 2014, lors du premier événement organisé par le Bal des utopies sous la Halle Saint-Jean. J'ai alors rejoint l'équipe qui travaillait à l'ouverture du café en intégrant la commission « aménagement » dans laquelle j'ai participé à concevoir l'agencement et la décoration de l'espace et à m'impliquer dans les travaux d'aménagement du local. Après quelques mois de travail collectif, on m'a proposé de rejoindre le conseil d'administration de l'association, j'ai ainsi été cooptée au sein du C.A. en février 2015, soit deux mois avant l'inauguration et l'ouverture. Je suis devenue

19 Ardèche et Drôme comptent nombres de sièges sociaux de structures pionnières comme Terre de Liens, Ardelaine, le réseau REPAS...

20 La notion de gentrification rurale est née dans la recherche anglo-saxonne et est mobilisée depuis une dizaine d'années en France par les géographes et les sociologues. Elle se définit comme un mouvement de migrants urbains de classe moyenne vers les milieux ruraux, motivé par l'attraction d'un foncier bâti peu coûteux et par un style de vie différent. (source : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr> – consulté le 22 juillet 2020). Voir aussi Françoise Cognard, *op. Cit.*

21 Ainsi sur les cinq dernières mandatures municipales, quatre ont été menées par des élus appartenant au parti majoritaire de droite. Si l'on prend les chiffres des cinq dernières échéances électorales (municipales, européennes, législatives, présidentielles, régionales) le ratio est identique.

22 « ça manquait vraiment à Valence. » « On attendait ça depuis longtemps »... sont des phrases récurrentes régulièrement entendues lors des premières manifestations organisées par le Bal des utopies puis, par la suite, par le Cause Toujours.

administratrice « officielle » du Bal des Utopies lors de l'assemblée générale d'avril 2016. Au sein de ce C.A, j'étais en binôme sur les questions de ressources humaines et j'étais référente sur la communication. J'ai quitté ma fonction d'administratrice à la naissance de mon fils, début 2018, à l'occasion d'une assemblée générale extraordinaire. Cette étape coïncide avec la période de refondation du projet politique du café et la transformation de l'instance décisionnaire initiale en collectif d'administration ouvert auquel je n'ai que très rarement participé depuis (davantage du à une indisponibilité qu'à une prise de distance). Cela correspond également à la deuxième année de participation de la chercheuse au séminaire itinérant des acteurs et entrepreneurs sociaux (SIAES) qui a accompagné le développement de cette recherche-action.

En parallèle de ma place au conseil d'administration, mon investissement dans le café a débordé le cadre initial de la commission « aménagement ». J'ai commencé à prendre part de plus en plus intensivement aux différentes dynamiques qui venaient nourrir le lieu. J'ai fait beaucoup de service bar, principalement la première année d'ouverture. J'ai rejoint la commission communication (ce que je m'étais refusé de faire au début car le champ d'action était trop proche de mon activité professionnelle) où j'ai travaillé à la mise en page du programme papier trimestriel, à la conception d'affiches pour les *Bals des quatre saisons* et à la refonte du site internet. J'ai participé à la création et puis à la coordination de la commission exposition pendant plus d'un an. Puis, en 2016, j'ai initié la création d'un groupe de diffusion de films documentaires, devenu la commission « ciné-docu » depuis. Ces programmations sont avant tout un prétexte à l'échange et aux discussions autour de thématiques choisies. Le cinéma pour intermédiaire. Ma participation à la commission « ciné-docu » et l'animation de projections reste la seule implication que je conserve aujourd'hui dans le fonctionnement du Cause Toujours.

Il me semble important de préciser que le Cause Toujours a une place symbolique particulière dans ma vie. J'y ai rencontré mon compagnon actuel, lui-même administrateur de la première heure et très investi dans le projet. Nous y avons consacré une énergie, un enthousiasme et un nombre d'heures incalculables. Comme il a déjà été fait mention, les premières années d'existence du Cause Toujours ont provoqué une vague d'énergie collective jubilatoire et nous avons largement plongé dedans. Le Cause Toujours a été partie prenante de notre quotidien entre 2015 et 2018. Une part non négligeable de notre réseau amical est lié à ce projet, avec ces liens interpersonnels particuliers que crée la construction collective d'un projet ambitieux, le sentiment d'avoir partagé une expérience commune forte. Notre fils endosse le statut de « premier bébé du Cause Toujours ». Ce café n'est donc pas juste un projet associatif dans lequel je suis investie, c'est une page importante de mon histoire personnelle.

e. Les questions de départ autour de la mixité sociale

Dès son ouverture, le Cause Toujours a été investi par un public majoritairement issu d'un milieu social intermédiaire cultivé. Assez rapidement, lui a été accolée l'étiquette de « café bobo ». Cette étiquette qui semble définir le café à l'extérieur est également mobilisée par ses usagers-mêmes pour se décrire²³.

La question de la diversité du public qui fréquentait le café a été prégnante assez rapidement, à la fois chez les personnes impliquées dans la gestion et le fonctionnement du projet, comme chez une partie des usagers qui fréquentait le lieu²⁴. Cette problématique m'était apparue clairement, lors de la première assemblée générale (avril 2016) qui avait suivi l'ouverture du café en avril 2015. A l'occasion de cette A.G., je co-animais un atelier de réflexion intitulé *la place du café dans la Cité*, et à de nombreuses reprises, était ressortie l'idée que Le Cause Toujours manquait de mixité sociale. Et l'envie partagée par un grand nombre de participant·es à cet atelier, dont moi, était que le café insuffle une dynamique pour accueillir une plus grande diversité de public. Mais qu'entendait-on derrière la notion de « mixité sociale » ?

A bien y regarder de plus près, les usagers du Cause Toujours sont-ils si uniformisés ? Ils ont tous des origines, des histoires, des cultures différentes. Ce qui m'interrogeait surtout à ce moment-là était de savoir qu'est-ce qui présidait, au fond, à ce désir des usagers de fréquenter un lieu où se côtoieraient à la fois les bobos et les prolos ? Qu'est-ce qui se jouait dans l'imaginaire et les représentations d'un lieu largement mixte ? Était-ce une vraie mixité qui était désirée ou bien une mixité fantasmée ? Quelles frustrations étaient engendrées par ce constat de manque de mixités ? Et au fond, à quoi servirait l'avènement de cette mixité désirée ?

Chapitre 2. Là où la focale s'élargit : l'intersection entre milieux sociaux

Ainsi donc, en entamant la démarche de recherche-action Dheps avec le Réseau des Crefad, l'actrice-chercheuse avait situé sa thématique de recherche et l'espace dans lequel celle-ci allait s'opérer. Mais pourtant ce qu'elle imaginait ancré allait se révéler un terrain bien plus mouvant que prévu. L'exercice de récit de vie proposé en début de formation allait ainsi

23 Nous développerons cet aspect dans la seconde partie de la recherche au chapitre 3.2

24 Nous rappelons en outre que cette question fait écho à des principes énoncés à la fois dans le texte fondateur du Cause Toujours « Au sein du café, des publics divers peuvent se retrouver » et dans la charte du Réseau des cafés culturels associatifs « un café culturel associatif est un lieu [...] ayant pour objectif [...] la mixité des publics... »

amorcé un processus de complexification où le « je » ne pourrait plus être extérieur à « ils » et « elles ». Car être actrice du terrain ne se limite en rien à participer aux actions des espaces observés mais bien à être impliquée, intimement, dans un écosystème dans lequel ces projets prennent corps. Et lorsque l'actrice entreprend d'être chercheuse, la chercheuse se doit d'aller la débusquer dans les recoins les moins éclairés, pour l'intégrer dans son analyse. Ce chapitre est le récit de cette recherche dans la recherche.

2.1 · Le parcours de l'actrice-chercheuse : autobiographie raisonnée

a. L'expérience de l'altérité

J'ai commencé ma vie sous le signe des contradictions. Je suis née à l'autre bout du monde de parents invariablement ardéchois depuis des générations. Je suis née blanche dans une clinique remplie de bébés asiatiques. A cette image, toute mon enfance est un jonglage entre plusieurs composantes très différentes. On peut dire que j'ai vécu deux enfances en parallèle.

De par le travail de mon père, ma famille alterne des périodes de vie à l'étranger et des périodes de vie en France, en Ardèche. A l'étranger je suis scolarisée dans des écoles qui brassaient les nationalités, les couleurs de peaux et les langues. En France, j'évolue dans une école qui mélangeait les niveaux scolaires (classe unique), les âges et les milieux sociaux. Je grandis donc partagée entre une scolarité faite de mixités d'origines géographiques dans un milieu socialement homogène (l'école française à l'étranger) et une scolarité faite de mixité sociale dans un milieu aux origines géographiques relativement proches (école publique d'un petit village ardéchois). Plus tard quand on me demandera si ça n'était pas trop difficile pour un enfant de changer en permanence de lieu de vie, je me rendrais compte que le fait de retrouver régulièrement mes racines m'a permis de me construire également ailleurs. Avoir un socle où l'on sait pouvoir retourner quoi qu'il arrive. Appartenir à un lieu pour mieux en partir. Mon attachement à la région de mes origines familiales reste fort.

Je vis une enfance assez libre en Ardèche. Pas beaucoup de dangers dans les ruelles de mon village de trois cents habitants où tout le monde se connaît. A l'étranger on vit « cloisonnés » entre expats. Pas question d'aller courir dans les rues de Douala ou du Caire sans surveillance. C'est un quotidien plus intérieur. En France je vis dans une famille monoparentale avec ma mère et mon frère (mon père étant souvent en déplacement à l'étranger) avec une tribu élargie (famille maternelle -très- nombreuse). A l'étranger nous vivons sur un schéma de famille nucléaire classique. A l'étranger nous vivons le plus souvent dans des grandes villes. En France, nous sommes dans un petit village à la campagne. Je suis citadine et rurale. A l'étranger, le plus souvent dans des pays avec un niveau de vie bas, j'évolue dans un milieu privilégié, riche, où les personnes que nous côtoyons ont un statut similaire. En France, rien de tout ça, dans un environnement social composé majoritairement

de familles d'ouvriers, d'artisans, de fonctionnaires ou d'agriculteurs, notre niveau de vie est clairement supérieur à celui de nos copains de classe, de nos voisins, de nos cousins... Je ne l'assume pas vraiment. Cette différence me met mal à l'aise mais ce n'est que beaucoup plus tard que je mettrais des mots sur cette distance et cet inconfort que je ressens.

b. Les prémices d'un glissement

Au lycée, nous vivons alors en région parisienne, je rentre dans une section artistique dans un établissement catholique très bourgeois proche de Versailles. Nous sommes un peu vus comme les loups dans la bergerie. J'y découvre que ce milieu cloisonné et contraint par les règles religieuses et bourgeoises est aussi un milieu où l'on joue avec les limites. L'argent aidant, la drogue est très présente. Je regarde ce monde de loin. J'y passe une année puis mes parents se séparent et nous partons, avec ma mère et mon frère, vivre à Valence dans la Drôme, où je peux poursuivre le cursus entamé dans une section en arts appliqués.

A dix-huit ans, pas besoin de me pousser hors de la maison, je n'y suis déjà plus beaucoup. Depuis un an, j'ai un amoureux et je vis partiellement avec lui, d'abord dans sa chambre en foyer de jeunes travailleurs, puis en colocation avec son meilleur ami qui est aussi un copain à moi. C et moi, venons de mondes très différents. C a un bagage familial assez lourd. Orphelin à 13 ans, il a grandi dans une famille d'accueil, et par manque de choix il a du travailler très tôt en tant que boulanger. Influencé par des amis, il a commis quelques cambriolages et s'est fait arrêter ; il est en sursis pour trois ans lorsque l'on se rencontre. De cette expérience, il nourrit une violente détestation du système et de la police. Je fais l'expérience d'un milieu inconnu. Même si mon père m'a inculqué une certaine prise de liberté avec les règles et les limites de la légalité (après tout, il m'a appris à conduire sur l'autoroute avant que je n'ai officiellement obtenu mon permis ou bien à voler les petites cuillères dans les restaurants), je n'avais jamais été confrontée à un univers si ouvertement hostile à l'autorité. Et si empreint d'un profond sentiment d'injustice.

Cependant, C a un défaut : il est maladivement jaloux, ce qui peut l'amener dans des états de violence spectaculaires. Le mécanisme insidieux de sa jalousie réduit peu à peu mon monde social, ma liberté d'être. Ce qui va finir par me rendre notre relation invivable. Mon départ de Valence pour la poursuite de mes études sera ma bouée de sauvetage. Cela va m'offrir l'occasion de mettre de la distance entre lui et moi et de pouvoir finalement m'extirper de cette relation toxique au bout de deux années.

En 2000, je vis donc à Montpellier, où je suis une formation en communication visuelle. J'évolue avec des personnes qui me ressemblent : des enfants de parents au capital économique certain qui se frottent au monde artistique. Et à la « communication ». Je fréquente les milieux artistiques «underground », la sub culture, les festivals, les concerts... bref, je fais mes premiers pas dans la sphère de la culture alternative. Je découvre tout un

monde jusque-là inconnu, à la fois jouissif et interpellant de toutes les nouvelles fenêtres qu'il ouvre à mon regard.

A l'été 2001, j'ai vingt-et-un ans et je rencontre T avec qui je passerai douze années de ma vie. Je rencontre avec lui, sa famille et son environnement social qui viennent bousculer mes codes et parfaire ma transition de classe. J'avais commencé ma mue en intégrant une filière artistique, mais fréquenter intimement, au quotidien, la petite bourgeoisie culturelle favorise d'autant plus l'incorporation des normes de cette classe. Chez T, on écoute de la musique classique et du jazz alors que chez moi c'était plutôt Michel Sardou, Julio Iglesias et la Compagnie Créole. Chez lui, on parle beaucoup, de tout, de politique, d'idées, tout le temps. Chez moi, je n'ai pas le souvenir de discussions animées. Et encore moins sur ce qui pouvait toucher aux sentiments, aux rapports humains. Chez lui, on accueille tout le monde à bras ouverts, chez moi, en dehors de la famille, certes nombreuse, on n'invite pas grand monde. La famille de T me renvoie, sans s'en rendre compte, le sentiment que les membres de ma famille sont des « ploucs ». Ils ont pour eux le capital culturel et économique. Nous n'avons, nous, « que » le capital économique. Mais ça, je ne le comprendrais que plus tard, au moment où je le vis, ça ne fait que nourrir un sentiment de honte vis-à-vis de ma famille. Et je m'en veux d'avoir honte de ma famille, je ressens cette honte comme une trahison de ma part. J'ai honte d'avoir honte. Bref, je suis devenue une transclasse²⁵ !

Sortie du parcours d'enseignement, je dois trouver un emploi mais j'ai surtout envie d'aventures, de découvrir le monde, de me frotter à d'autres cultures, à d'autres espaces. Mon enfance vagabonde m'a laissé le goût de l'ailleurs. Mon père s'est remarié avec une Bolivienne, c'est un très bon prétexte pour partir découvrir l'Amérique du Sud ! Pour financer mon voyage, je passe dix mois à travailler dans une station service où je croise une diversité incroyable de personnes. Rencontres entre les mondes. De ceux qui viennent acheter leur canette de bière à 6h30 le matin avant d'aller au travail, de ceux qui arrivent en voiture de luxe, de ceux qui te toisent, de ceux qui te draguent, de ceux qui te renvoie du mépris, de tes collègues qui font un crédit pour une machine à laver. Vies sans horizons de la précarité. Moi, je sais que ce travail n'est que provisoire, une parenthèse pécuniaire. Je vais m'échapper un jour. Avec des perspectives professionnelles autrement plus valorisées et valorisantes. Mais pour d'autres, ça restera leur quotidien...

Janvier 2004, notre avion décolle pour le Brésil pour cinq mois d'itinérances sac sur le dos. Notre chemin passera également par la Bolivie et le Pérou. On parle et on apprend d'autres langues, on touche d'autres réalités que la nôtre, on n'apprend à ne plus avoir de quotidien, à se nourrir de l'instant, à nous débrouiller par nous-mêmes hors de nos repères.

25 Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014

Ce concept sera développé dans la prochaine entrée de ce chapitre.

Parcourir les routes du monde du haut de nos vingt ans me donne un vrai sentiment de liberté, que tout est possible.

Quand nous rentrons en juin, je pars m'installer avec T à Toulon où il a trouvé un travail sur une ferme d'aquaculture. Je galère quelques mois avant de trouver un poste de maquettiste dans une pseudo maison d'édition. Dans cette maison d'édition, on oublie les images de dorures et d'appartement cossu, ici on travaille dans le garage du patron, au milieu du bruit et de l'odeur des machines, déclarée à mi-temps alors que je fais trente-cinq heures. Bienvenue sur la Côte d'Azur ! Les soirs, sur la route du retour j'écoute « Là-bas si j'y suis », une émission de radio produite par Daniel Mermet sur France Inter. Cette émission sera une école politique pour moi : j'y fais la connaissance de certaines façons de voir le monde, du travail d'intellectuels de gauche (comme Noam Chomsky ou Howard Zinn), j'aime la profondeur de ses analyses dites avec des mots simples, son côté parfois badin, poétique ou percutant.

Je déteste la vie à Toulon, ville de superficialités, d'urbanité étouffante, de militaires, de racistes assumés et son manque criant de vie culturelle et sociale. Ce lieu est très loin de nous, ne nous ressemble pas, nous décidons de revenir vivre dans la région valentinoise au bout de trois ans. Pour y arriver, nous faisons un petit détour de six mois par l'Asie. Pour moi, c'est un besoin de retour aux sources que je ressens depuis longtemps, ce besoin de revenir sur le lieu de mes premières années, de me faire mes propres images des descriptions exotiques que l'on me fait du pays de ma naissance, et dont moi je n'ai aucun souvenir. En dehors des photos. Notre périple commence donc en Indonésie où nous passerons un mois, se poursuit au Cambodge, au Laos, en Chine et au Népal. Au bout de ces six mois, ma vision du voyage itinérant me laisse un goût amer. Je laisse mon image romantique de voyageuse au vestiaire. J'ai surtout l'impression que les occidentaux traversent les kilomètres pour faire du monde leur parc d'attraction. Sous couvert de découvertes, j'ai plutôt l'impression que, pour la plupart d'entre eux, le voyage n'est qu'un divertissement comme un autre. J'entrevois l'omniprésence du tourisme, et ses effets délétères, caché sous des discours d'ouvertures et d'aventures. Je n'ai plus envie de ça. Pas de cette manière en tout cas.

c. La découverte du collectif

Retour à Valence. Un peu par hasard et sans l'avoir projeté vraiment, je me retrouve graphiste indépendante. J'ai suivi un conseil lancé par un inconnu croisé un soir dans un concert. Je me suis renseignée, j'ai fait les démarches et sans savoir complètement ce que cela impliquait je me suis lancée dans le bain. Je me retrouve maintenant seule à mener ma barque et je découvre que ce fonctionnement me convient assez bien. Il me permet la liberté et l'autonomie dont j'ai besoin tout en me permettant socialement d'avoir un statut alors que, concrètement, je ne travaille pas beaucoup. Ma première année d'activité est plutôt serrée

financièrement, je me laisse alors tenter par l'opportunité d'un poste de graphiste à temps partiel au service communication du Conseil général de l'Ardèche. Entre le besoin d'assurer un revenu et l'envie de me frotter au fonctionnement d'une collectivité, j'y resterai trois ans. Ici s'envolent mes dernières illusions sur le monde de la politique professionnelle (déjà bien mises à mal par les confidences d'un ami d'enfance devenu député).

A la même période, je fais du théâtre d'improvisation à la MJC du village dans lequel je vis, et on me propose d'intégrer le Conseil d'administration. Un peu comme pour mon statut d'indépendante, j'y vais sans trop savoir où je mets les pieds. Mon expérience du monde associatif se limite à mon implication dans une association de « conscrits » quand j'avais dix-huit ans. Et même si cette première expérience peut se lire comme ma première participation à un collectif autogéré, elle ne m'a pas préparée au milieu associatif institutionnel. Je ressors des premières réunions très perplexe, je ne comprends pas grand chose à ce qu'il se joue là et je n'ose pas poser de questions. Puis, petit-à-petit, je me familiarise avec le vocabulaire, les enjeux, les fonctionnements. J'acquière les codes. En 2011, nous montons un spectacle avec les habitants des trois communes couvertes par la mjc. Nous passons six mois à écrire, apprendre à jouer, faire nos costumes tous ensemble, enfants, jeunes, vieux, handicapés (le CAT est partie prenante)... Chaque semaine, nous créons du lien, je me sens appartenir à un territoire. En être actrice. Je trouve dans l'action de la mjc, le sens qu'il me manque dans mon travail. L'année suivante, nous lançons un grand chantier commun pour la transformation de la mjc en mjc-centre social. Nous passons des weekends, des semaines à se rencontrer avec les administrateurs, les salariés, les bénévoles, les habitants pour essayer d'identifier les besoins, les envies, les difficultés sociales de nos communes.

Après un an de travail nous obtenons l'agrément « centre social » qui va concentrer beaucoup de l'énergie commune au détriment des projets culturels de la mjc. A la mjc j'avais intégré la commission culture avec l'envie de proposer des moments certes de divertissement mais aussi de réflexion, d'échanges, de débats. Il me semblait trop souvent faire le constat que les personnes attendaient des réponses, toutes faites, venues d'ailleurs, alors que j'étais persuadée que la clé se trouvait dans l'idée de se poser des questions, d'interroger les évidences, de sortir des certitudes des autres. Mais quand je propose d'organiser des projections-débats, on me répond « Les gens viennent à la mjc pour s'amuser, les gens ne sont pas là pour s'emmerder ! ». Et ça me fait passablement grincer des dents ! Surtout qu'en parallèle, mon compagnon a trouvé un emploi en Haute-Loire, où je monte régulièrement le voir ; là-bas je m'intègre à un projet de café associatif où je vois bien qu'on peut faire du culturel et du militant en même temps et que le public répond présent. J'avais, au même

moment, découvert les conférences gesticulées de Franck Lepage sur l'éducation populaire²⁶ et son discours résonnait fortement sur ce que j'entrevois du fonctionnement de la mjc. J'étais frustrée. Je ne voulais pas faire de l'occupation divertissante du temps, j'avais envie de creuser plus loin, je voulais que la mjc soit une passerelle pour développer le sens critique des habitants.

d. Le temps des déconstructions et de l'émancipation

De visites à temps partiel, je déménage complètement en Haute-Loire en 2012. Non pas par envie spontanée, mais bien parce que je sens là la condition *sine qua none* à la viabilité de mon couple. Je quitte mon poste au Conseil général, je me désengage de mon implication à la mjc qui, malgré mes déceptions, me nourrit énormément, je quitte une région où j'ai créé de vraies amitiés fortes, j'achète une moitié de maison quand l'idée même d'être propriétaire me dépasse... Bref, je fais taire beaucoup de voix en moi, avec l'aide complice de mon compagnon qui, lui, trace sa route coûte que coûte.

Quelque part dans mon parcours, la Haute-Loire a surgit comme un personnage. Pas juste comme un lieu géographique. Par un étrange exercice de métonymie, est devenu « la Haute-Loire » toutes les rencontres que j'y est vécu, tous les événements, toutes les émotions... Bien que j'en appréciais les personnes que j'y ai rencontré, la dynamique alternative locale, le côté sauvage, je ne me suis jamais sentie bien en Haute-Loire. Probablement car je m'y suis installée pour de mauvaises raisons, parce que mon déménagement s'est plus fait comme un « choix par obligation » que comme une réelle envie de ma part. J'ai donc passé une année proche d'un état dépressif. Je me voyais dans un endroit reculé, triste, froid, les projets sur lesquels je travaillais professionnellement n'avaient aucun sens pour moi ou, pire, allaient à l'encontre de mes valeurs (j'ai entre autre passé un an à mettre en page des guides internes pour EDF pour expliquer au personnel que faire en cas d'irradiation). Ainsi, c'est dans un mélange de sentiments de peine intense et de libération pressentie que s'achève, fin 2013, notre histoire commune avec T.

Cette séparation, si elle a été violente, sera pour moi l'occasion de (re)prendre prise sur ma vie et l'année qui suivra me nourrit aussi intensément que les dix précédentes ! Aujourd'hui, je considère cette période de ma vie comme charnière dans mon parcours. Les mois qui suivirent la séparation ont été synonymes de nombreuses prises de conscience, personnelles mais aussi sur une certaine construction de la société. J'ai mis au bûcher pas mal d'idées qui me semblaient évidentes jusque-là. A fleur de peau, chaque concession me paraissait absurde. Dans un élan de «rien-à-foutre!», j'ai arrêté les collaborations

26 F. Lepage, *Incultures 1, L'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu*. Visionnable sur Youtube

professionnelles qui me pesaient. Depuis quelques années, j'avais ce besoin criant de trouver du sens à ce que je faisais. Je ne voulais plus participer au grand foutoir visuel de ce monde si ce n'est pour diffuser des idées, des projets qui me paraissent pousser l'humanité dans un sens qui me convient. J'ai donc développé mes collaborations avec le milieu associatif avec lequel j'avais déjà des liens dans les secteurs de l'agriculture paysanne, de la coopération, de l'éducation populaire, de la culture... Ce qui a été un vivier de rencontres, d'apprentissages, de connaissances stimulantes.

Deux mois après la rupture avec T, je fais une rencontre marquante dans mon parcours. L était en train de terminer une thèse en sociologie de la musique. Passionné par sa discipline, j'ai rencontré avec L le milieu de la recherche et la sociologie. Jusqu'alors je n'avais jamais croisé de doctorants, je ne savais pas vraiment ce qu'était une thèse et je ne connaissais le terme sociologie que de loin. J'ai été un sujet d'étude approfondie. Mieux qu'un psychanalyste, mieux qu'un psychologue, faites appel à un sociologue ! De nos heures de discussion, j'ai éclairé énormément de choses sur moi, sur mon parcours, sur le parcours de mes parents. Des dispositions, des ressentis, des traits de caractère faisaient alors sens. J'ai déconstruit aussi énormément de choses qui me semblaient aller de soi. J'ai fait connaissance avec le terme domination (sociale, masculine, raciale...), j'ai découvert que les questions que je me posais, les ressentis que je portais en moi avait été théorisés. J'ai lu beaucoup. Comme si je redécouvrais le monde, j'étais traversée par une boulimie de compréhension.

L c'est aussi une personnalité radicale. Il était aussi extrême dans ses prises de positions sociologiques que politiques, proches de l'anarchisme. Il dissociait d'ailleurs rarement les deux. Dans sa radicalité il m'a éprouvée. Je nuancerai mon jugement a posteriori mais à ce moment-là, j'étais fascinée par son intégrité, son jusqu'au-boutisme dans sa manière d'être en cohérence dans sa vie (professionnelle et personnelle) avec ses idées politiques. Il y avait très peu de compromis dans sa vie. Il m'a mise face à mes contradictions, à mes idées, à mes conformismes. Nos échanges ont souvent ressemblé à un champ de bataille. J'ai pris beaucoup de coups (symboliques). J'en ai rendu autant ! Bien que très violente pour moi (pas facile de se regarder sincèrement dans le miroir et mettre à jour nos petits arrangements intellectuels), cette période a été la plus stimulante de ma vie, intellectuellement parlant. A partir de ce moment-là, j'ai eu le sentiment de déchirer un voile tissé devant mes yeux, me permettant ainsi de mieux percevoir les structures du monde social et ses mécanismes²⁷. J'ai pris conscience de façon plus objective de ce qui me rendait ce monde inconfortable, il ne

27 Annie Ernaux décrit très justement ce sentiment qu'elle a elle-même ressentie à la lecture des textes de P. Bourdieu : « l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie. » *Bourdieu, le chagrin*, paru dans Le Monde le 5 février 2002, une semaine après le décès du sociologue.

s'agissait plus simplement d'une perception, d'un ressenti. Je renaissais. J'avais trente-trois ans.

Dans la foulée, surgit l'envie de m'emparer de ces nouvelles données (la déconstruction de schémas dominants) à travers mon outil de prédilection, l'image. J'envisage donc la réalisation d'un film documentaire. Un sujet à traiter : l'homosexualité en milieu rural ! Après de nombreuses réécritures de mon dossier j'en viens à comprendre que ce que j'ai envie de travailler c'est la transgression de la tradition, le rapport à la normalité / la normativité dans un milieu rural à travers le prisme de la sexualité, l'affirmation d'une différence dans un environnement ultra normalisateur. Je m'intéresse alors aux questions de la domination masculine, de la prostitution, de la normativité de la relation amoureuse, du couple, de la sexualité et de l'autre côté de la focale du regard sur les milieux ruraux, des stéréotypes qui y sont rattachés. Ce projet de documentaire n'a jamais abouti. Aujourd'hui, je suis à un autre endroit, d'autres problématiques m'animent mais il est certain que cette démarche d'écriture de film m'a préparée au travail de recherche que je réalise aujourd'hui.

e. Prendre part

Les attentats de janvier 2015 ont été le déclencheur de mon engagement militant. J'ai, depuis la sortie de mon adolescence, nourrit une conscience politique mais cela restait de l'ordre de la posture intellectuelle. Je n'avais jusqu'alors jamais fait la démarche de m'engager dans des actions politiques, de consacrer du temps à la lutte contre ce qui m'apparaît comme des aberrations du fonctionnement de nos sociétés. Suite aux attentats, je ne pouvais plus entendre la phrase : « Mais dans quel monde on vit ? » comme si nous étions totalement étrangers à la direction que prenait ce monde ! Je ne pouvais plus me contenter de mes belles pensées, il fallait que j'agisse. J'ai choisi de m'investir dans la lutte pour l'accueil des sans-papier, peu avant que cela ne devienne le « problème des migrants », car pour moi cette question était symbolique du fait de privilégier le système sur la question de l'humain. Quand on creuse la question de la migration, on creuse les questions des inégalités, du capitalisme, de la colonisation, des rapports hommes-femmes, des sexualités, de la guerre, des dictatures qui n'en portent pas le nom, des catastrophes environnementales... J'ai rejoint l'Asti (Association de solidarité avec tou.te.s les immigré.e.s) où j'ai fait chuter d'un coup la moyenne d'âge. J'ai rencontré une équipe de petits vieux pas résignés et amorphes pour un sou ! Ils me donnent une leçon d'engagement politique et de militantisme. Je prends conscience aussi de la désaffection des jeunes générations dans ces luttes politiques (ce qui a partiellement évolué depuis). Il faut dire que l'organisation à l'Asti est bien bordélique et si on arrive avec un idéal d'efficacité, on déchant vite. Mais au milieu de toutes ces réunions qui paraissent stériles, il y a un vrai travail de fond qui existe, concret : l'accompagnement juridique des sans-papiers, l'intervention en milieu scolaire pour donner un autre son de

cloche à entendre aux élèves (et parfois aux professeurs) et l'idée surtout de ne rien lâcher du discours de solidarité contre le discours dominant de l'enfermement et du repli.

En octobre 2014, j'avais rejoint un projet de café associatif qui était en train de se monter sur Valence. J'avais besoin de collectif, de joie, de légèreté, de faire... Le Cause Toujours devient ma deuxième maison. J'y expérimente les rouages d'une autre approche associative, qui se rapproche encore un plus d'un truc qui s'appelle l'éducation populaire ! Je suis traversée par ses élans créateurs comme par ses failles.

Quand Didier, l'un des initiateurs du Cause Toujours, me parle du Dheps et surtout du séminaire itinérant des acteurs et entrepreneurs sociaux, en aout 2016, c'est une évidence : c'est la formation que j'attendais ! Il y serait question d'une recherche-action qui creuserait du côté des sciences sociales ; on y réfléchirait autour des notions d'engagement, de dominations, de la question des genres... Cela faisait maintenant plusieurs années que l'idée de reprendre une formation me titillait. L'envie aussi de consolider ou de provoquer tous les nouveaux horizons qui s'étaient ouverts à moi ces dernières années. La perspective me paraissait jubilatoire. Les conditions étaient réunies. J'étais mûre pour décrocher mon téléphone et rentrer en lien avec le réseau des Crefad.

2.2 · Donner corps à la chercheuse : refaire entrer l'actrice sur scène.

« Mon travail de recherche ne devait pas distendre mes motivations à ma propre présence, mais au contraire la recherche devait s'effectuer du dedans [...] quitte à mettre à jour mes propres contradictions et me retrouver en trouble face à ma posture personnelle. »

Thierry Lafont²⁸

Dans mon imaginaire, pour ne pas dire dans mes représentations, le travail de recherche scientifique était un exercice purement intellectuel, rationnel. Ca se passait dans la tête. Il s'agissait de partir de faits, révélés de notre terrain, collecter des matériaux, les faire parler, les analyser et les mettre en perspective par la mobilisation d'apports théoriques. Méthode rôdée, qu'il suffisait à la chercheuse d'appliquer pour obtenir un résultat qu'elle consignerait dans un mémoire. Or il y a une dimension que la chercheuse n'avait pas tout à fait envisagée, c'est que si elle travaille son sujet, en miroir, son sujet la travaille aussi. Le principe réflexif prend tout son sens, il faut accepter de se regarder regarder. Puis, dépasser ce sens premier pour aller plus loin et accepter de *se sentir* regarder.

28 T. Lafont, *Artistes ! Qui suis-je ? Du renoncement à un état à l'investissement d'une fonction*, mémoire de DHEPS, 2014

L'exercice de rédaction d'une autobiographie raisonnée proposée en début de formation a pour cela été un support fertile au dévoilement des enjeux cachés. La constitution d'un récit de vie a marqué une première étape sur laquelle nous avons été invité·es à prendre du recul afin d'être vigilant·es à notre propre récit, à ne pas être « dupes de nous-même ». Pour ma part, la phase d'analyse critique de la narration s'est développée en de nombreuses étapes, intervenues à divers moments du processus de recherche. Souvent fruit d'une maturation inconsciente qui opérait en tâche de fond, les prises de conscience sont arrivées comme des apparitions, soudaines, évidentes... et cela ne s'est pas joué sans bouleversements affectifs. Et c'est justement la prise en considération des affects, bien trop présents pour que la chercheuse ne s'obstine plus à ne pas les voir, qui a provoqué un déplacement du regard et qui a réintroduit l'actrice dans le jeu. Accepter de redonner un corps, affecté, à la chercheuse car, comme le souligne Chantal Jaquet se référant à Spinoza, les affects sont un puissant moteur de nos actions : « l'affect désigne ce qui nous touche, nous meut et nous émeut », ils « ont un impact sur le désir de chacun en augmentant ou en diminuant sa capacité d'agir.²⁹ »

L'introduction des affects dans le jeu m'a alors permis de travailler leur mise à distance et d'appréhender leurs rôles dans la construction de mes points de vue. Autrement dit, de rentrer dans la posture « auto-retro-observante » proposée par Karine Espineira³⁰, en « intégr[ant] à l'étude les affects, les engagements intellectuels et les contaminations symboliques diverses, antécédentes à l'élection du terrain et au choix du sujet ».

La mise en jeu des affects est intervenue à deux moments dans le processus de recherche, nous allons les évoquer et resituer en quoi ils ont eu un impact dans ce travail.

a. La conscientisation de mon parcours de transclasse

Si j'avais bien conscience en rentrant dans la démarche de recherche-action que mon histoire me faisait tenir en équilibre entre plusieurs milieux sociaux, j'attribuais ces transhumances sociales à la trajectoire de mon père. Issu de parents à la fois ouvriers et paysans, mon père a grandi dans un tout petit village de montagne situé entre l'Ardèche et la Haute-Loire. Doté de capacités d'apprentissage et d'adaptation au système scolaire, il est soutenu et encouragé par mon grand-père à poursuivre des études à Saint-Etienne puis à Lyon où il obtiendra un diplôme d'ingénieur. Il effectuera une grande partie de sa carrière comme

29 Chantal Jaquet, *Les transclasse ou la non-reproduction*, PUF, 2014, p.64

30 « Intégrer à l'étude les affects, les engagements intellectuels et les contaminations symboliques diverses, antécédentes à l'élection du terrain et le choix du sujet, en s'impliquant ainsi dans ce que nous nous sommes proposées de nommer une posture «auto-réto-observante». K. Espineira, *Les inégalités de la représentation et des discours des personnes trans dans les espaces sociaux et médiatiques* in *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social ?*, Maria Nengeh Mensah (dir.), 2017

ingénieur logistique sur des chantiers d'extraction pétrolière et gazière dans une dizaine de pays entre Afrique, Moyen-orient, Asie et Amérique du Sud. Ce parcours le fait ainsi traverser les espaces géographiques tout autant que sociaux. Naviguant entre Ardèche rurale, mégapoles internationales et coins perdus de jungle ou de désert ; entre paysans, ouvriers, cadres supérieurs, élites issue des grandes écoles, baroudeurs-explorateurs et esclaves de l'industrie pétrolière, son rapport au monde se construit entre loyauté et rejet critique de ses racines, entre sur-valorisation et mises à distance de ses espaces d'atterrissage. Cette ambivalence est constitutive de la trajectoire du transclasse, terme que la philosophe Chantal Jaquet propose pour nommer celles et ceux qui ont échappé aux déterminations de la reproduction sociale³¹, qui jamais, quand bien même ils le voudraient profondément, ne peuvent totalement s'extraire de leur milieu d'origine, ni entièrement s'intégrer à la classe nouvelle d'appartenance. Ce départ est sans retour et sans arrivée puisque le transclasse « n'est plus exactement ce qu'il a été et n'est pas entièrement ce qu'il est devenu.³² » Pour rendre possible cette mutation, le transclasse, devra s'arracher des codes dont il a hérité dans un mouvement alimenté par la honte et le mépris.

Alors que je visualisais très bien la transition de classe de mon père, celle que j'avais moi-même opérée me restait invisible. Le flou était du à une trajectoire moins spectaculaire mais aussi au fait que je ne m'éloignais pas d'un milieu clairement identifié mais de deux déjà en tension mutuelle et que j'étais entrée dans un milieu auquel je résistais à m'identifier.

La complexité des rapports à mes différents milieux sociaux, dont il m'est encore difficile aujourd'hui de tirer tous les fils, nourrissait une ambiguïté affective propice à noyer le poisson. La prise de conscience que ma trajectoire entre milieux nouveaux riches / populaire et petite bourgeoisie intellectuelle était celle d'une trasclasse « tiraillée par des affects contradictoires » a permis non seulement une compréhension de l'entremêlement de mes sentiments de honte ou de fierté vis-à-vis de mon milieu d'origine mais, également, ce que la distance³³ que j'avais instauré entre lui et moi (à travers mes pratiques, mes goûts, mes habitudes) pouvait renvoyer de violences symboliques à mes proches. Cette prise de conscience m'a accompagnée dans le repérage et l'objectivation des affects qui étaient incorporés à cette recherche.

31 Chantal Jaquet, *Op. cit.*, p. 157

32 Chantal Jaquet, *ibid.*

33 Ce que Chantal Jaquet nomme *ethos* de la distance, qui naît d'abord d'un distance intérieure puis qui caractérise une manière d'être forgée à travers la pratique du passage et l'expérience de l'entre-deux.

b. La chercheuse dans la tempête de ses émotions : nommer la colère

Nommer la colère, l'identifier pour lui donner une place dans cette recherche. Nommer ce sentiment diffus qui m'a accompagné dès l'apparition de mon questionnement autour de la mixité sociale. Nommer cette compagne, dont j'éprouvais la présence mais que je n'arrivais pas à distinguer clairement. C'est un long processus de conscientisation (un dévoilement), qui a été nécessaire à l'identification claire des colères qui me traversent, de leurs objets et de leur rôle dans cette recherche.

Le temps long qu'offre le parcours du Siaes aura été nécessaire pour pouvoir me retourner sur le chemin parcouru et le regarder avec la distance adéquate au recul. Accepter de voir, enfin, ce que j'avais observé, consigné dans mes carnets de recherche, les indices relevés puis tranquillement ignorés. Ainsi, la relecture des notes laissées dans les carnets comme autant de petits cailloux blancs déposés au bord du chemin, m'aide à appréhender, recomposé sous un point de vue plus global, le paysage en arrière-plan de cette recherche. Chaque photographies accolées les unes aux autres racontent un ensemble. Je passe en format panoramique.

En mai 2017, bien que j'intitule un texte « la colère », je ne la considère alors pas comme une pièce du puzzle, ce texte exutoire est un début de prise de conscience auquel je ne vais pas porter attention. Puis, plus tard, en novembre 2018, j'écris : « *Je crois que je viens de mettre le doigt sur quelque chose dans ma recherche. [...]. Je tourne autour depuis que cette question de désir de mixité sociale me titille.[...] Ce qui m'a poussé à faire cette recherche à travailler ce thème, ce qui me gratte, c'est cette contradiction des « petits-bourgeois » à désirer la mixité sociale tout en faisant preuve d'un immense mépris de classe dès que l'occasion se présente (les classes populaires ne mangent pas comme il faut, ne se cultivent pas comme il faut, ne se révoltent pas comme il faut³⁴...).* ». Je ne nomme pas encore la colère mais j'identifie l'un de ses objets et je commence à faire apparaître en filigrane des notions d'affects. En mai 2019, je replonge dans ces traces laissées au fil des mois sur mon carnet de recherches et il m'apparaît que « ce qui me gratte » devrait plutôt s'écrire « ce qui m'irrite », « ce qui me met en colère ». Bien que cette colère s'exprimait de manière différente à de nombreux endroits, je ne lui avais attribué aucune place.

Ainsi, une part inconsciente de mes motivations à entreprendre cette recherche pourrait s'apparenter aux mots d'Annie Ernaux : « venger ma race »³⁵. C'est en parallèle qu'intervient la lente prise de conscience de mon parcours de transclasse, qui me donne à appréhender de façon plus complexe les mécanismes des affects, parfois ambivalents, que

34 À ce moment-là nous sommes au tout début du mouvement des Gilets Jaunes.

35 Annie Ernaux : « Je voulais venger ma race », entretien paru dans le Nouvel Observateur du 8 décembre 2011.

j'éprouve. En témoigne ce texte, rédigé en avril 2019 dans mon carnet de recherche : « *Mettre en lumière les comportements contradictoires de cette petite-bourgeoisie dont je fais partie et qui m'irrite. Oui, mais qu'est-ce qui m'irrite au fond ? Probablement des traces de culpabilité d'avoir trahi. Mais d'avoir trahi qui ? Comment ? D'avoir trahi « ma race » justement, ou plutôt d'avoir continué le chemin de domestication et d'embourgeoisement entamé par mon père. Mais comme le dit F. Bégaudeau dans son « Histoire de ta bêtise »³⁶ « bien étranges, ou complaisants, ceux qui s'imaginent trahir, en s'embourgeoisant, des parents qui ont oeuvré à leur embourgeoisement. ». Parce que oui, par mon parcours, même s'il prend d'autres chemins que celui de mon père, je poursuis les projets de mes grands-parents : sortir de la condition ouvrière et paysanne. Et quelle autre trajectoire possible que celui de l'embourgeoisement ? Ce qui m'irrite c'est que pour réaliser ces ambitions j'ai du incorporer, à mon insu, les codes du milieu dans lequel j'atterrissais. Ces codes qui implicitement demandaient de m'essuyer les pieds sur les codes de mes racines. Mes pratiques nouvelles qui impliquent de mépriser les pratiques de mon milieu d'origine. Les conditions de l'arrachement demandent de nourrir une forme de rejet du sol qui soutient l'impulsion. Et je me méprise de me voir mépriser, quand bien même le processus est inéluctable. Alors pour m'absoudre de cette culpabilité je me mets à mépriser les pratiques de mon milieu d'atterrissage, dans une forme de repentance qui confine effectivement à la vengeance, je me mets à juger les juges. »*

Il a fallu également que j'accepte de me voir participer à ce jeu social. Sortir de mon positionnement d'observatrice extérieure vertueuse pour assimiler la place d'actrice pleinement impliquée dans les mécanismes de dominations, notamment symboliques, à l'œuvre dans tout processus d'interactions sociales. La conscientisation de mon parcours de transclasse et les implications en termes de jeux de pouvoir et de domination, inhérents à ce déplacement social, auxquelles j'ai nécessairement eu à prendre part a été une étape essentielle dans l'évolution de ma posture de chercheuse.

Donner une place à la colère qui me traverse dans cette recherche, et plus encore mettre en lumière les différents aspects qui la nourrissait, me permet notamment d'éclairer les présupposés avec lesquels j'avais entamé la collecte de matériaux afin, comme le souligne Claire Aubert, elle-même passée par un parcours d'action-recherche Dheps « non pas de me dégager de ces points de vue, mais de les nommer et de les travailler en tant que point de vue³⁷ ». Ces présupposés, et surtout la puissance de la charge affective ignorée avec lesquels je les ai formulés, ne sera pas sans effet, comme nous le verrons plus loin, sur ma résistance à aller me confronter au terrain par la suite.

36 François Bégaudeau, *Histoire de ta bêtise*, Edition Pauvert, 2019.

37 Claire Aubert, *Est-ce que la recherche-action...*, Effadine n°6, p. 68, septembre 2016

2.3 · Des présupposés prégnants au moment d'entamer la recherche

Les présupposés liés à la problématique de recherche que nous allons énoncer ci-dessous ont été posés par écrit par l'actrice-chercheuse en novembre 2017, période qui correspond au début de la deuxième année d'accompagnement à la démarche d'action-recherche. Ces présupposés sont à la fois issus d'intuitions qui m'étaient propres, notamment produites à partir de mon cadre d'observation en tant qu'actrice du terrain, mais également de lectures que j'avais pu croiser au cours de la première année de formation. Comme nous venons de l'aborder dans le chapitre précédent, à ce moment-là, la chercheuse tient l'actrice à distance du terrain, tout en ayant l'illusion de l'inclure. Nous vous invitons donc à lire les lignes qui vont suivre comme le témoignage d'un point de vue, nécessitant complexification mais représentatif du rapport de l'actrice-chercheuse à sa problématique (et à sa posture) à un instant *t* de la recherche.

En début de deuxième année donc, je prends conscience de mon rapport à ma thématique de recherche : il est clair que j'ai de très fortes convictions sur cette question du désir de mixité sociale, et que ces convictions regardent beaucoup du côté des émetteurs du désir. Ainsi j'entreprends de les poser sur papier. Le texte retranscrit ci-dessous n'a volontairement pas été retouché afin de mesurer le ton employé alors.

« Afin de m'aider à rédiger la grille d'entretien et d'éviter au mieux les écueils qui me conduiraient d'une façon ou d'une autre à induire une direction dans mes questions, il me semble nécessaire de poser clairement les pré-supposés, les intuitions, les préjugés que je porte en moi sur ma thématique à cette étape de la recherche. Identifier d'éventuels biais va me permettre d'être vigilante quant à ma posture de chercheuse : ne pas me contenter d'une dynamique de vérification de mes hypothèses. Aller me confronter et confronter mes questions à la réalité des autres, en essayant de mettre à distance mes propres jugements afin de pouvoir les observer. D'autant plus que c'est peut-être ces pré-supposés mêmes que je serai amenée à questionner au moment de l'analyse des matériaux.

Le pré-supposé le plus prégnant est l'idée que je formule depuis mon entrée dans le séminaire itinérant des acteurs sociaux, à savoir que le désir de mixité sociale est un désir de *dominants qui s'ignorent*³⁸. Ainsi, le désir de mixité sociale, de mixité culturelle, d'altérité, de diversité serait un désir exprimé par un certain groupe social : une classe moyenne au capital culturel important.

Cette classe moyenne cultivée, si elle ne vit pas dans l'opulence, et peut parfois même être précaire économiquement, reste privilégiée. Souvent sa précarité relève davantage du

38 Terme emprunté à Taina Tervonen et Claire Robert dans *Les bons sentiments*, enquête dessinée sur les conséquences de la gentrification de la ville de Montreuil, www.montreuidansmabulle.fr

choix de vie que de la fatalité, de la reproduction des inégalités sociales. Ce groupe social se trouve en conflit entre plusieurs positions. Leur place de privilégié-es, les membres de ce groupe social ne l'assument pas : en parallèle, ils rejettent les élites, les dominants... même si leur mode de vie peut parfois tendre à se calquer sur celui des dominants qu'ils critiquent (notamment la place et l'importance de la culture : savoirs, arts...) ³⁹. De par cette critique des dominations, ils ne se voient, ne se perçoivent donc que rarement comme dominants eux-mêmes. Ou plutôt ils se placeraient dans une posture de déni face à cette place de dominant qu'ils occupent mais dont ils refusent de porter l'image, d'assumer la réalité (et les conséquences sociales que cela induit). ⁴⁰

Selon moi, le désir de mixité sociale et culturelle interviendrait comme un marqueur d'ouverture d'esprit, de générosité. Ce désir fonctionnerait comme un miroir qui refléterait l'illusion de l'absence de hiérarchie sociale et de la place qu'on occupe activement pour maintenir notre rang ⁴¹. Etre ouvert à l'autre et désirer abolir les barrières physiques et symboliques qui nous séparent c'est surtout le refus d'accepter que, par ailleurs, nous agissons (inconsciemment?) pour maintenir les barrières structurelles qui tiennent les différents groupes sociaux à distance les uns des autres. Préserver notre espace de privilégié-es. Revendiquer la mixité sociale ferait office de paravent, l'arbre qui masque la forêt : porter sur le devant de la scène cette injonction à la mixité sociale permet de laisser dans l'ombre le fait que la majorité de nos actions, de nos décisions vont plutôt dans la direction d'une organisation collective qui s'acharne à maintenir la ségrégation sociale. Désirer se mélanger à l'autre fonctionnerait comme un palliatif déculpabilisant de nos actes.

Le désir de mixité sociale se ferait souvent dans un sens unique : faire venir l'autre à nous. Souvent avec l'illusion d'agir en sens inverse en s'ouvrant sur l'autre. Si, au départ, l'action peut paraître aller dans la direction dominants vers dominés (ex : classe sociale moyenne s'installant dans des quartiers populaires ou des zones rurales défavorisées), les études menées depuis maintenant une vingtaine d'année sur les processus de gentrification tendent à montrer, qu'avec le temps, ces anciens espaces populaires changent de configuration pour se rapprocher du fonctionnement et des habitudes de vie des classes moyennes et supérieures qui les ont investis.

Le désir de mixité sociale et culturelle pourrait-il également se lire comme un désir d'exotisme, qui pourrait s'apparenter à une posture de touriste du quotidien ? Une classe

39 P. Bourdieu, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Les éditions de minuit, 1979

40 Lire par exemple « *Les tensions de notre société naissent dans le refus de voir la situation de domination des catégories aisées* ». Entretien avec Louis Maurin, directeur de l'Observatoire des inégalités, paru le 29 mars 2017 sur le site de Slate.fr

41 M.Behrent, *Pourquoi les pauvres votent-ils contre leurs intérêts ?*, Sciences Humaines n°236, 2012, p.16

blanche s'imprégnant (et parfois s'appropriant⁴²) des cultures racisées : asiatiques, africaines, maghrébines, arabes... à travers la musique ou la cuisine. Le rapport à l'exotisme reste comme un ensemble d'îlots disséminés dans un océan bien conforme à nos rassurants points de repères. On veut bien goûter du thaï, on veut bien fréquenter du plouc de la campagne, on veut bien accompagner du pauvre, à la seule condition que cela soit temporaire, que l'on soit assuré de pouvoir retrouver nos marques à la sortie. On veut bien bouger régulièrement mais pas définitivement. Comme pour aller vérifier de façon régulière que les représentations et les mythes que l'on se construit existent bel et bien ! Et en tirer une certaine valorisation d'identité personnelle.

Les classes précaires et/ou dominées n'ont pas le choix que de vivre dans le monde des dominants puisqu'il est façonné par ceux-ci. Ces classes vivent la mixité par obligation structurelle, c'est pourquoi leurs membres peuvent exprimer souvent deux désirs opposés : celui de ne pas se mélanger à l'autre, celui de se retrouver entre pairs, entre semblables afin de souffler un peu et d'atténuer la violence de la dissymétrie de traitement social. C'est probablement ce que l'on nomme le communautarisme.⁴³ A l'opposé, certains membres des classes dominées peuvent exprimer le désir inverse : celui d'appartenir, de devenir membre de la classe dominante. C'est probablement ce que l'on nomme l'ambition.⁴⁴

Les classes dominantes, qui se reconnaissent en tant que telles, elles, n'expriment pas (ou très peu) l'envie de se mélanger avec les classes dominées⁴⁵. C'est probablement ce que l'on ne nomme *pas* le communautarisme.⁴⁶ »

Chapitre 3. Objectifs de la recherche-action

3.1 · Les enjeux de l'analyse

a. Les enjeux personnels

Même si je ne l'avais pas perçu en entamant cette recherche-action, il me semble aujourd'hui clair et évident qu'une partie de mes motivations inconscientes à penser la question du désir de mixité sociale dans la complexité était pour moi une façon de

42 *Appropriation culturelle, le racisme l'air de rien*, podcast *Kiffe ta race*, épisode 23, www.binge.audio

43 Ce terme est régulièrement utilisé dans l'espace médiatique pour évoquer les espaces sociaux dont les agents dominants sont exclus, en plus du contexte religieux, on peut notamment citer les réunions en non-mixité choisie qu'elle soit de genre ou de race...

44 Voir à ce propos C. Jaquet, Op. cit., p.24 à 31

45 « Colère dans le 16ème », Les pieds sur terre, France Culture, émission diffusée le 16/02/2016

46 Voir à ce propos Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris, Éd. Le Seuil, 2007

comprendre et d'appréhender le monde social et l'environnement dans lequel j'évolue, dont je fais pleinement partie. L'apport de la démarche scientifique m'offre l'occasion de rationaliser, et d'objectiver des ressentis pour les nuancer. Une analyse guidée par les prismes de la sociologie inspirée de Bourdieu et de la sociologie clinique initiée par de Gaulejac me permettent de construire de la cohérence et de la compréhension sur la trajectoire qui a été la mienne. Même si la force des déterminismes sociaux mis en lumière m'effraie particulièrement. Comme un clin d'œil qui viendrait boucler une boucle : ils font mal à mon besoin de distinction.

Je situe également l'enjeu de cette recherche dans un besoin d'éclairer les mécanismes à l'œuvre dans les rapports d'individus à individus engendrés par la segmentation sociale et l'appartenance, ou le sentiment d'appartenance à tel ou tel milieu social. Apporter une grille de lecture critique, basée sur des faits objectifs et des travaux scientifiques, à mes propres représentations.

b. Les enjeux de la chercheuse

Comprendre ce qu'il se joue vraiment des rapports sociaux, des interactions entre milieux sociaux, des représentations à l'œuvre derrière la question d'entrée du désir de mixité sociale. Sortir du point de vue militant (de la cause des milieux populaires dont je me sens originaire) pour endosser, petit-à-petit, celui de la chercheuse qui va apprendre au fil des lectures à nuancer ses pré-supposés sans les décharner totalement. Les intuitions ont permis de lancer des pistes, la confrontation et l'articulation de ma pensée « originelle » avec les matériaux, malgré toutes mes résistances, ont produit un déplacement considérable de l'actrice dans sa propension à aborder le monde par des convictions. L'enjeu de ma recherche peut se formuler ainsi : essayer de comprendre comment le discours et l'utilisation de termes-concept influent sur la perception de soi des « classes d'alternatives », comment cela concourt à brouiller la compréhension des mécanismes de domination et faire le jeu des classes dominantes. Les questions d'identités, de places, d'assignations sociales à travers les mécanismes institués de dominations et d'interactions entre milieux sociaux sont des thématiques que la chercheuse brûle d'approfondir.

Chapitre 4. La question de recherche

4.1 · Une divagation en territoire d'action-recherche

J'entamais, en octobre 2016, le parcours d'action-recherche avec l'idée de travailler sur une approche critique de la mixité sociale dans l'espace des cafés culturels associatifs.

Longtemps, au fil des différentes sessions de la première année de séminaire, ma thématique et mon objet de recherche m'ont paru installés : « approche critique de la mixité sociale et des dominants qui s'ignorent ». Voici quelques traces, issues des notes consignées dans mes carnets de recherche, des différentes formulations de mon sujet qui ont émaillé la première année de recherche-action :

- La mixité sociale dans les publics des cafés culturels associatifs
- approche critique de la mixité sociale et la question des dominants qui s'ignorent dans les projets culturels
- Injonction à la mixité sociale, outil de colonisation des dominants qui s'ignorent ?

Cependant, en mai 2017, je change radicalement de problématiques et me penche sur les articulations entre engagement culturel et engagement politique. En écho, à ce que je vis à ce moment-là au sein de l'Asti et que j'observe sur d'autres luttes, mes questions se portent sur le constat du déficit de mobilisation et d'engagement sur des actions d'ordre politiques (sur lesquelles je suis peu présente) alors qu'en parallèle les festivals du coin semblent crouler sous les énergies bénévoles (dont je suis). Cette approche n'est pas nouvelle, elle était déjà présente sous cette forme dans mon dossier d'inscription au DHEPS : « L'implication des classes moyennes dans des projets culturels se fait-il au détriment des luttes politiques ? ».

Ainsi, j'ai, à cette étape-là, fait le choix de mener mon entretien exploratoire sur cette thématique. Bien que très instructif, en particulier sur le processus de construction d'un engagement politique, le résultat de cet entretien, étayés par les échanges avec le jury de soutenance de première année, m'ont définitivement confortée dans l'idée de rediriger ma recherche sur ma thématique de départ : le rapport à la mixité sociale.

En début de deuxième année, apparaît la notion de désir dans ma question de recherche qui se formulait alors en ces termes : « Le sentiment d'appartenance à telle ou telle classe sociale influe-t-il sur le désir de mixité sociale ? » (octobre 2017). L'introduction de cette notion fait suite à l'écoute d'une émission de France Culture, *Le grain à moudre*⁴⁷, sur la thématique « Qui veut vraiment de la mixité sociale ? »

Ces trois années de recherche ont été nourries par une multitude de questionnements, dont voici un petit florilège, extrait des notes de mes carnets de recherche :

mai 2018

Comment fait-on groupe ? Comment on se reconnaît appartenir à ce groupe ?
Comment on inclut et comment on exclut ? Comment on s'inclut et comment on s'exclut ? Qu'est-ce que provoque ce lien d'appartenance ? Et quelles sont ses limites ? Comment se créent, s'incorporent les hiérarchies

47 « Qui veut vraiment de la mixité sociale ? », *Le grain à moudre*, France Culture, émission du 22 avril 2015. Écoutée le 31 octobre 2017.

posées entre milieux sociaux ? Quelles représentation de la différence se joue dans les hiérarchisations sociales ? Quelle hiérarchisation insidieuse est-elle intégrée ? Comment navigue-t-on entre différents milieux sociaux ? Où sont les possibilités / les empêchements de connecter d'autres milieux sociaux que le sien ?

En fait, c'est quoi la mixité sociale ? Comment la définir ? Où est-ce qu'elle commence, elle finit ? Du point de vue de qui ? La mixité est-elle désirée dans les deux sens (avec les plus précaires, avec les plus aisés) ? Ai-je envie de me confronter à un monde différent ? Qu'est-ce qui motive mes envies ? Qu'est-ce qui au contraire freine mes envies d'aller tâter d'autres milieux ?

Ca me gratte d'aller creuser les représentations que l'on se fait de l'autre, des autres ? Mixité sociale = appartenance sociale. Quand commence le « nous » ? Comment le décrire ? Quand est-ce que ça devient « eux » ? Dans quel « nous » je m'identifie socialement ? Dans quel « nous » je ne m'identifie pas ? Comment je place la frontière ? Que représente cette frontière pour moi ?

Novembre 2018

C'est quoi une classe sociale dans l'imaginaire des gens ? Quelles sont les conséquences du sentiment d'appartenance sur le désir de mixité sociale ? Qui désire la mixité sociale ? Quels sont les moteurs de ce désir ? Qu'est-ce que chacun met derrière le terme « mixité sociale » ? Ca veut dire quoi suivant les personnes, les fonctions, les statuts ? Quels décalages entre représentations, fantasmes et réalité ?

A plusieurs reprises, je me suis posé la question de conserver ou non, l'adjectif « sociale » accolé à mixité dans l'énoncé de ma question. Bien que dans les faits, comme on le verra au moment de l'analyse, le désir de mixité est plus large que la possible interaction entre milieux sociaux différents, je décide de conserver ce terme. En effet, même si le terme « mixité sociale » est souvent questionné par mes interlocuteurs lors des entretiens, il n'en reste pas moins que, spontanément, c'est son utilisation qui prévaut à la fois chez les personnes interrogées mais également la plupart du temps quand émerge la question de l'aspiration à évoluer et interagir dans la « diversité ». Et nous verrons que la mobilisation spontanée de ce terme n'est pas anodine.

4.2 · Des prises de conscience qui ouvrent le champ d'observation

En parallèle de ces questions qui me traversaient, pendant les deux premières années du séminaire itinérant, j'ai beaucoup essayé de comprendre et de définir ce que pouvait être mon terrain. J'identifiais très clairement un lieu à partir duquel j'allais travailler mais je sentais bien que la problématique qui m'animait autour de cette question de mixité sociale se jouait sur un terrain plus vaste qu'un espace physique déterminé. Le fil m'échappait en même temps que la

problématique de la recherche-action évoluait. Tentative d'exploration en terrain instable. L'élucidation de cette quête doit beaucoup à la prise en considération de mon vécu de transclasse, à mon expérience en tant qu'individu à l'intersection de plusieurs milieux sociaux et, comme nous l'avons vu, aux affects qui y sont liés. Il ne s'agissait plus d'aller fouiller la question de la mixité sociale dans un contexte donné mais de comprendre ce qui nourrissait ce désir d'autrui et surtout d'éclairer ce que cela disait des rapports projetés ou effectifs entre plusieurs sphères sociales ; des représentations ou des ressentis face à la possibilité ou à l'impossibilité d'entrer en relation avec d'autres milieux sociaux. Les pièces du puzzle s'ajustaient pour arriver à une formulation de question de recherche satisfaisante : que raconte le désir de mixité sociale des interactions et des rapports entre milieux sociaux ?

PARTIE II – La recherche

Chapitre 1. Méthodologie de recherche

*Voyageur, le chemin
C'est les traces de tes pas
Rien de plus ; voyageur,
il n'y a pas de chemin,
Le chemin se fait en marchant*

Ces quelques vers du poète espagnol Antonio Machado, pourrait résumer l'état d'esprit de la chercheuse au sortir de ces trois années d'itinérance en territoire d'action-recherche. Bien qu'il existait une esquisse de plan au départ, il s'est révélé que les étapes se sont dessinées au fur et à mesure du cheminement, à force de débroussaillages, d'errances et de dégagement de pistes.

Ainsi la collecte des matériaux s'est faite en plusieurs temps, naviguant entre lectures, entretiens sociologiques avec des acteur·ices du terrain, participation observante, rédactions de monographies thématiques et questionnaire d'enquête auprès des acteur·ices du Cause Toujours.

Il m'apparaissait que la profusion des questions que soulevait chez moi le thème de recherche nécessitait d'aller questionner d'autres acteur·ices du terrain afin d'explorer ce qui émergeait de leur discours. L'entretien sociologique semblait l'outil de prédilection pour aller confronter mes représentations aux leurs sur la question de la mixité sociale. Ma pratique du terrain m'offrait également un poste d'observation privilégié. Puis, devant la complexité des entremêlements il m'a été nécessaire de démêler la pelote des fils que je percevais imbriqués, les prendre un à un pour dégager de la compréhension et commencer à tracer un trame qui semblait produire de la cohérence. Arrivée à ce stade, j'ai eu besoin de récolter des éléments plus objectifs que ma seule perception sur les personnes œuvrant au café afin de les mettre en miroir avec les éclairages théoriques que je venais de compiler.

1.1 · Méthodologie de la collecte de matériaux

a. La participation observante

L'immersion dans le terrain de recherche de la « chercheuse en construction », m'a mené, parfois de façon consciente parfois non, à alimenter la collecte de matériaux par un recours à la participation observante. Profitant, comme l'avance Bastien Soulé, « [d'] un accès

privilegié à des informations inaccessibles au moyen d'autres méthodes empiriques.⁴⁸» La difficulté réside alors dans la capacité « à s'extraire, dans une certaine mesure, des habituelles façons de faire et de penser, afin de développer une réelle capacité d'analyse. »⁴⁹. Difficulté d'autant plus complexe quand la dynamique de changement de focale se déplace d'une posture de « participation pure », à une posture d'observation par le biais d'une « conversion à la recherche »⁵⁰. Le carnet de recherche a constitué le support majeur de la récolte d'informations liées à l'observation. Le terrain de recherche prend corps dans les sociabilités que l'actrice vit au quotidien, tant dans son réseau amical que dans son réseau associatif dont les frontières qui les distinguent sont largement poreuses. Les personnes que j'observe sont majoritairement mes amis, mes collègues, ma « famille sociale »⁵¹ pour ainsi dire, *a minima* il s'agit de personnes que je croise sporadiquement.

Cette proximité, portée parfois par des liens affectifs, n'est pas neutre et a joué un rôle dans ma posture de chercheuse en entraînant notamment une difficulté à entrer dans l'exercice de l'entretien et ce, d'autant plus que mon rapport à la thématique de recherche était nourri de profonds pré-supposés critiques comme nous avons pu le voir. Evoquer plus en détails, les résistances que l'actrice-chercheuse a pu développer face à l'exercice de l'entretien sociologique permet de rendre compte des mécanismes à l'œuvre dans la construction d'une posture de chercheuse.

b. L'entretien sociologique

L'exercice de l'entretien a été le processus qui a rencontré le plus de résistances chez la chercheuse au cours de la recherche. Ainsi le premier entretien lié à la question de la mixité sociale a nécessité un long temps de maturation (et de débats avec moi-même) avant de se concrétiser. Certes, je pouvais prétexter un manque de temps et de disponibilités – somme toute bien réel – du à la naissance de mon fils en cours de deuxième année de parcours Dheps, mais au fond j'étais consciente que cela n'était pas la seule raison en jeu. Pour déterminer ces raisons il nous aura fallu extraire les faits pour essayer de comprendre les rouages à l'œuvre qui ont concouru à une forme d'inhibition à aller à la rencontre de l'autre pour intégrer ses

48 Bastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherche Qualitatives*, vol.27, n°1, 2007.

49 *Ibid.*

50 *Ibid.* Au terme de la recherche dans le cadre du Dheps, l'actrice fait le constat qu'une fois cette posture de « chercheuse » incorporée il est difficile de s'en extraire pour revenir à une posture de participation pure. Chaque conversation entrant en écho avec la thématique se transforme alors en support d'analyse.

51 Dans le sens « d'un groupe solidaire d'appartenance, composé de ceux qui vont devoir m'aider sans réfléchir ni calculer » comme défini par Serge Vallon dans son article *Qu'est-ce qu'une famille ? Fonctions et représentations familiales*, paru en 2006 dans *VST - Vie sociale et traitements* 2006/1 (no 89), p 154-161

points de vue dans la recherche, objectiver et transformer les informations récoltées en matériaux.

La première raison que nous identifions est le flou qui a longtemps caractérisé la définition du terrain, couplé à l'incertitude de la problématique de recherche : est-ce que nous souhaitons creuser les interactions entre milieux sociaux ou bien comprendre ce qui se joue derrière le désir de mixité sociale ? A ce moment-là, même s'ils ne nous paraissaient pas très éloignés, nous ne voyions pas comment ces deux approches pouvaient se rejoindre : elles apparaissaient comme deux sujets différents. Or il nous semblait falloir trancher pour établir le profil des personnes à enquêter ainsi que le guide d'entretien. Pour illustrer cette valse-hésitation, un détour par le carnet de recherche est instructif. La mention « avec qui faire des entretiens ? » n'apparaît pas moins de six fois (en décembre 2017, mars 2018, deux mentions en avril, une en juin - annotée « ça y est je tiens enfin quelque chose ! » - et la dernière en octobre 2018), accompagnée à chaque fois d'une liste de personnes ou de structures envisagées. En conséquence, l'intervalle temporel dans lequel vont se faire les entretiens est assez large : il se situe entre le mois de mars et le mois de décembre 2018.

Dans un deuxième temps, en écho au chapitre 2 sur l'identification de la colère de l'actrice-chercheuse dans ses motivations à entreprendre la recherche, nous prenons conscience d'être rentrée dans la recherche comme une soldate : en mission. *« Je ne partais pas pour être bousculée ou surprise, ou même tout juste curieuse, je partais pour être confirmée, conformée. Et ça c'est drôlement anxigène car, bien sûr, même si j'entends, même si je sais, que ça n'arrivera pas, quelque part je ne l'acceptais pas. Réussir ma recherche c'est quelque part prouver que mon postulat de base était juste, brillant. Et ça c'est vachement inhibiteur, parce que ça ne laisse aucune marge de manœuvre et surtout c'est l'exact contraire du principe de la recherche. En fait, je comprends en écrivant ces mots, que je suis en recherche de vérités, or c'est une quête vaine. Je crois qu'une partie de moi a entamé cette recherche pour dire « j'ai raison » à travers une démarche scientifique. Quelque chose comme : « je vais voir ce que je veux voir ! » plutôt que « je vais voir ce que je vais voir ! ». »* (carnet de recherche, avril 2018). Cette ambition à peine masquée de vouloir prouver la justesse de mes intuitions, un manque d'humilité naïf que l'on peut attribuer à la chercheuse débutante, mêlé à une incorporation de l'image de la bonne élève (« réussir ma recherche ») a été un puissant ressort de notre inhibition à ce niveau.

Pour finir, une troisième raison se joue dans la proximité déjà évoquée, voire la relation affective que la chercheuse entretient avec son terrain. Nous l'identifions en lisant Sylvie Tissot présenter son cadre d'enquête pour *De bons voisins*⁵². Dans le premier chapitre, la

52 Sylvie Tissot, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011

sociologue commence par se situer en tant qu'enquêtrice. Elle aborde le contexte de sa recherche puis sa découverte du quartier du South End qu'elle étudie et enfin les différents types de relations qu'elle a pu entretenir avec les enquêtés. Elle évoque également son rapport à la question déontologique induite par l'analyse des propos recueillis par les sociologues, notamment à un possible sentiment de trahison lié à la relation de confiance établis avec des enquêtés qui acceptent de se livrer⁵³. Cette évocation d'une déontologie induite dans le rapport enquêteur / enquêtés a fait écho à un sentiment de duplicité que l'actrice-chercheuse a pu ressentir au moment de mener les entretiens. En effet, compte tenu de la posture très critique vis-à-vis de la question du désir de mixité sociale dans laquelle nous étions dans la période où ont été menés les entretiens, nous avons pu ressentir un certain sentiment de trahison vis-à-vis des personnes interrogées, puisque l'intention de la chercheuse était de venir poser un regard critique sur leur parole. Ce sentiment de trahison a été renforcé par le fait que je connaissais et croisais, si ce n'est régulièrement, au moins occasionnellement les personnes interrogées, et pour certaines avec qui j'entretiens des relations de relative amitié. Une dissonance morale à ne pas jouer cartes sur table opérait alors chez l'actrice-chercheuse.

c. Posture et implication dans les entretiens

Pour la méthodologie de l'entretien, nous nous sommes principalement inspiré de la lecture du *Guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Aeber⁵⁴. Il a été fait le choix de procéder par le biais de l'entretien semi-directif, appuyé par un guide d'entretien qui s'est trouvé, dans les faits, prendre la forme de l'entretien compréhensif⁵⁵. Les questions listées venaient surtout servir de « pense-bête », l'échange se déroulant sur le mode conversationnel avec, parfois, des échanges de points de vue entre les enquêtés et la chercheuse. Nous précisons que les échanges avec les personnes, préalablement connues, ont spontanément

53 : «[...] la question déontologique – l'instrumentalisation et la trahison possible des enquêtés par l'analyse produite à partir de leurs propos – se pose à mes yeux de façon particulière dans ce milieu dominant. Si les sociologues enquêtant au sein des classes populaires ressentent quelque gêne à utiliser à des fins professionnelles le temps souvent donné généreusement par les enquêtés, c'est bien en premier lieu que ces derniers se situent plus bas dans l'échelle sociale. » p.36

54 Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain, produire et analyser des données ethnographiques*, Editions La Découverte, 2003

55 Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Nathan, 1996. L'ouvrage devenu référence présente une conception de l'enquête en sciences humaines où il ne s'agit pas de « prélever » sur le terrain de quoi répondre à des questions standardisées, mais de construire la théorie dans le va-et-vient entre proximité et distance, accès à l'information et production d'hypothèses, observation et interprétation des faits. L'intention générale est de comprendre le social aux fins de l'« objectiver », de le rendre « intelligible » et/ou de l'« expliquer » car «le but du sociologue est l'explication compréhensive du social. » (p.23)

appelé l'usage du tutoiement. Ce qui n'a pas aidé la chercheuse à trouver la « juste » distance avec ses interlocuteur·ices, glissant parfois dans la connivence.

d. Méthode de collecte et de restitution de la parole

L'ensemble des entretiens a été enregistré, dans une perspective de retranscription intégrale. L'enregistrement me permettait de plus d'être pleinement disponible à mon interlocuteur pendant le temps d'échange, sans être prise dans une obligation de prise de notes simultanée. Le fait que l'entretien allait être enregistré a toujours été précisé en amont du rendez-vous, cela n'a jamais été un point de tension de la part des enquêté·es. D'ailleurs en règle générale, je n'ai eu aucun problème à obtenir l'accord des personnes contactées pour se prêter à l'exercice de l'entretien. Au contraire même, pour une partie d'entre eux, la perspective d'échanger autour de la question de la mixité était enthousiasmante.

Chacun des entretiens a fait l'objet d'une retranscription, présentées en annexes. J'ai fait le choix de retranscrire les paroles des enquêté·es le plus précisément possible, en faisant apparaître les blancs, les hésitations, les silences, qui me semblent être des éléments significatifs, tout autant que les mots. Rappelons néanmoins que toute transcription, aussi fidèle soit-elle, comporte forcément une part d'arbitraire, d'interprétation, ne serait-ce qu'au niveau de la ponctuation.

e. Le guide d'entretien

Afin de donner quelques repères à l'interlocuteur pour l'aider à situer dans quel cadre sa parole allait être récoltée, les entretiens ont systématiquement commencé par une présentation de la recherche-action, du contexte de celle-ci et de la thématique travaillée. Le guide d'entretien présenté à été mis au point à partir du deuxième entretien, après l'expérience d'un premier entretien qui s'était déroulé dans une intention de directivité limitée et où la chercheuse s'est sentie débordée par un interlocuteur pour le moins prolix.

- *Définition*
Dans un premier temps, pour partir sur une base commune, j'ai besoin que tu me donnes ta définition de « mixité » / « mixité sociale », qu'est-ce que tu mets derrière ce mot ?
- *La mixité au Cause Toujours (pour les interlocuteurs en lien avec le café)*
 - Ton point de vue sur la mixité au Cause Toujours ?
 - Ton point de vue sur la mixité en général ?
 - Comment tu décrirais le public ou les gens qui fréquentent le Cause Toujours ?
 - Dans ton imaginaire, la mixité idéale au café, ça ressemblerait à quoi ?

- Quels seraient les objectifs ?
- *Moteurs, vertus et limites de la mixité*
 - Les rencontres entre milieux sociaux, pour toi, ça permet, ça provoque quoi ?
 - Quelles seraient, toi, tes limites vis-à-vis de cette mixité ? Des choses qui seraient trop éloignées de toi que tu aurais du mal à accepter ?
 - A contrario, quel est ton point de vue, ton rapport à la non-mixité ?
- *D'ou parle-t'on ?*
 - Est-ce que tu peux me décrire le milieu d'où tu viens, dans lequel tu as grandi ?
 - Le milieu dans lequel tu évolues aujourd'hui (amical, professionnel) ?
 - Dans ton parcours est-ce que tu es ou a été amené·e à côtoyer différents milieux sociaux ?
 - Est-ce que tu te sens, te vis comme privilégié·e et c'est quoi ton rapport à ça ?

1.2 · Les entretiens collectés : qui, pourquoi, contexte de l'entretien

a. Choix d'anonymisation

Avant de développer la description de l'étape de la collecte de la parole, il nous paraît nécessaire de préciser que nous avons fait le choix d'une anonymisation partielle des interlocuteur·ices. Dans le contexte d'une recherche qui prend corps dans un lieu précis, nommé et circonscrit et qui par ailleurs mobilise les données biographiques des interlocuteur·ices comme matériaux d'analyse, il semble illusoire de prétendre à pouvoir masquer totalement l'identité des acteur·ices de cette recherche. Bien que, dans ce contexte, l'anonymisation même partielle ne garantissent donc en rien l'anonymat des personnes rencontrées, nous choisissons malgré tout de ne pas recourir au prénom des interlocuteur·ices pour les nommer. Ainsi, les prénoms ont été substitué par leur initiale, initiale qui pour deux d'entre a été modifiée car trop distinctive.

b. Le corpus

Nous avons réalisé au total six entretiens. Parmi ces six entretiens nous faisons le choix de n'en garder que cinq pour l'analyse proposée. En effet, nous écartons des matériaux d'analyse l'entretien exploratoire réalisé en mai 2017. Comme évoqué dans l'historique de la question de recherche, au moment de réaliser cet entretien, la question en vigueur portait sur les articulations entre engagement artistique et engagement politique. Ainsi, après relecture, il nous apparaît que les éléments récoltés ne rentrent pas en résonance avec le sujet que la chercheuse choisit de traiter par la suite. Il n'en reste pas moins que ce premier entretien exploratoire a justement permis de réaliser que la chercheuse faisait fausse route avec ce thème de recherche ; il a été un révélateur, ou plutôt un confirmateur, que les enjeux de la

recherche ne se situaient, pour l'actrice-chercheuse, pas à cet endroit mais bien dans les questions d'identités, de places, d'assignations sociales à travers les mécanismes institués de dominations et d'interactions entre milieux sociaux. Pour les lecteurs qui souhaiteraient s'y référer, la retranscription de l'entretien exploratoire et la description de son déroulé figurent dans les annexes.

Nous avons pu le voir, le choix des personnes à rencontrer pour les entretiens a été la source de nombreux questionnements pour la chercheuse. Nous pouvons distinguer trois critères directeurs dans le choix des interlocuteur·ices. Avant toute chose cela s'est fait sur une sélection affinitaire car, si tou·tes n'étaient pas des fréquentations régulières, je les avais déjà tou·tes rencontré hors du cadre de la recherche et je savais que « le courant passait ». Le second critère était ma connaissance de leur questionnement sur la mixité soit parce que je les avais entendu faire le constat d'un manque de mixité sociale, dans ces termes précisément, dans les espaces dans lesquels ils étaient investis (A et P), soit le sujet était venu au cours d'une discussion (S et M). Pour L c'est son statut particulier que je savais être à l'intersection entre plusieurs milieux sociaux qui ont prévalu à mon choix. Tous ont un lien avec le Cause toujours et / ou le « milieu » de l'éducation populaire.

Nous allons détailler ici le corpus des entretiens retenus que nous diviserons en deux catégories : le corpus des « aspirant·es à la mixité » (constitué de trois entretiens) et le corpus des « iconoclastes » (deux entretiens). Avant de rentrer dans les détails, et avancer les raisons qui me poussent à les distinguer, voici une présentation synthétique de l'ensemble des entretiens dans l'ordre chronologique de leur réalisation. La première partie situe temporellement et géographiquement le cadre de l'entretien, la seconde les personnes rencontrées précisant leur lien avec le café.

Entretien 1 : mars 2018, Valence, Drôme. L, entre 45 et 50 ans, ouvrier dans une usine et pigiste/photographe dans un quotidien de presse quotidienne local, usager du Cause Toujours

Entretien 2 : avril 2018, Die, Drôme. A, entre 30 et 35 ans, animateur dans une association d'éducation populaire, pas de lien régulier avec le Cause toujours

Entretien 3 : juillet 2018, Valence, Drôme. P, entre 30 et 35 ans, animateur dans un centre de séjours de loisirs pour enfants, bénévole et ancien administrateur au Cause Toujours

Entretien 4 : novembre 2018, Valence, Drôme. M, entre 45 et 50 ans, salariée d'un syndicat, conseillère dans une institution régionale, ancienne bénévole et ancienne administratrice du Cause Toujours

Entretien 5 : décembre 2018, Valence, Drôme. S, entre 30 et 35 ans, travailleuse sociale, bénévole et administratrice du Cause Toujours

c. Le corpus des « aspirant·es à la mixité »

Il s'agit des entretiens 2, 3 et 5 avec A, P et S. J'avais initialement nommé cette catégorie le « corpus des concordances » tant les profils des trois interlocuteurs rentrent en résonnance les uns avec les autres. P est animateur nature, ce qui a été l'activité de A pendant quelques années alors qu'il était aussi en parallèle animateur social et éducateur... activité professionnelle actuelle de S ! Je note ces similarités suite aux entretiens puisque je ne connaissais le parcours d'aucun d'entre eux avant nos échanges, cet élément n'étant pas un critère dans le choix de mon échantillon. Les points communs dans le parcours de S, A et P ne s'arrêtent pas là. En dehors du fait que ces trois personnes sont dans des tranches d'âges similaires (30-35 ans), ils ont chacun·e voyagé au long cours : P est parti avec sa compagne pendant un an sur les routes d'Europe et d'Asie à vélo, A a voyagé trois ans en Asie « en mode sac à dos, backpacker » et S est partie une dizaine de mois en Asie avec son compagnon, puis a fait d'autres voyages en Amérique du Sud et de nouveau en Asie. Chacune des trois personnes fait partie, a fait partie ou projette d'intégrer un habitat groupé, c'est le cas de A au moment de l'entretien qui emménagera dans les mois qui suivent. Bien que ces trois personnes soient originaires d'espaces géographiques différents (A est belge puis a grandi en Ardèche, S a grandi près de Valence avant de partir pour Paris et P est originaire de Bourges) leur parcours, leurs aspirations, leurs pratiques et leurs goûts se recoupent. Je suis d'autant plus frappée que leurs récits d'expériences fait écho à mon propre parcours, à mes propres aspirations, à mes propres goûts. Autant dire que mon besoin de distinction en a pris un coup !

J'ai choisi dans un second temps de renommer le corpus afin de faire apparaître davantage le point commun que les interlocuteurs partageaient avec l'objet de la recherche. Traversons maintenant plus en détails le profil de chaque personne et les conditions de l'entretien.

J'ai fait la connaissance de A lors des Rencontres du Réseau des Crefad 2017. Nous participions au même groupe de réflexion faisant écho à l'intervention de l'historienne Ludivine Bantigny sur les impensés dans nos structures (sous-entendu d'éducation populaire). A a été le premier à s'exprimer et a directement posé le manque de mixité sociale dans « nos » structures comme un impensé. S'en sont suivis des échanges assez musclés avec les autres participant·es qui venaient « attaquer » son constat. A m'a ainsi semblé un interlocuteur intéressant pour aller creuser mes questions sur le désir de mixité sociale, présupposant que son intervention dénotait un désir de mélange entre classes sociales. J'ai recroisé A par hasard, au Cause Toujours, un jour où il déjeunait au café avec ses collègues de travail, je lui ai alors proposé de faire cet entretien qu'il a accepté spontanément. Nous avons pris rendez-vous pour la semaine suivante. L'entretien s'est déroulé en avril 2018, au domicile de A. Mon fils, alors âgé de trois mois m'accompagnait. A était très présent dans nos échanges, il avait un calepin à

côté de lui où il prenait des notes. Il a pris notamment des références de lectures au cours de l'entretien, des notes d'entretien... Je pointe que A a un regard situé, son regard n'est pas tout à fait neutre quant à la question de la mixité sociale : il y a déjà réfléchi. C'est même un axe de travail qu'il souhaite développer et qu'il souhaite continuer à approfondir, notamment au sein de la structure d'éducation populaire pour laquelle il travaille.

Je n'ai quasiment pas eu à utiliser mon guide d'entretien puisque A abordait par lui-même spontanément les points que j'avais listés. J'ai été stupéfaite de voir à travers le propos de A le miroir grossissant d'une caricature de moi-même et du milieu dans lequel nous évoluons.

P est bénévole au Cause Toujours. Au moment de l'entretien, même si l'on s'est croisé quelques fois, je ne connais pas vraiment P. Il fait partie des bénévoles que j'ai pu apercevoir régulièrement mais avec qui je n'ai jamais eu l'occasion de discuter plus que ça. Il a fait partie du C.A. transitoire quelques mois début 2018 et n'a pas poursuivi l'engagement pour des raisons d'éloignement professionnel l'empêchant d'être présent régulièrement.

Lors d'une des nombreuses réunions de réflexion collective qui ont émaillées l'année 2018, sur le renouveau du projet du Cause Toujours, j'ai entendu P faire le constat d'un manque de mixité sociale au café. Il m'a donc semblé une personne toute indiquée pour approfondir la notion de désir de mixité sociale. Au moment de l'entretien, même si je ne le connais pas bien, je sais que je vais probablement avoir des connexions avec P de par son parcours, je sais entre autres de lui qu'il est parti en voyage à vélo pendant près d'un an avec sa compagne et qu'il va être papa dans les mois à venir. Quand j'ai proposé à P de faire cet entretien, il a tout de suite été enthousiasmé et motivé par le fait d'échanger autour de cette thématique de la mixité sociale. L'entretien a eu lieu dans un parc municipal de Valence un jour de canicule de juillet 2018. P est peut-être l'interlocuteur qui a pris le moins de recul, qui a le moins intellectualisé la question de la mixité, ce qui permettra un échange et une construction de la réflexion très spontanés.

S est bénévole au Cause Toujours, où elle a fait beaucoup de service bar, activité qu'elle a réduite « un peu par défaut » depuis qu'elle est rentrée dans les instances décisionnaires. Elle est impliquée dans la commission musique et la commission bar et est devenue administratrice de l'association en 2018. Au moment de l'entretien, S participe aux groupes invités à réfléchir à l'orientation du café dans le cadre d'un DLA. A ce titre la question de la mixité au café l'interroge. Notons que S a suivi un master en sociologie « genre, politique et sexualités », elle est donc familière des termes et des notions de dominations. L'entretien s'est déroulé au Cause Toujours en décembre 2018, c'est le dernier des cinq entretiens que j'ai mené. Ainsi, j'arrive à cet entretien confiante malgré le fait que je ne l'ai que peu préparé. J'ai fini la retranscription de l'entretien avec P la semaine précédente, je me sens imprégnée de cet

entretien, ce qui fait que j'aborde la rencontre avec S un peu en dilettante. Par ailleurs je connais S, c'est une copine, je suis donc dans un état d'esprit assez serein quant à mener cet entretien qui durera un peu plus d'une heure et sera l'occasion d'échanges nourrissants.

d. Le corpus des « iconoclastes »

Le second corpus est constitué par L et M. Sans que cela soit aussi flagrant que pour les membres du premier corpus leurs profils recèlent aussi quelques concordances. Outre une même tranche d'âge plus élevée que pour le corpus précédent, ils sont tous les deux très politisés, proches du parti communiste, ils sont tous deux syndicalistes et cette dimension tient une place notable dans leur parcours. Par ailleurs, et sans que je le sache au moment des entretiens, ils sont très amis.

J'ai nommé ce corpus « iconoclastes » car L comme M ont un rapport particulier au Cause Toujours ainsi qu'à la question de la mixité sociale. Contrairement aux « aspirant-es à la mixité », L et M ne sont pas dans le discours du désir puisqu'ils considèrent, à juste titre, être dans leur vie en interaction avec une diversité de mondes sociaux. Je note au passage qu'ils ont tous deux, dans des styles différents, résisté à l'exercice de l'entretien semi-directif (en tout cas comme je me le représentais), probablement aidés en cela par la posture de la chercheuse très en retrait face à deux fortes personnalités.

Je connais L par le biais du Cause Toujours où il est un client très régulier. Son regard n'est donc pas interne à la mécanique du café, il le regarde de « l'extérieur ». L est pigiste au quotidien local. J'ai longtemps pensé que c'était son métier à plein temps, or j'ai appris par la suite qu'en fait ce n'était qu'un complément et que son activité principale était de travailler en tant qu'ouvrier en usine. C'est ce qui m'a donné envie de faire un entretien avec L. La position très particulière et inhabituelle qu'il occupe entre le milieu ouvrier, avec un travail peu valorisé socialement, et le milieu social qu'il peut côtoyer dans son activité de pigiste (référént sur les rubriques « culture » du journal), plus intellectuelle, plus valorisée m'a semblé une source d'informations très intéressantes sur une réalité des interactions entre milieux sociaux, entre milieu ouvrier et petite bourgeoisie intellectuelle.

De ce que je sais avant de le rencontrer en entretien, L est très politisé et plutôt à la gauche de la gauche et qu'il est syndicaliste. Quand il parle politique, je trouve que L est beaucoup dans les dogmes. Lorsque je lui ai parlé de l'entretien et de ma recherche, il a été très emballé par la thématique et a accepté avec plaisir la demande d'entretien. Je sais que L est un grand bavard, et j'entrevois qu'il faudra probablement que je le canalise pendant l'entretien pour qu'il ne parte pas trop en digressions. Cependant, juste avant le rendez-vous d'entretien je lis dans *Le guide de l'enquête de terrain* qu'il ne faut pas avoir peur des digressions de son interlocuteur. Il faut y être attentif, notamment pour ce que révèle les

enchaînements d'idées, et ne pas recadrer trop rapidement ("les associations d'idées ont nécessairement un sens pour l'enquêté et un sens social à découvrir pour l'enquêteur " p. 206). Si cette posture a probablement permis de récolter des matériaux foisonnants, je me suis sentie totalement dépassée par la direction de l'entretien, d'autant que c'était le premier échange que je menais sur mon sujet de recherche et que mon sentiment de légitimité à venir poser des questions était bien maigre.

L'entretien avec L s'est déroulé au Cause Toujours pendant ses horaires de fermeture mais dont l'activité était encore très fourmillante. Dans mon carnet de recherche, je note avant de partir que « Je suis fatiguée, j'ai dormi trois heures cette nuit et [mon fils, qui a alors trois mois] est très énervé ce matin. Du coup je n'ai pas beaucoup préparé mon entretien et à la fois comme la fatigue prend le dessus je ne suis pas plus stressée que ça ». L'échange dure près de deux heures, intense et riche. A la sortie de l'entretien, je note : « Comme je le pressentais L a beaucoup digressé, je l'ai laissé partir car cela amenait parfois de l'eau au moulin mais aussi parce que je n'arrivais pas à recadrer. J'avais du mal à percevoir à quel moment on se perdait ou à quel moment cela pouvait mener quelques part. Il m'a semblé compliqué d'obtenir la parole de la personne L dévêtue du costume de militant communiste. Son regard, son discours sont éminemment conditionnés par sa culture politique. J'ai l'impression que souvent les bribes que j'arrivais à capturer issues de son vécu était vite récupérées par le discours politique, théorisé, construit et étayé. Je note à plusieurs reprises que lorsqu'il parle de ses collègues de l'usine, il dit régulièrement "je veux pas être méchant mais..." comme s'il n'assumait pas son regard critique et quelque part une sorte de jugement sur eux, dont il parle par ailleurs avec tendresse. »

La seconde personne du corpus des « iconoclastes » est M. Je connais M depuis mon arrivée dans le projet du Cause Toujours. Elle y a été bénévole, principalement en tant que co-animatrice de la commission causerie, et nous avons été par ailleurs toutes deux administratrices de la première heure du café. Elle a quitté le CA au même moment que moi, en janvier 2018. En désaccord avec la manière d'aborder la réflexion autour de la réorientation du projet de l'automne 2017, et critique d'une certaine dissonance entre les discours et les actes qu'elle vit comme une forme de manipulation, elle s'est ensuite éloignée du Cause Toujours.

J'ai une sympathie pour M, pour son goût de l'analyse critique et intellectuelle, et pour son positionnement « poil à gratter » en décalage sans être dans l'affrontement. C'est cette distance critique qui m'a donné envie de récolter la parole de M. Nous avons eu par ailleurs l'occasion d'avoir une discussion sur la question de la mixité sociale quelques temps auparavant, je savais donc que c'était un sujet qui l'interrogeait.

L'entretien se fait en novembre 2018, à la terrasse d'un café du centre-ville de Valence. Très vite dans notre échange, M inverse les rôles et c'est elle qui mène les questions. Davantage que son parcours ou son rapport personnel à la mixité sociale et au désir de mixité, c'est la question intellectuelle de la mixité sociale qui sera abordée. Les interrogations suscitées par notre échange m'ont permis par la suite d'aller creuser et approfondir la théorie liée à la recherche. Je relève une certaine contradiction chez M qui reproche un aplomb, des manques de doutes de la part des membres du milieu intermédiaire cultivé auquel elle donne même un nom « la certitude des gens qui lisent Libé », alors qu'elle-même est dans une posture ancrée, très idéologique. Lié à son expérience, son regard est aussi un regard très critique sur les personnes qui fréquentent et agissent au Cause Toujours. C'est probablement aussi ça que je suis venue chercher dans cette rencontre, car le moment de l'entretien correspond à la période où je commence à mettre des mots sur la colère que suscite en moi le hiatus entre les discours de désir de mixité et les paroles de mépris de classe des personnes qui m'entourent.

Je terminerai la description des interlocuteur·ices de la recherche, en abordant rapidement leur trajectoire sociale. A, P et S sont des héritiers de la première génération de la classe d'alternative, description sociologique que nous développerons dans le chapitre 3 de cette seconde partie. S, si elle rentre dans cette définition est davantage en conflit de valeur avec son milieu familial que A et P qui vont, eux, plutôt se référer à cet héritage. L, « enfant de la Ddass », a un parcours totalement atypique fait d'aspiration à l'ascension sociale puis de choix professionnels politiques à intégrer le milieu ouvrier tout en développant en parallèle une activité complémentaire à forte valorisation sociale et symbolique. M, quant à elle, est dans une trajectoire de rupture avec son milieu social d'origine qui pourrait s'apparenter à une mobilité descendante qu'elle tempère cependant par la valorisation de son capital intellectuel dans la pratique de son activité militante professionnelle en tant que représentante dans une grande institution régionale.

Chapitre 2. Un éclairage théorique en conversation autour d'un regard sociologique

La discussion des différents apports théoriques proposés par Pierre Bourdieu jalonne ce travail de recherche, dans l'analyse produite à partir des matériaux récoltés mais aussi, et surtout, dans le choix d'auteur·es de référence sur lesquelles je m'appuie au fil de la rédaction des différents chapitres de ce mémoire. On citera notamment la philosophe Chantal Jaquet qui

dans son travail sur les transclasses et la non-reproduction se réfère à la théorie de la reproduction sociale que Bourdieu et Passeron développent dans *Les Héritiers*⁵⁶ et *La Reproduction*⁵⁷. Les travaux des sociologues Anaïs Collet et de Sylvie Tissot se revendiquent d'une grille de lecture critique bourdieusienne des mécanismes de domination et notamment de la théorie de la production sociale des goûts proposée dans *La Distinction*⁵⁸. Et, pour terminer, Vincent de Gaulejac qui définit son travail de sociologie clinique comme une tentative « de faire des ponts entre Freud, Bourdieu et Sartre. C'est-à-dire chez Freud : l'inconscient psychique, intrapsychique, l'étiologie sexuelle ; chez Bourdieu : les enjeux autour de la violence symbolique des rapports sociaux, l'incorporation des habitus, etc. et la question du sujet chez Sartre quand il dit que l'important n'est pas ce que l'on fait de l'homme mais ce qu'il fait de ce que l'on a fait de lui. »⁵⁹

2.1 · Bourdieu, éclairage épistémologique

Pierre Bourdieu est un héritier de la sociologie classique, dont il a synthétisé, dans une approche profondément personnelle, la plupart des apports principaux. Ainsi de Max Weber, il a retenu l'importance de la *dimension symbolique* de la légitimité de toute *domination* dans la vie sociale ; de même que l'*idée des ordres sociaux* qui deviendront, dans la théorie bourdieusienne, des *champs*. De Karl Marx, il a repris le concept de capital, généralisé à toutes les activités sociales, et non plus seulement économiques, et la théorie des classes sociales. D'Émile Durkheim, il hérite une approche déterministe. Les influences philosophiques sont également fondatrices chez Bourdieu, philosophe de formation. Ainsi, Maurice Merleau-Ponty et, à travers celui-ci, la phénoménologie de Husserl ont joué un rôle essentiel dans la réflexion de Bourdieu sur le *corps propre*, « corps qui est traversé, soutenu et guidé par une vie naturelle qui le dépasse infiniment », les *dispositions* à l'action, le *sens pratique*, et dans la définition du concept central d'*habitus*⁶⁰.

Construite sur la volonté de dépasser une série d'oppositions qui structurent les sciences sociales : subjectivisme / objectivisme, micro / macro, constructivisme / structuralisme, son oeuvre prend position dans le débat entre le libre-arbitre sartrien et le déterminisme lévy-

56 Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Les éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1964

57 Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron *La Reproduction, Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Les éditions de Minuit, 1970

58 Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les éditions de Minuit, 1979

59 Interview de Vincent De Gaulejac. *La honte dans la peau*. Sylvie Consoli et Gisèle Harrus-Révidi. L'esprit du temps « champ psy », 2012/2 n° 62, pages 9 à 29

60 Source : Wikipedia, Pierre Bourdieu

straussien⁶¹. Bourdieu reproche au déterminisme de soumettre l'individu à des règles structurales, et au constructivisme à l'inverse de faire du monde social le produit de l'action libre des acteurs sociaux. Or, pour lui, le monde social est constitué de structures qui sont certes construites par les agents sociaux, selon la position constructiviste, mais qui, une fois constituées, conditionnent à leur tour l'action de ces agents, selon la position structuraliste.

La carrière scientifique de Pierre Bourdieu sera marquée par un considérable travail d'enquêtes et de publications, mais aussi par une opposition critique virulente. Dans le champ universitaire des sciences sociales, la sociologie de Bourdieu est identifiée comme critique, c'est-à-dire anti-conservatrice. Son engagement intellectuel et politique, à la fin de sa vie, par des prises de positions publiques critiques du néo-libéralisme et de sa rhétorique finissent de le classer comme un penseur de gauche, voire de gauche radicale⁶².

Pierre Bourdieu a produit une œuvre prolifique. Faire la liste de tous les champs de recherche auxquels il s'est intéressé serait roboratif tant l'éventail est vaste. Cependant si l'on devait tirer deux fils rouges de ses contributions théoriques, la thématique des dominations y tiendrait une place de choix, notamment à travers les mécanismes de la reproduction ou de la légitimation. La seconde impulsion qui traverse ses recherches est sa persévérance à dévoiler l'existence et la puissance qu'exercent les structures sociales dans les replis les plus ordinaires et les plus personnels des individus. Depuis le début des années soixante jusqu'à sa mort, en 2002, nous dénombrons plus d'une centaine de publications signées ou co-signées par lui, dont près de trente livres⁶³. Nous traverserons dans les lignes qui vont suivre trois de ses ouvrages majeurs, ce qui nous permettra ensuite d'appréhender les concepts qui vont nous accompagner dans l'interprétation des matériaux.

Dans *Les Héritiers*, paru en 1964 Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, partent du constat que les enfants d'ouvriers sont beaucoup moins nombreux à accéder aux études supérieures que les enfants issus des classes supérieures. Ils ébauchent l'idée, alors novatrice, que le facteur économique n'est peut-être pas le seul en jeu dans cet état de fait et introduisent l'hypothèse qu'un facteur culturel puisse en être un autre déterminant. L'institution scolaire y est alors analysée comme un vecteur de reproduction des inégalités, les exigences et les critères du système d'enseignement jouant au détriment des classes défavorisées.

61 Mathieu Hilgers, « Liberté et habitus chez Pierre Bourdieu. », *EspacesTemps.net*, Textuel, juillet.2006

62 Ce qui n'est pas sans effet sur la réception de son travail, comme le souligne B. Lahire dans le texte de présentation de l'ouvrage qu'il dirige sur le travail de Bourdieu : « celui-ci fait l'objet de réfutations " radicales ", qui sont malheureusement souvent l'expression d'une triste mauvaise foi, ou suscite, à l'inverse, des manifestations naïves d'adhésion ou d'éloge manquant pour le moins de recul critique. » *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999

63 Source Wikipédia

C'est cette hypothèse qu'ils vont essayer de vérifier dans *La Reproduction* (1970) dans lequel les deux chercheurs proposent l'idée selon laquelle chaque personne a un profil sociologique composé de divers capitaux : le capital *économique*, qui joue sur les conditions matérielles d'existence ; le capital *social*, constitué du réseau auquel nous avons accès, la nature de ce réseau pouvant jouer sur les opportunités ou les informations dont nous pouvons disposer ; et le capital *culturel* qui pourrait se définir comme la familiarité à la culture classique et légitime⁶⁴. Ce capital culturel, en majeure partie le fruit d'une transmission culturelle discrète et passive, pouvant ainsi se penser, à tort, comme une prédisposition « naturelle » à la réussite scolaire ou la marque d'une certaine forme d'intelligence, influe sur l'acquisition d'une estime de soi et donc d'une confiance en soi, dispositions facilitatrices dans les interactions avec les autres et notamment dans les relations où les enjeux de pouvoir sont forts. Pour terminer, le capital *symbolique* désigne toute forme de capital (culturel, social, ou économique) ayant une reconnaissance particulière au sein de la société.

Bourdieu poursuit ce travail d'analyse du capital culturel dans *La Distinction*. Sous-titrée « critique sociale du jugement », *la Distinction* est une étude très étayée par de nombreuses statistiques (mises en tableaux et en diagrammes) et une riche illustration photographique (Bourdieu étant lui-même un photographe, amateur mais averti). Cet ouvrage imposant, paru en 1979, propose une analyse poussée de la structure sociale.

Bourdieu ne souscrit pas à la théorie marxiste selon laquelle les sociétés se structureraient à partir du seul rapport à la production économique, opposant producteurs directs (les prolétaires) et possesseurs des moyens de production (les capitalistes). Le capitalisme créerait ainsi deux classes sociales, les prolétaires et les capitalistes, en lutte l'une contre l'autre. Depuis cette perspective critique, et dans la lignée des travaux précédemment évoqués, Bourdieu construit une théorie à deux dimensions de l'espace social (illustrée par les diagrammes en croix), qui complexifie la théorie unidimensionnelle des marxistes. La première dimension est constituée par le capital économique possédé, la deuxième par le capital culturel. Un individu se situe quelque part dans l'espace social en fonction à la fois du volume total des deux capitaux qu'il possède, mais également de l'importance relative de chacun des deux types de capital dans ce volume total. Il insiste sur le fait que sa vision de l'espace social est relationnelle : la position de chacun n'existe pas en soi, mais en comparaison des quantités de capital que possèdent les autres agents⁶⁵.

64 Culture légitime s'entendant comme la culture validée par les classes dominantes, et majoritairement produite par elles-mêmes.

65 Bourdieu réfute le terme d'acteur, laissant selon lui une trop grande place à l'illusion de la capacité d'action de l'individu, et lui préfère celui d'agent (d'être qui est agi par les structures sociales). Même si nous concevons l'intérêt de faire apparaître, d'un point de vue sémantique, la puissance de la structure sociale sur l'individu, pour cette recherche, nous retiendrons les termes d'acteur ou d'individu.

A partir de cette théorie de l'espace social, il va articuler, par l'analyse d'un vaste travail d'enquête, les positions sociales des individus avec leurs pratiques culturelles, leur style de vie et leurs goûts, le conduisant à mettre en lumière une corrélation significative entre les habitudes de vie (dont font partie les pratiques culturelles) et la position des individus dans l'espace social. Les résultats obtenus le conduiront à développer une théorie sur les conditions sociales de production du goût (qui serait non pas le fruit d'une inclination personnelle et spontanée mais un tissage de dispositions contraintes ou favorisées par le milieu social dans lequel évolue l'individu) et à formuler le concept d'*habitus*⁶⁶. A travers cette analyse, Bourdieu révèle « qu'il y a des conditions économiques et sociales de possibilités de tout jugement de goût, alors que la représentation dominante du jugement de goût [...] est que le jugement est un jugement pur, qui n'a pas de déterminations externes, qui est autonome. »⁶⁷ Pour le dire autrement : « pour avoir les goûts que j'ai, il faut que je sois le produit de certaines conditions sociales »⁶⁸ alors que la pensée dominante porterait à croire que ces goûts sont propres à la nature de chaque individu. De même, dans une perspective corollaire, les goûts que j'ai contribuent à me situer dans l'espace social. Ce qui parle, ça n'est pas le goût pour telle ou telle chose mais la conjonction de goûts, le lien des goûts entre eux. Il en ressort que la structure sociale est un espace dynamique, un espace de luttes symboliques pour la définition de la légitimité culturelle, en constante transformation⁶⁹. De cette analyse, Bourdieu distingue trois sortes de goûts : le goût légitime, le goût moyen et le goût populaire (ou ordinaire, vulgaire) et ébauche l'hypothèse du jugement de goût comme instrument de domination.

Ainsi, les classes dominantes, qui se différencient des classes dominées par le volume global de capital de toutes les espèces, s'en distinguent en marquant, dans leurs goûts comme dans leur style de vie, leur *distance à la nécessité*. Cependant, les différentes fractions dominantes s'opposent aussi entre elles par leurs pratiques et préférences culturelles en fonction de la composition de leur capital : les plus dotées en capital culturel (les professions intellectuelles et artistiques) occupent une position dominée au sein du champ du pouvoir, par rapport aux fractions détentrices de capital économique et politique, les professions libérales se situant entre ces deux pôles⁷⁰. On retrouve des principes de différenciation semblables au sein des classes dominées, entre par exemple la « petite bourgeoisie intellectuelle », qui affichent

66 Nous développons ce concept plus en détails dans la prochaine entrée.

67 Entretien avec Pierre Bourdieu, issu du DVD « Penseurs de notre temps », visionné en ligne - <https://www.dailymotion.com/video/x31ksa>

68 Pierre Bourdieu présente son livre *La Distinction*, émission Apostrophes du 21 décembre 1979, archives Ina. <https://www.ina.fr/video/I12012180/>

69 G. Sapiro sur le site de l'EHESS - <http://40ans.ehess.fr/2015/02/08/1979-pierre-bourdieu-et-la-production-sociale-du-gout/>

70 Ibid.

sa « bonne volonté culturelle », et la petite bourgeoisie commerçante, tournée vers les biens matériels.

Bourdieu fait apparaître que la distinction des goûts s'opère principalement dans le rejet du goût des autres : « Le goût c'est le dégoût du goût des autres »⁷¹. Processus inconscient à l'origine de ce que l'on nomme par ailleurs le « mépris de classe ». Ainsi, se distinguer, implique un positionnement qui se traduit dans une mécanique de mise en rapport avec les autres sphères du monde social, et cela passe par des stratégies d'assimilation à une appartenance sociale construite principalement à travers le rejet des styles de vie autres.

La sociologie de Bourdieu est souvent considérée comme « déterministe », ce qu'il nuance : « On dit souvent que mon travail est déterministe, ce à quoi je réponds qu'il constate des corrélations stupéfiantes. [...] Ca ne veut pas dire que nous sommes déterminés à avoir des goûts déterminés à partir d'une position déterminée, mais nous avons des goûts probables. »⁷² Le philosophe et anthropologue, Mathieu Hilgers, souligne que pour Bourdieu la conscientisation des structures et des déterminations est le préalable à l'émancipation des individus dans le sens où elle signifie la possibilité d'une transformation consciente et volontaire des structures objectives⁷³. Les travaux de chercheurs comme Bernard Lahire, Philippe Corcuff ou encore Vincent de Gaulejac⁷⁴ qui requestionnent, dans une posture critique et fertile, la puissance de l'individu singulier dans la structure sociale sans la faire disparaître, contribuent à une discussion qui vient nourrir l'apport théorique de Pierre Bourdieu, jalon fondamental dans une pensée scientifique inéluctablement en mouvement.

2.2 · Le concept d'*habitus*

Le terme *habitus* est un terme que Bourdieu emprunte à la philosophie pour nommer un concept sociologique qu'il n'aura de cesse de penser et d'approfondir tout au long de son travail et qui pourrait se traduire, comme le suggère Mathieu Hilgers, par « processus d'habitualité ». Pierre Bourdieu le définit entre autre comme un système de dispositions,

71 Archives Ina, émission Apostrophes, ibid.

72 Ibid.

73 Mathieu Hilgers, *Art. cit*

74 Citons entre autres : B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, La Découverte, 2013 ; Collectif [dir. B. Lahire, avec la contribution de P. Corcuff], *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999 ; Philippe Corcuff, *Où est passée la critique sociale? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, 2012 ; V. de Gaulejac, *La névrose de classe, trajectoire sociale et conflit d'identité*, Hommes et groupes éditeurs, 1987

comprises comme des inclinations « à agir de telle ou telle manière dans telles ou telles circonstances.⁷⁵ »

L'*habitus* peut se concevoir comme la superposition de différentes couches de socialisation dont chacune d'elle est composée par l'appropriation individuelle de repères collectifs qui s'opère à travers les expériences sociales particulières des individus.

Parmi celles-ci, il faut distinguer une couche primaire et une couche secondaire.

La couche primaire est le fruit de la sédimentation de générations de socialisation. Elle est le résultat d'un ensemble de pratiques capitalisées en fonction de leur pertinence, c'est-à-dire de leur capacité à apporter des réponses à des conditions concrètes d'existence à un moment donné et qui se transmettent de générations en générations. Vincent de Gaulejac qui travaille entre autres sur le poids de l'histoire dans la construction de l'identité, les compare à des « sortes de programmes historiquement montés » qui indiquent à l'individu des manières d'être et de se comporter dans des situations sociales données⁷⁶. Elle s'élabore à partir des *représentations archétypales* et collectives. Cette couche primaire de socialisation infuse, essentiellement durant la petite enfance, par la voie familiale et par la voie scolaire transmettant des modèles de représentation qui organisent les perceptions des individus et montrent des conduites qui vont structurer leurs pratiques. Le processus d'acquisition, qui implique un rapport d'identification, est un processus de reproduction. L'individu intériorise la réalité objective de son environnement et contribue à reproduire les schèmes qu'il a perçus car il agit spontanément en fonction de sa perception du monde. Ce processus d'acquisition participe à la construction de ce que l'on est, de ce que l'on devient. Le travail d'inculcation et d'intériorisation aboutit à ce que l'*habitus* fasse partie intégrante de l'individu. Cette reproduction agit autant sur les dispositions cognitives, psychiques que sur les dispositions corporelles, à travers, entre autres, les manières de parler, de se tenir ou bien la façon de se mouvoir dans l'espace. Au niveau cognitif, l'articulation s'opère autour d'un système d'opposition binaire qui divise. Ainsi l'enfant intériorise des divisions : homme/femme, frère/sœur, grand/petit, large/étroit, riche/pauvre... Or, comme nous le rappelle Christine Delphy, docteure en sociologie et philosophie, « *la division se construit en même temps que la hiérarchie et non pas avant. C'est dans le même temps, par le même mouvement, qu'une distinction ou division sociale est créée hiérarchique, opposant des supérieurs et des inférieurs.*⁷⁷ »

Ces schèmes sont le reflet de la position sociale des individus et par conséquent un processus d'intériorisation de normes sociales, et par là, d'intériorisation des rapports de

75 Emmanuel Bourdieu, *Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris, Seuil, 1998

76 Vincent de Gaulejac, *Op. cit.* p.40

77 Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*, La fabrique éditions, 2008, p.7

dominations, faites corps que Bourdieu nomme « incorporation ». Or ce processus d'appropriation intime des structures sociales par l'individu se fait en grande partie de façon inconsciente. Ainsi, les conditions sociales de développement de telles ou telles *dispositions* sont invisibilisées. Elles apparaissent alors comme un trait « naturel » ou « inné », l'« *histoire incorporée faite nature, et par là oubliée en tant que telle*.⁷⁸ » Elles ne sont pas ressenties comme des contraintes extérieures mais comme l'expression d'une singularité prenant source dans l'intimité la plus profonde de notre moi. C'est ainsi que leurs pratiques, leurs goûts, leurs valeurs, leurs positions sociales dominées et/ou dominantes sont perçues et vécues comme légitimes, naturelles par les individus et non comme le fruit d'une construction sociale incorporée et reproduite au fil des siècles. Et si, comme Alain Accardo, nous replaçons ce processus d'acquisitions dans le contexte d'une société capitaliste⁷⁹ c'est bien l'inscription du système au plus profond de notre identité qui se joue.

Une complexification de l'habitus se développe dans un second mouvement, lorsque l'enfant grandit, au fil de son processus d'autonomisation vis-à-vis de sa socialisation primaire. Il incorpore alors de nouvelles dispositions plus ou moins éloignées de celles acquises pendant la couche primaire en fonction de la distance des milieux sociaux qu'il fréquente avec son milieu d'origine. Il est important cependant de noter que les premières expériences sont les plus déterminantes, elles laissent l'empreinte la plus forte et la plus durable. Néanmoins, ce processus permet de saisir la portée des différents moments de socialisation de l'histoire d'un individu, soulignant alors l'importance de la trajectoire. L'identité de l'individu est ainsi le produit des tensions entre les différentes forces de détermination, une « combinaison des contraires⁸⁰ », par lesquelles il est agi. C'est cette complexification des déterminations (que Chantal Jaquet nomme, elle, « complexion » en référence à la mécanique de tissage qui imbrique entre eux une infinité de fils distincts) qui rend inopérantes les approches purement déterministes de la construction de l'individu. Reste que la conception de Bourdieu laisse dans l'ombre la part de marge de manœuvre dont l'individu dispose à être, non plus seulement objet mais aussi Sujet de son histoire. C'est une question vaste et passionnante à laquelle de nouvelles générations de chercheurs apportent leurs contributions, mais ce n'est pas celle qui intéresse la recherche présente.

78 Pierre Bourdieu. *Le sens pratique*, Editions de Minuit, 1980, p. 94

79 Alain Accardo, *De notre servitude involontaire*, Agone, 2013

80 Chantal Jaquet, *Op. cit.*, p. 135

2.3 · Le concept de violence symbolique

Comment comprendre que « l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue [...] aussi facilement, mis à part quelques accidents historiques, et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles ? », s'interroge Pierre Bourdieu en 1998⁸¹. Force est de constater que si, comme le souligne Gérard Mauger, dans la plupart des cas, les dominé·es ne se rebellent pas contre la domination qu'ils et elles subissent, « *ce n'est pas – ou pas seulement – par peur de la répression (policière, militaire, parentale, conjugale...) et que, si les exploités ne se révoltent pas contre l'exploitation dont ils sont les victimes, ce n'est pas – ou pas seulement – sous l'empire de la nécessité, mais aussi parce qu'ils tendent à accepter leur situation comme « allant de soi », à la percevoir comme inscrite « dans l'ordre des choses* »⁸².

Ainsi, produit de l'acquisition des habitus, le concept de violence symbolique propose une explication du maintien de l'ordre social inégalitaire par l'intériorisation, toujours inconsciente, par les dominé·es des hiérarchies et des normes sociales. La violence symbolique est conceptualisée selon Bourdieu comme étant la résultante de la légitimité qu'accordent les dominé·es, par processus d'incorporation, aux normes et dictats des dominant·es⁸³. La légitimité est à la fois la condition, le produit et l'enjeu de la violence symbolique. Nous sommes légitimes, autrement dit autorisé·es, à faire ou aimer telle ou telle chose car nous appartenons au monde social qui les légitimise. Et plus nous nous situons proches des sphères dominantes, plus l'éventail des pratiques possiblement légitimes est large, ainsi que l'évoque l'écrivain Edouard Louis « *au fond, même s'il existe des goûts différents en fonction des classes sociales, appartenir au monde des dominants c'est pouvoir se permettre d'avoir tous les goûts qu'on veut sans même que ça n'affecte le fait qu'on est dominant dans le monde* »⁸⁴. L'expérience-performance menée en 1999 par l'artiste camerounais Barthélémy Toguon en est une illustration cynique : habillé en tenue, neuve, des éboueurs de la ville de Paris il monte en première classe dans un train Thalys faisant le voyage entre Cologne et Paris. Il raconte⁸⁵ : « *Dans les minutes qui suivent, mes voisins*

81 Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Editions du Seuil, 1998, p. 7

82 Gérard Mauger, *Sur la domination*, Éditions du Croquant, « Savoir/Agir » 2012/1 n° 19, pages 11 à 16

83 Ugo Palheta, « Violence symbolique et résistances populaires : Retour sur les fondements théoriques d'une recherche », *Éducation et socialisation*, vol.37 2015

84 Entretien avec Edouard Louis, *Le goût de M*, podcast, émission #12, 28 février 2020. Edouard Louis est notamment l'auteur de « En finir avec Eddy Bellegueule » (Éditions du Seuil, 2014) et de « Qui a tué mon père » (Éditions du Seuil, 2018) dans lesquels ils évoquent notamment son expérience des violences de classes.

85 Emission « L'heure bleue », *France Inter*, lundi 16 octobre 2017

quittent leur place pour aller s'asseoir plus loin... Une heure après, à hauteur d'Aix-la-Chapelle, un contrôleur arrive et me dit : « Monsieur, vous n'avez pas le droit de voyager dans cette tenue. » Etonné, je lui demande pourquoi, je lui demande s'il y a une tenue appropriée pour prendre le Thalys... J'ai un billet en règle, je suis assis tranquillement, mais visiblement la tenue des éboueurs de la ville de Paris est incompatible avec celle des hommes d'affaires du Thalys... Après quelques minutes de discussion, il me dit que je mets les gens mal à l'aise et me demande de descendre à Aix-la-Chapelle. » L'artiste refuse d'obtempérer, le contrôleur menace de faire intervenir le service de sécurité, il finira malgré tout le voyage, seul, dans une voiture quasiment vide.

Nous pouvons ainsi approcher en quoi la violence symbolique, à travers une expérience répétée de l'humiliation, est source d'un sentiment d'infériorité ou d'insignifiance chez les dominé·es. Ce sentiment d'infériorité et d'illégitimité, qui est uniquement subi puisque non objectivé, tirant alors sa force de ce qu'il est de l'ordre de l'impensé, de l'implicite, est donc un puissant allié de la reproduction sociale et des rapports de domination (de classe, de genre ou de race) au sein des interactions sociales.

La scène relatée par Barthélémy Toguio est d'autant plus frappante qu'en réalité elle n'existe pratiquement pas dans la vie courante. L'expérience de la violence symbolique ayant fait son travail d'incorporation des normes, et des humiliations afférentes, elle se transforme en vigile des dominants logé dans notre propre cerveau⁸⁶.

Chapitre 3. Détricoter le tissage des implicites du terrain et de la thématique

Bien que nous entrevoyions le bénéfice de la richesse des matériaux récoltés dans les entretiens et à travers nos diverses lectures pour nourrir la recherche, celle-ci nous renvoyait sans cesse dans les cordes de la complexité. A chaque fil que nous tirions, dix autres tout aussi prometteurs étaient reliés dans un enchevêtrement difficile à démêler. Pour nous en sortir, il nous semblait primordial de désencombrer le champ d'observation. Il nous est alors apparu que la problématique de la mixité sociale au Cause Toujours pouvait se lire comme un film de cinéma : nous avions une scène - le café -, des acteurs et des actrices, et une intrigue -le désir de mixité sociale. Il s'agissait maintenant d'isoler chacun de ces éléments et de les regarder séparément à travers le prisme des sciences sociales pour tenter de voir les implicites qui s'y

86 Voir à ce propos, l'enquête sociologique que Nicolas Jounin a fait mener à ses étudiant·es de Seine-Saint-Denis dans les beaux quartiers de Paris. *Voyage de classes*, Editions la Découverte, 2014

cachent et reconstruire de la cohérence autour de l'objet de recherche. Nous vous proposons de nous suivre dans les coulisses de notre sujet.

3.1 · Une scène : fonctions sociales du café et place dans l'imaginaire⁸⁷ collectif

a. La société du café

« Le débit de boisson fut et demeure en France une véritable institution. ⁸⁸ » ainsi constatait, en 1982, l'ethnologue Jacqueline Lalouette, le rapport particulier des français à ces lieux. C'est dans une même logique de reconnaissance de cette spécificité qu'une association de professionnels du zinc veut faire entrer les bistrots et terrasses de Paris au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. Certains récents épisodes de notre histoire contemporaine viennent illustrer deux aspects de ce constat. Le premier aspect est d'ordre symbolique : suite aux attentats de novembre 2015 dans la capitale française ayant notamment visés les clients de plusieurs cafés et restaurants dans le 10^e arrondissement, un large mouvement populaire a revendiqué la fréquentation des cafés comme une pratique relevant d'une liberté fondamentale et d'un art de vivre⁸⁹. Par la suite, la récente expérience de confinement liée à la crise sanitaire du Covid-19, rendant impossible la fréquentation de lieux ouverts au public, au rang desquels les cafés, a, quant à elle, fait émerger dans les discours et dans les faits l'attachement des Français·es à leur « vie de café » dans sa dimension humaine et relationnelle. C'est à ces fonctions sociales que, dans le sillage de Joffre Dumazedier et Anette Suffert⁹⁰, nous allons nous intéresser dans les paragraphes qui suivent pour voir en quoi «le café est avant tout un lieu de relations sociales et d'échanges culturels⁹¹ ».

Notons avant toute chose que, juridiquement, le café est considéré comme un espace privé⁹² «ouvert au public». Cette particularité met en jeu une articulation entre individu et so-

87 L'imaginaire s'entend dans cette recherche comme le fruit de l'imagination d'un individu, d'un groupe ou d'une société, produisant des images, des représentations, des récits ou des mythes plus ou moins détachés de ce qu'il est d'usage de définir comme la réalité. (définition wikipédia)

88 J. Lalouette, *D''bits de boissons en France*, Ethnologie fran' aise - Tome 2 n°2 du 5/07/1982

89 « Tous en terrasse ! Les Français inventent "une nouvelle résistance" », *Le Point*, 18/11/2015

90 Dans les années 1960, J. Dumazedier, A. Suffert, qui étudient la place des loisirs dans la société française, mènent une enquête anthropologique dans la ville d'Annecy sur la place des cafés dans la vie sociale et qui donnera lieu à une publication précurseuse dans l'étude des espaces de vie quotidiens. *Fonctions sociales et culturelles des cafés, enquête dans une agglomération urbaine : Annecy et ses environs*, L'Année sociologique, troisième série, vol. 13, 1962, pp. 197-249.

91 J. Dumazedier, A. Suffert, op. cit, p.242

92 « Un débit de boissons n'est pas un lieu public mais un lieu ouvert au public à certaines heures. », *Bien gérer un café bar et/ou brasserie restaurant*, http://www.trigoneconseil.fr/IMG/pdf/BIEN_GERER_UN_CAFE_BRASSERIE_RESTAURANT.pdf

cial au sein du lieu. Pour le sociologue Thierry Paquot « en tant qu'espace privé, le café interroge la condition humaine et en tant qu'espace public, il interroge celui de la condition sociale.⁹³ » Il nous faut donc appréhender le café comme un espace hybride entre privé (clos, intime, introspectif et individuel) et public (ouvert, dynamique, socialisateur et collectif)⁹⁴ au sein duquel s'expriment à la fois des existences individuelles et collectives.

Espace de passage et de rencontres, le café témoigne de l'étendue des modes interactionnels possibles car s'y expriment à la fois le plaisir de cohabiter, parfois le désir de rencontrer mais aussi celui de s'isoler⁹⁵. Il s'y noue des « relations de surface », esquivant la profondeur ou l'attachement. Ces espaces réussissent le tour de force d'être à la fois communautaires et pourtant facilitateurs de l'intégration de toutes les cultures. Le café est un lieu qui fait lien, « l'école du bistrot enseigne l'écoute, l'observation, la conscience de l'instant et, même si les fantasmes abondent, en réalité la violence se révèle rarissime dans le cadre d'un bistrot, lieu ouvert où s'exerce un regard et un contrôle social. » (Bourgault, 2012) Il propose un abri, un dérivatif à la solitude autant qu'un rempart contre la multitude.

Pendant longtemps, et jusqu'aux années 1970, le café est le lieu où circule l'information nationale. Aujourd'hui encore, c'est dans le café du village ou de quartier que l'on apprend les ragots⁹⁶. Personnelles ou institutionnelles, les informations qui circulent au café participent à une dynamique de l'inter-connaissance entre les habitués ou les clients de passage.

À la fois familier et ouvert, où la présence de chacun·e est facultative et volontaire, le café est un espace de sociabilisation propice aux rencontres amicales ou amoureuses, que celles-ci soient fortuites ou programmées. Pour ce qui est de l'accès ordinaire au bistrot, la consommation est majoritairement collective mais s'opère plutôt en petits groupes. Le premier contact avec le lieu est de l'ordre de la cooptation : la majorité des clients doivent leur présence à l'initiative d'un ami, ou d'un proche. Alors que les hommes viennent plus facilement seuls, les femmes ont une pratique plutôt collective, la fréquentation d'un café n'étant pas toujours une situation des plus confortables pour une femme seule. Le café est d'autant plus un lieu subversif pour le sexe féminin qu'il est l'antithèse de l'espace domestique en plus d'être un potentiel lieu de débauche. Ce sont les habitués qui fréquentent le plus souvent seuls le bistrot. Cependant, cet usage solitaire n'est pas à attribuer d'emblée à un isolement social. L'habitué vient seul dans la mesure où il est assuré de trouver des amis, ou pour le moins un accueil, une

93 Thierry Paquot, *L'espace public*, Paris, La Découverte, 2009

94 Nina Scolari. *Si le comptoir m'était conté... Le café parisien dans les arts narratifs français, des années 1910 aux années 2010*. Histoire. 2014. p. 19

95 Ibid, p.8

96 Philippe Gajewski, *Le débit de boissons, cet inconnu...*, Strates [En ligne], 11 | 2004

écoute. Pour lui, le bistrot est avant tout un lieu familial. Aucun prétexte n'est nécessaire pour s'y rendre. Y trouver refuge et chaleur familiale va de soi⁹⁷.

Le café est d'autant plus propice aux interactions relationnelles qu'il accueille nombre d'activités socialisantes - dans une pratique informelle - dont il faudrait, comme le propose Philippe Gajewski⁹⁸, envisager la pluri-compétence : « *La situation du débit de boissons, la communauté qui le fréquente, la nature de l'attachement de celle-ci au territoire, lui font en effet adopter différents rôles : maison de retraite, centre social, salle d'attente, cabinet de psychologue, lieu de digestion d'informations ou d'événements, salle des fêtes, office de tourisme, centre de renseignements, foyer communal, assistant du lien social communautaire, lieu de rendez-vous, club-house sportif, garant de l'identité locale ou de l'identité villageoise, salle des jeunes, cantine scolaire, annexe de la mairie, etc. Ces fonctions sociales sont la résultante de l'intégration du débit de boissons à la société locale.* »⁹⁹

b. Espace politique

Interdites ou surveillées de près, les associations politiques ont depuis le XVIII^e siècle, affectionné les cafés pour leurs réunions. Investis au XIX^e siècle par les ouvriers, ils deviennent des lieux de contre-pouvoirs populaires qui participent à la conscience de classe et voient naître syndicats et mouvements de grève. Fruit de son histoire, le café d'aujourd'hui se transforme parfois en espace politique, un prolongement de la place publique où circulent les idées, où elles sont commentées, discutées et où se retrouvent les militants. Le bistrot devient alors une véritable institution qui a le pouvoir de réunir des gens autour d'une cause et créer des cellules de résistance en conflit avec la gestion étatique ou municipale. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles le pouvoir politique a depuis toujours fortement combattu sa prolifération et contrôlé son activité, notamment pendant la seconde guerre mondiale avec l'instigation des licences.

c. Fonction de représentation sociale

Le café est un théâtre de soi, un lieu où l'on est vu, où notre identité est en représentation. Chaque café possède une clientèle qui lui est spécifique mais peut évoluer au rythme des heures, des jours, des semaines et des saisons. Les habitués d'un café rural ou urbain, les réguliers, ceux qui viennent quotidiennement pour retrouver « les copains » autour du zinc,

97 Laurent Leblot, *Bistro*, mémoire de fin d'étude, 1996 (estimation personnelle). p.18. Disponible sur <http://bistrobistro.free.fr>

98 Philippe Gajewski est enseignant-chercheur en géographie à l'université Paris 8 Vincennes-Saint Denis

99 Philippe Gajewski, *Art. cit.*

ceux à qui l'on sert une boisson sans même passer commande, ceux-là ont instantanément le sentiment d'être là, à leur place, chez eux. Leur présence participe à l'élaboration du groupe, à son identité rattachée au lieu de vie plus large¹⁰⁰.

Affleure alors l'idée d'un café aux identités certes ouvertes mais partiellement circonscrites et distinctives qui attirent une clientèle encline à chercher une adéquation affinitaire avec les espaces qu'elle fréquente : « *Nombreux sont les occasionnels qui choisissent leur bistrot en fonction de l'esprit qu'ils lui prêtent. Chaque établissement a sa particularité, ses richesses personnelles. De fait, c'est un microcosme sensible, donc fragile.*¹⁰¹ » L'enseigne et le nom des établissements sont des indicateurs : le visiteur ne s'attend pas à passer la même soirée, à rencontrer le même style de convivialité dans un PMU, un bar-concert ou un bistrot à vins¹⁰². Lorsqu'un individu pénètre dans un débit qui ne correspond pas à son univers, à sa propre distinction, s'engage dès lors un rapport stratégique, entre lui et les formes du débit : le patron, les clients, le décor. Un rapport fait de tentatives d'intégration, ou au contraire d'exclusion, d'appropriation ou de mise à l'écart. Des stratégies qui disent, implicitement, les structures mentales, les cadres géographiques et sociaux, les intérêts particuliers ou parfois collectifs.¹⁰³

Qu'on le veuille ou non, chaque café est chargé d'identité. Celles et ceux qui le fréquentent, qui le font vivre au quotidien imprègnent ses murs, en modèlent inconsciemment l'image perçue à l'extérieur.

A travers cette promenade dans les diverses « sociétés du café » qui donne à voir les contours des sociabilisations qui s'y déploient, nous rejoignons Dumazedier et Suffert lorsqu'ils affirment que les fonctions socio-culturelles des cafés l'emportent en importance sur leurs fonctions économiques¹⁰⁴. Le café est un lieu d'interaction voire d'émancipation sociales renvoyant au « rôle pédagogique et populaire que peuvent endosser ces lieux dans lesquels sont proposées de multiples activités dans le but de se faire rencontrer les gens et les mondes. »¹⁰⁵ C'est dans cette perspective que Dumazedier et Suffert proposaient en conclusion de leur article, la création de café-clubs qui « agiraient en coopérations étroites avec les centres sociaux, les mjc, et plus généralement avec l'ensemble des associations locales » dont

100 Philippe Gajewski, *Art. cit.*, p. 3

101 Laurent Leblot, *Op. cit.* p. 43

102 Pierrick Bourgault, *L'écho des bistrots, petites confidences sur les cafés, pubs, taverne et autres buvettes*, Transboréal, 2012. p. 36

103 A. Vulic., *Le cabaret, le bistrot, lieu de sociabilité populaire dans le bassin houiller du Nord-Pas-de-Calais (1750-1985)*, Thèse d'histoire, Lille, 1991

104 Joffre Dumazedier, A. Suffert, *op. cit.* p.242

105 Pierre Boisard, *La vie de bistrot*, PUF, 2016

le but serait le développement local et culturel du milieu où ils seraient implantés¹⁰⁶. Une très probable source d'inspiration conduisant à la naissance des cafés culturels associatifs issus du Réseau des Crefad, puisque l'on peut souligner que Joffre Dumazedier, outre son statut de sociologue, est aussi, et surtout, fondateur du mouvement *Peuple et Culture* et de la méthode de l'entraînement mental¹⁰⁷ auxquels se réfère le Réseau !

d. L'imaginaire des cafés

Si le café du quotidien est abordé de manière pionnière par Dumazedier et Suffert, il faut attendre la décennie 1990 pour voir se développer des analyses avec une orientation socioculturelle qui s'intéresse à la place occupée par le café dans les pratiques et les représentations sociales. Avec *L'espace public* de Thierry Paquot (2009) qui consacre un chapitre aux cafés, l'approche sociologique du café est un peu renouvelée puisqu'il est question d'appréhender, par un spectre d'observation plus large, les dynamiques urbaines qu'engendre l'espace café. Cependant, dans ces études, il est essentiellement question du rôle social joué par les cafés dont nous venons de balayer quelques unes des fonctions les plus remarquables, or il nous semble que le sujet interroge également les imaginaires philosophiques, sociaux ou culturels convoqués par l'entité « café ». Pour Sophie Porcarelli qui a étudié la place des cafés dans la ville par l'angle de la géographie sociale¹⁰⁸, le café représente « un lieu interlope, et paradoxal, chargé de représentations pour ceux qui le pratiquent. » Quelle est la place tenue par le café dans les représentations existentielles, sociales et culturelles françaises ? C'est ce travail de révélation que s'attache à mener Nina Scolari dans son étude historiographique sur l'imaginaire lié aux cafés dans la littérature du XIX^{ème} à nos jours, et dont nous allons largement nous nourrir pour appréhender cette partie.

A travers l'analyse d'une cinquantaine d'œuvres culturelles (littéraires principalement mais également cinématographiques ou musicales), Nina Scolari distingue trois époques véhiculant trois imaginaires différents mais non moins corrélatifs. Du début du siècle jusqu'aux années 50, nous sommes dans l'imaginaire du café social, populaire ; la littérature des années 50 à 70 convoque l'imaginaire du café existentialiste et refuge, notamment à travers leurs figures de proue que sont Sartre et Beauvoir, quand la période récente (à partir des années 1980), témoin d'une diversification et spécialisation des cafés : philosophiques, littéraires ou musical... nous embarque dans l'univers du café culturel.

106 Joffre Dumazedier, A. Suffert, *op.cit*, p.246

107 Wikipédia, Joffre Dumazedier, consulté le 04/08/2020

108 Sophie Porcarelli, « Les cafés dans la ville (à travers l'exemple lyonnais) », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-1.

Cependant plus que ces trois dimensions, inscrites temporellement, c'est davantage sur les traits caractéristiques constants au cours des décennies mis à jour par Nina Scolari que nous allons nous arrêter. Il nous semble tout à fait instructif de faire un détour par cette étape de description de l'imaginaire lié aux cafés puisqu'à travers cet imaginaire sont dessinées en creux les valeurs, ou les représentations attribuées à cet espace. Ce qui nous apparaît un terrain fécond pour l'approche de notre sujet de recherche. Il est fort probable que l'image actuelle véhiculée dans l'inconscient collectif lié au café, et la manière dont il s'ancre dans la mémoire française, trouve une source dans ces narrations littéraires puisque ces œuvres de fiction comptent, après la presse et la télévision, parmi les discours du XX^e siècle les plus populaires et influents à même de contribuer à cette culture du café (Scolari, 2014).

Parmi les dimensions symboliques récurrentes affectées au café, celles qui domine incontestablement est l'idée du café en tant qu'espace de la convivialité, et tout particulièrement de l'amitié, valeur centrale célébrée et associée au lieu. Le café est également perçu comme un espace de mise en relation, que celle-ci soit amoureuse, sociale ou informationnelle. Le café apparaît comme un remède à l'isolement social, un lieu où l'on peut être seul sans jamais être seul. Ces dimensions participent à associer le café à un microcosme abordé comme un espace temps à part s'inscrivant en rupture avec l'extérieur que ce soit l'espace familial ou la temporalité diurne productive.

Cette dimension de rupture avec la vie quotidienne que les client-es fuient ou tiennent à mettre entre parenthèses est particulièrement vivace dans les années 30 où des conditions salariales encore très précaires ne laissent ni le temps, ni l'argent, ni l'énergie pour des loisirs à proprement parler. Le café représente alors cette détente rudimentaire octroyant une brève rupture avec le temps travaillé. La dimension de coupure avec la vie quotidienne traverse les époques, le temps passé y est vécu comme une rupture spatio-temporelle¹⁰⁹. La temporalité du café permet une émancipation de la fonction pratique du lieu : « Au café, le temps est autre, indéfini, non maîtrisé.¹¹⁰ » Contrairement aux lieux de passage, le café est un lieu de vie où l'on peut rester longtemps car finalement, ce que l'on consomme au café, c'est du temps¹¹¹.

Une autre idée centrale est la représentation du café comme un espace refuge. C'est plus particulièrement vrai pour les cafés d'habitues et d'interconnaissance mais cela vaut aussi pour les autres. Le premier facteur de réconfort au café étant indubitablement l'alcool. Le réconfort apporté par le café tient également au fait qu'il incarne un point d'ancrage rassurant

109 Nina Scolari, *Op. cit.*, p.58

110 Anne Basas, *De la socialité au café* in JOUBERT Michel, *Le social dans tous ses états*, Paris, l'Harmattan, 1990, p.120

111 Nina Scolari, *Op. cit.*, p.7

dans une condition humaine parfois perturbée¹¹². Pour les habitués, le dédoublement observé du sentiment du « chez soi » en dehors de l'habitat, c'est-à-dire au café, est remarquable¹¹³. Un refuge qui semble préserver de la solitude grâce notamment à l'ambiance animée qu'on lui attribue. De manière générale, les auteurs étudiés par Nina Scolari développent un imaginaire sonore renvoyant le café à un lieu bruyant où la musique, le bruit des verres, des jeux, des rires et des conversations se mêlent pour dessiner un espace agité voire cacophonique. Aspect que confirme Laurent Leblot dans son étude centrée sur le design des espaces des bistrot¹¹⁴ : « Le bistrot est bruyant. Entrer dans un bistrot, c'est désirer consommer du bruit, sentir exister son environnement. [...] Le son du bistrot est vivant, son rythme et son volume fluctuent constamment. »

La dernière dimension qui nous apparaît particulièrement instructive pour le travail que nous menons est l'idée du café comme un espace favorisateur du brassage social. Malgré, comme nous l'avons vu précédemment, une réalité bien moins contrastée, le café et le bistrot restent dans les représentations « l'archétype du lieu de rassemblement, de brassage des populations et des classes sociales »¹¹⁵. Dans l'imaginaire collectif, en entrant au café on dépose au porte-manteaux son statut social avec sa veste (Boisart, 2016). Le succès du bistrot réside dans une clientèle hétéroclite.

Constat d'un vécu de plus en plus marqué par la ségrégation sociale, la phrase teintée de nostalgie de Claude Jacquemaire fait apparaître le café comme le vestige d'un monde en phase de disparition : "Le bistrot, c'est la dernière opportunité qui reste au brassage social. Que ce soit superficiel, c'est vrai aussi. Mais c'est la seule opportunité qui subsiste."

Parfois évoqué comme une incarnation repoussoir d'un versant noir de la société (débauche morale et corporelle, exclusion sociale...) le café apparaît également, et surtout, comme un creuset accueillant et favorisateur des élans créateurs et des affects joyeux de celle-ci. A l'instar de N. Scolari qui souhaite légitimer le café comme prisme d'analyse de nombreux marqueurs qu'ils soient sociologiques (appartenance à une identité sociale, ethnique, générationnelle, sexuelle etc.), anthropologiques (rituel, symbolique spatiotemporelle etc.), historiques (histoire des pratiques des lieux publics, histoire artistique et intellectuelle) ou culturels (francité et parisianisme), Philippe Gajewski estime que le débit de boissons est un outil géographique, dans le sens où son observation permet un diagnostic de l'état de la société locale car, lieux de convergences des identités, des parcours individuels et collectifs, ils

112 Nina Scolari, *Op. cit.*, p.61

113 Philippe Gajewski, *Art. cit.*

114 Laurent Leblot, *Op. cit.* p.41

115 Philippe Gajewski, *Art. cit.*

sont représentatifs des valeurs locales et des pratiques spatiales/sociales territoriales, et éclairent en outre sur les rapports de ces groupes à l'extérieur, à l'étranger.¹¹⁶

3.2 · Des acteurs : la classe moyenne d'alternative

Après avoir parcouru les implicites véhiculés par le contenant de la problématique de recherche, nous allons nous intéresser aux personnes qui composent son écosystème et qui y inter-agissent. Si une première analyse s'est faite sur la base de lectures théoriques, nous avons eu besoin dans un second temps de produire des données objectives pour confronter notre intuition aux faits. Les matériaux récoltés dans les entretiens nous paraissaient trop minces pour pouvoir être mobilisés dans une telle perspective. Nous avons alors fait le choix d'établir un questionnaire d'enquête sur une plateforme en ligne¹¹⁷, que nous avons ensuite partagé via une sollicitation mail envoyée à l'ensemble des acteur·ices du Cause Toujours destinataires des mails d'informations internes aux différentes commissions. Les données récoltées nous ont ainsi permis une comparaison plus fine entre la théorie et la réalité du terrain.

a. Déconstruire la symbolique de la figure du bobo

« C'est vrai qu'on se le dit souvent en rigolant qu'on est un café de bobos, mais bobos ça veut tout et rien dire mais voilà y'a un peu l'idée intellectuel·le·s de gauche... qui, je pense, qu'on peut pas le renier, quoi ! »

L'image de « bobo » amené par S pour décrire le milieu social qui aurait investi majoritairement le Cause Toujours est un constat partagé par nombres de cafés associatifs. Maryvonne Bernard et Sébastien Poulain, dans un article consacré au café de Mirecourt (Vosges) rapportent des termes similaires : « les acteurs du projet sont étiquetés comme des « bobos » dans un « entre soi » : une sorte de bande de copains qui s'amuse le week-end à côté de chez eux entre intellos. »¹¹⁸

116 Philippe Gajewski, Art. cit.

117 Le questionnaire, un tableau récapitulatif des réponses ainsi qu'une copie d'écran de l'analyse quantitative des réponses proposée par la plateforme en ligne sont consultables en Annexes

118 Maryvonne Bernard, Sébastien Poulain, *Refaire le monde autour d'un café : l'exemple du café participatif Utopic de Mirecourt*, Eres, « nouvelle revue de psychosociologie » 2019/2 n° 28 | p. 207-223

Dans le projet du Cause Toujours, S est loin d'être la seule à faire référence à ce « concept ». Ainsi, lors de l'enquête proposée en ligne aux acteur·rices du café, à la question « Pourriez-vous décrire le milieu social auquel vous appartenez en quelques mots ? », le terme « bobo » est mobilisé spontanément par dix personnes, soit un tiers des personnes qui ont répondu au questionnaire. Par ailleurs, il est utilisé par trois des cinq personnes rencontrées en entretien. Il est intéressant de noter que dans la majeure partie des occurrences, il est associé à d'autres adjectifs reliés entre eux par un tiret qui donne l'idée d'un mot valise permettant de faire apparaître le « package » des dimensions qui lui sont prêtées. Ainsi, on se sent : bobo-écolo, bobo-bio, bobo gaucheco-écolo, bobo-écoco-intello. Ces différentes terminologies, qui véhiculent une certaine ironie, sont une façon d'utiliser le terme tout en signifiant qu'on le met à distance. C'est ce que fait également S dans l'extrait de l'entretien que nous citons. Le recours à l'usage du terme « bobo » tout en le discréditant en parallèle, montre comment les acteurs du terrain de la recherche ont incorporé le discours autour de cette figure rhétorique sensée définir les membres d'un certain milieu social : ils le mobilisent pour s'auto-décrire, signe qu'ils s'identifient aux traits prêtés au bobo, tout en exprimant une posture critique à l'encontre de son usage, relai d'un traitement médiatique et politique dévalorisant à l'encontre de ce « mythe » sociologique, rendant inconfortable son assimilation.

Car, comme nous allons tenter de le démontrer en nous appuyant sur quelques références¹¹⁹, le bobo est l'objet d'une fabrication idéologique qui ne repose sur aucune démonstration sociologique rigoureuse voire qui est nocif d'un point de vue scientifique car il est chargé d'implicites politiques¹²⁰.

L'emploi du terme se lit pour la première fois dans le roman *Bel-Ami*, de Guy de Maupassant, publié en 1885 : « Ce fut elle alors qui lui serra la main très fort, très longtemps ; et il se sentit remué par cet aveu silencieux, repris d'un brusque béguin pour cette petite bourgeoise bohème et bon enfant qui l'aimait vraiment, peut-être. » Il est plus tard utilisé par le professeur de sociologie, proche du Parti communiste, Michel Clouscard, comme bourgeois libéral-libertaire (lili-bobo) dans *Néo-fascisme et idéologie du désir* (1973) lui donnant sa première définition : économiquement à droite et idéologiquement à gauche¹²¹.

119 Principalement les travaux de sociologie des chercheuses Anaïs Collet, maître de conférences en sociologie à l'Université de Strasbourg et Sylvie Tissot, professeure au département de sciences politiques de l'Université de Vincennes-Saint Denis-Paris 8, co-auteurs, entre autres de *Les bobos n'existent pas*, édité aux Presses universitaires de Lyon, 2018

120 Entretien avec Anaïs Collet et Sylvie Tissot, *Chaos : l'intégrale*, Radio Néo, 10 avril 2018

121 Source Wikipedia, page « mixité sociale »

Cependant c'est son retour sous la plume de David Brooks, journaliste et essayiste états-unien, dans son livre *Bobos in paradise*¹²², publié en 2000 - et traduit en français la même année - qui amorcera son succès médiatique et participera à diffuser largement le « concept du bobo ». Dans un entretien donné sur Radio néo, Sylvie Tissot et Anaïs Collet recontextualisent la carrière de cet ouvrage. David Brooks vient d'un courant conservateur intellectuel (et non anti-intellectuel comme c'est fréquent aujourd'hui chez la « droite » états-unienne) qui voudrait reprendre « le monopole de la production des idées à la classe progressiste ». Il attaque ainsi les « liberals », courant issu des années 1960, irrigué par les luttes féministes, le mouvement des droits civiques, les mouvements d'émancipation gay et lesbien en dénonçant par une charge critique virulente l'hypocrisie supposée de ces groupes sociaux : ils ont de beaux idéaux mais ils ont des positions sociales privilégiées. L'objectif est de les délégitimer afin de re-légitimer une position de droite. L'idée de fond du livre véhiculée en sous-texte c'est que être de gauche finalement ça n'existe pas, car il y a toujours au final des intérêts bien compris, une forme d'égoïsme foncier qu'il est temps de reconnaître. A sa sortie, la dimension réactionnaire de l'ouvrage passe inaperçue derrière le ton ironique et badin employé par l'auteur. Le fait que le livre de Brooks ait été préfacé dans sa traduction française par Jean-François Bizot, chantre de la contre-culture des années 1990, signe la confusion et reflète, pour Tissot et Collet, une certaine évolution de la gauche dans les années 2000 : un de ses fondamentaux, à savoir la critique sociale, semble avoir disparu de son analyse.

Dans *Bobos in paradise*, David Brooks décrit les nouvelles élites nord-américaines qui, selon lui, consacrerait la réconciliation de la bourgeoisie commerçante puritaine et de la petite bourgeoisie intellectuelle en faisant la synthèse de leur valeurs respectives - individualisme et réussite sociale d'un côté, révolte et contre-culture de l'autre. Or, comme le constate Anaïs Collet, « en s'exportant sur notre continent, il a muté et ne désigne plus l'élite mais un ensemble social à la charnière entre classes moyennes et classes supérieures, bien doté socialement et progressiste politiquement, dont les contours restent néanmoins très flous et varient au gré des articles ».¹²³

La séduction du ton et du postulat de Brooks auprès de la classe médiatique donne l'occasion aux journalistes de faire des articles pendant une dizaine d'années, en se basant sur des éléments anecdotiques : styles vestimentaires, habitudes de consommation... Jamais fondé empiriquement par Brooks, dont l'ouvrage est un recueil d'articles journalistiques

122 David Brooks, *Bobos In Paradise. The New Upper Class And How They Got There*, Simon & Schuster, New York, 2000. Traduction française : *Les Bobos*, Florent Massot, Paris, 2000.

123 Anaïs Collet, *Rester bourgeois, les quartiers populaire nouveaux chantiers de la distinction*, Editions La Découverte, 2015, p. 7

dessinant un « socio-style¹²⁴ » à partir d'observations menées sans protocole d'enquête, le terme « bobo » est repris pour sa force d'évocation qui dispense, précisément, de tout effort d'objectivation. Il désigne et mélange des catégories très hétérogènes : salariés qualifiés du privé travaillant dans les médias ou les nouvelles technologies, cadres et profession intermédiaires du public, professions intellectuelles (enseignants, chercheurs), précaires de la culture¹²⁵... Riche ou pauvre, moraliste ou hédoniste, militant engagé ou individualiste, les descriptions contradictoires du « bobo » le rendent insaisissable. Lui-même est dépeint comme un individu incohérent, incapable de mettre en conformité ses discours et ses actes.

Reprise dans un premier temps sur un ton léger par des journalistes majoritairement proches du centre-gauche observant dans la figure du bobo un miroir de leurs propres pratiques, l'expression se diffuse, à droite comme à gauche, sur un ton dénonciateur et stigmatisant à partir de la campagne présidentielle de 2007 et plus encore celle de 2012. Pour les politiques, fustiger les bobos présentés comme superficiels, privilégiés et bien-pensants (le fameux « politiquement correct »), permet alors de se réclamer du peuple « authentique », défini en creux comme honnête, travailleur et pris dans des contraintes économiques réelles¹²⁶, justifiant ainsi le recours à des idées et des valeurs conservatrices¹²⁷.

Depuis, la critique des bobos est majoritairement focalisée à droite, confinant à l'injure, dessinant - enfin - un point commun à ces individus : leurs préoccupations en faveur d'un changement écologique et social. Le matraquage médiatique qui se cristallise autour de ce terme faussement critique participe à l'assimilation du discours anti-bobos dans l'opinion publique, celui-ci devient alors une figure repoussoir facile¹²⁸ par le biais d'un processus de discréditation symbolique. Ce discrédit dénie alors toute légitimité aux moindres actes ou prises de positions critiques de la part des personnes assimilées à cette catégorie sociale flottante. C'est une entreprise de disqualification d'un certain nombre de questions « reléguées

124 Les socio-styles sont des découpages catégoriels et une technique de segmentation des styles de vies. Un socio-style regroupe des individus ayant des comportements, conditions de vie et opinions similaires. Ils ont été créés et popularisés par le Centre de Communication Avancé (CCA) à partir de 1972. *Aikipedia*. Ils servent notamment comme cadre de référence au milieu publicitaire pour adapté leur discours aux comportements et aux valeurs de la cible visée. La chercheuse a notamment pu en faire l'expérience dans le cadre de sa formation professionnelle.

125 *Ibid*, p. 9

126 Mais aussi, si l'on suit la logique caricaturale d'opposition de valeurs, le « vrai » peuple serait hostile aux mouvements d'émancipation (féministes, raciaux, homosexuels), à la défense des droits humains et éloigné des considérations écologiques.

127 Sylvie Tissot, « Une vision pernicieuse du monde social et de ses divisions », *L'Humanité*, 21 juin 2013.

128 Pour Sylvie Tissot, « rien n'est mieux partagé que le discours anti-bobo », *ibid*.

au rang d'enjeux « sociétaux » ringardisés (luttres liées à l'écologie, au féminisme ou au genre, mobilisations de soutien à des groupes sociaux racisés) »¹²⁹. Affaiblissement d'autant plus efficace, que la dimension critique liée à ce terme a, comme nous avons pu le voir, été complètement intériorisée par les acteurs-mêmes du changement social. Ainsi, comme le souligne Sylvie Tissot, la construction du « bobo » comme nouvel ennemi est problématique, principalement car cette rhétorique s'est développée au sein d'une classe politique très massivement issue des classes supérieures, bénéficiant bien plus largement des avantages de leur statut social que les membres assignés symboliquement au statut de « bobo ». Pour la sociologue, la charge contre les bobos, dépeints comme des dominants hypocrites¹³⁰, a une fonction très claire : permettre « à de nouvelles formes de populisme de s'exprimer [...] en masquant des rapports de pouvoir et de domination ancrés de longue date¹³¹ » en invisibilisant notamment le rôle et la place que tiennent les vrais privilégiés, « la bourgeoisie non bohème », classe mobilisée maîtrisant, elle, tous les jeux de la reproduction sociale, dans les rapports de domination¹³².

Si le terme de bobo est à prendre avec distance, cela ne dispense pas de considérer les critiques qui lui sont opposées dans une perspective de travail d'objectivation rigoureux dépoussiéré de toute velléité de manipulation politicienne. C'est ce que nous tentons de faire dans ce mémoire, à la mesure de nos moyens.

b. La classe d'alternative

Contrairement à ce que peut laisser à penser le discours sur les bobos les assimilant à un groupe social à l'émergence récente, les sociologues étudient depuis plus de cinquante ans les recompositions sociales consécutives aux trente glorieuses qui ont fait naître les classes moyennes et supérieures intellectuelles. En effet, entre 1962 et 1982, dans un contexte de

129 Jean-Yves Authier, Anaïs Collet, Colin Giraud, Jean Rivière, Sylvie Tissot (dir.), *Les bobos n'existent pas*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, col. « Sociologie urbaine », 2018

130 Au passage, Collet et Tissot pointent que l'accusation en hypocrisie relève du procès d'intention. Car, premièrement, les contradictions des individus est une caractéristique universellement partagée par les êtres humains, traversant par conséquent toutes les classes sociales, et ne sont donc pas l'apanage des bobos. De plus, les chercheuses souhaitent souligner que, malgré l'écart - réel - entre discours et actes, les personnes peuvent être tout à fait sincères dans leurs aspirations (entretien sur Radio Néo, le 10 avril 2018). La géographe, Anne Clerval notait de son côté, dans une conférence sur les processus de gentrification, que les personnes qui prennent conscience de leur contribution à l'embourgeoisement des anciens quartiers populaires en sont sincèrement désolées.

131 Jean-Yves Authier, Anaïs Collet, Colin Giraud, Jean Rivière, Sylvie Tissot (dir.), *Op. cit*

132 Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Ed. Seuil, 2007. Voir aussi Anne Clerval, *Paris sans le peuple, la gentrification de la capitale*, la Découverte, 2016

forte croissance de la population active, les cadres et les professions intermédiaires voient leurs effectifs presque doubler ; en 50 ans (1962 – 2011) les professions intellectuelles et supérieures sont passées de 5 % à 15 %, celle des catégories intermédiaires de 11 % à 24 %, illustré notamment par l’explosion du nombre de professeurs et professions scientifiques (+260%) et des professionnels de la santé et du travail social (+210%)¹³³. Ce gonflement numérique des emplois qualifiés, la progression du salariat et l’apparition ou la transformation de certaines professions provoquent des mouvements de mobilité sociale importants, renforcés par la massification de l’accès à l’enseignement supérieur. On voit ainsi émerger un groupe de jeunes diplômés ayant acquis, sur les bancs des universités, « une culture du discours critique ». Les sociologues les appellent alors « nouvelles couches moyennes salariées », « nouvelles classes moyennes », « petite bourgeoisie nouvelle », « sous-élite », « classe d’alternative », « gentrificateurs », selon la place et le rôle qu’ils leur attribuent dans l’ordre social. Sur cette question, les points de vue des sociologues diffèrent d’ailleurs : les sociologues d’inspiration marxiste, puis plus tard Pierre Bourdieu, leur attribuent une position de fraction dominée au sein de la bourgeoisie, qui vient en appui à cette dernière et cherche à lui ressembler ; alors que les chercheurs qui étudient leurs pratiques culturelles et leurs modes de vie les définissent comme de nouvelles couches moyennes ayant une position spécifique, un modèle culturel autonome et porteuses d’un changement social issu d’une dynamique de luttes, de mobilisations et de discours, qui s’est développée dans les années 70, et qui visant une multitude de fronts (femmes, consommation, cadre de vie, énergie, développement industriel, impérialisme, pouvoir bureaucratique), pose les bases d’un modèle sociétal alternatif sensiblement différent de celui qui se profile dans les traditions léniniste ou social-démocrate du mouvement ouvrier¹³⁴.

Pour cette recherche, nous choisissons d’utiliser la locution « classe d’alternative », développée par la sociologue Monique Dagnaud¹³⁵ dans les années 1980, pour définir les acteurs du terrain. En effet, les caractéristiques sociales, politiques et culturelles des membres de la classe d’alternative décrites par Monique Dagnaud rentrent fortement en résonance avec celles partagées par les personnes qui gravitent autour du projet du Cause Toujours, et plus largement avec l’environnement social d’élection de la chercheuse. Cette description est davantage une tentative de dessiner un portrait fait de « corrélations stupéfiantes » guidant la

133 Anaïs Collet, *Op. cit.*, p. 12

134 Monique Dagnaud, *La classe « d’alternative ». Réflexion sur les acteurs du changement social dans les sociétés modernes*. In « Sociologie du travail », Octobre-décembre 1981. p. 395

135 Monique Dagnaud, *Art. cit.* pp. 384-405

compréhension des enjeux de la recherche qu'une volonté d'enfermer les individus dans des identités figées et circonscrites.

La classe d'alternative est composée de membres des couches moyennes et supérieures, dotés d'un niveau culturel élevé, de formation universitaire, exerçant des professions liées aux milieux intellectuels, artistiques et culturels, à l'enseignement, à l'animation, au travail social et à la santé¹³⁶... Critiques de la société de consommation individualiste, portés par un autre idéal, celui d'un système relationnel affinitaire, ils militent, à travers la création de projets alternatifs, pour développer une vie locale riche en échanges sociaux, initiée et gérée par les habitants eux-mêmes. Les thèmes communs aux membres de la « classe d'alternative » irriguent largement leur réflexion et leur action : convivialité, démocratie directe, participation, autogestion¹³⁷. Cette sensibilité s'exprime dans des cadres assez peu structurés, autour de mouvements associatifs, participatifs et culturels s'accomplissant dans la vie de quartier¹³⁸. Toute ressemblance avec un café associatif ne serait absolument pas fortuite !

Trouvant dans leur capital culturel le ressort d'une position sociale valorisée que leur capital économique plutôt moyen ne leur permet pas, les membres de la classe d'alternative se distinguent par un rapport réifié à la culture, caractéristique des « petits bourgeois [qui] ne savent pas jouer comme un jeu le jeu de la culture, ils prennent la culture trop au sérieux pour se permettre le bluff ou l'imposture, ou simplement, la distance et la désinvolture qui témoignent d'une véritable familiarité.¹³⁹ » Ils investissent alors la culture comme une composante majeure de leur identité : « La culture, la connaissance et les arts sont au cœur de leurs métiers, de leurs loisirs, de leurs logements, de leurs modèles éducatifs.¹⁴⁰ »

Plusieurs chercheuses¹⁴¹ distinguent cependant deux groupes générationnels au sein de la classe d'alternative¹⁴² : les « baby boomer » et la génération de leurs descendant·es. Même s'ils partagent une disposition critique à l'égard du système capitaliste, leur rapport au

136 Nous pouvons par exemple noter dans l'enquête menée auprès des acteurs et actrices du Cause Toujours que 80% des répondant·es correspondent à ces catégories professionnelles. Le pourcentage des personnes ayant obtenu un diplôme post-bac est similaire, et 2/3 ont un niveau d'étude égal ou supérieur à bac +4 (pour comparaison la proportion de la population française ayant un diplôme supérieur à bac +2 est de 16% - source : *Rapport sur les inégalités 2017* – Observatoire des inégalités).

137 Thèmes que nous retrouvons largement dans les motivations exprimées par les enquêté·es à rejoindre le projet du Cause Toujours.

138 Stéphanie Vermeersch, *Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ?*, Eres « Espaces et sociétés » 2006/3, p. 56

139 Pierre Bourdieu, *La distinction*, p 381

140 Anaïs Collet, *Op. cit*, p.248

141 C'est le cas d'Anaïs Collet ou de Stéphanie Vermeersch

militantisme, quand il ne s'est pas essoufflé, s'est déplacé au fil des générations d'une pratique « totale », entremêlant les registres politique, collectif et privé de l'engagement, à une pratique professionnelle faisant des causes à défendre l'objet de leur carrière¹⁴³. De ce point de vue, la réponse d'une des actrices du café (située dans la tranche d'âge 40-50 ans) à l'enquête en ligne est tout à fait significative : « J'ai toujours travaillé dans des secteurs "engagés" (coopération internationale, secteur associatif...) sans me décrire comme militante, plutôt comme "professionnelle engagée" ». De même, leur engagement politique, en partie nourri par une désillusion, voire une désespérance à l'égard de la « politique politicienne », a muté d'une pratique de partis vers une action locale, le plus souvent associative, présentant l'avantage d'être efficace, concrète et dont on peut constater les résultats¹⁴⁴. Les deux générations se retrouvent cependant dans leurs votes, qu'ils destinent principalement aux partis de gauche, avec une préférence pour la gauche non-socialiste et les écologistes. Rajoutons qu'une défiance à l'encontre du système de la démocratie représentative est de plus en plus prégnante chez les membres de la seconde génération, les conduisant parfois à l'abstention comme choix politique.

La première génération de la classe d'alternative se caractérise particulièrement par des trajectoires à forte mobilité sociale - la plupart du temps ascendante, parfois descendante – (ce que l'on retrouve bien dans les réponses à l'enquête), et par leurs parcours non linéaires, dans « lesquels les périodes d'études, de travail et de militantisme se sont recouvertes ou succédé sans ordre apparent »¹⁴⁵. Ces expériences de transitions de classes, qui leur donne à vivre la réalité de plusieurs milieux sociaux (et les violences symboliques inhérentes à ce processus), leur capital culturel qui les place en position de domination alors que leur revenu les rapprocherait plus objectivement des classes populaires¹⁴⁶ rend appréhendable la complexité

142 Le terme « classe d'alternative » proposé par Monique Dagnaud définissait initialement la génération 70-80, nous choisissons de l'étendre à celle des descendant-es en faisant apparaître cependant les distances qui se sont constituées entre les deux générations.

143 Anaïs Collet, *Op. cit.*, p.99

144 Stéphanie Vermeersch, *Ibid.*

145 Anaïs Collet, *Op. cit.*, p.81

146 Les résultats de l'enquête montrent ainsi que, malgré une surreprésentation des diplômé-es dans le panel, 73% des enquêté-es déclarent avoir un revenu compris entre 0 et 1.700 €. Ce qui est en-dessous du salaire médian en France (1.789 € en 2016), le plafond supérieur de la fourchette correspondant à quelques euros près au salaire net moyen d'un ouvrier à temps plein (1.681 € en 2016), quand le salaire net moyen d'un employé s'élève en 2016 à 1.590 € (source : « Salaires dans le secteur privé » Insee 23/04/2019). Afin de rester vigilant-e sur quelque conclusion, il est important de préciser que le revenu rapporté dans l'enquête ne mentionne pas son origine : rente ou revenu d'activité et dans ce cas-là n'est pas mis en relation avec le nombre d'heures travaillées. Ainsi l'indicateur du revenu mensuel permet de situer une partie des ressources financières des acteurs mais ne dit rien des choix (ou non-choix) de vie (gagner moins pour travailler moins par exemple) ou des ressources liées à un patrimoine hérité ou à hériter.

observée (et vécue) des classes d'alternative à se situer sur l'échelle sociale. En nous appuyant sur l'enquête et sur les entretiens, à la proposition « Si vous deviez décrire le milieu social auquel vous appartenez », nous constatons que la référence à un milieu social ne se dit que dans une proportion minoritaire en termes de « classe », lorsque c'est le cas (un tiers des répondant·es), les personnes se situent unanimement dans la classe moyenne. Pour les autres répondant·es, le milieu social d'appartenance s'exprime en identification à la figure du « bobo » (de manière assez significative comme nous l'avons vu), en lien avec la profession exercée ou le bord politique - à gauche, en positionnement par rapport à d'autres milieux sociaux, en référence au capital culturel ou « intellectuel », en termes de ressources financières, en lien avec leur pratiques (loisirs, alimentation...) ou encore en creux en mentionnant ce qu'ils ne sont pas (pas riches, pas nantis, pas carriéristes). Nous trouvons intéressant également que pour décrire son milieu social d'appartenance près d'un tiers des personnes évoque son milieu social d'origine ou celui de ses parents, rendant perceptible l'expression d'une trajectoire de mobilité sociale, mais aussi signe d'un lien d'attachement aux « racines » (qu'il soit positif ou négatif) qui ne s'est pas dissout au cours de la transition sociale¹⁴⁷. Quand le milieu d'origine mentionné semble être considéré comme moins valorisé symboliquement sur l'échelle sociale que l'actuel, certaines personnes laissent, de façon implicite, transparaître une certaine loyauté vis-à-vis de celui-ci (« ne me fait pas oublier d'où je viens ») ou encore un rapport à celui-ci qui permettrait d'apporter une certaine caution (« Issue de la classe moyenne aisée *mais* mère issue d'une famille modeste »).

Le sentiment d'appartenance à un groupe social privilégié vient en dissonance avec l'expérience quotidienne d'une vie de «classe moyenne, pas bien riche mais loin d'être à plaindre» pour reprendre l'expression d'une enquêtée. Il est particulièrement notable de voir à travers les réponses à l'enquête, la récurrence des acteur·ices à relativiser leur niveau de vie «modeste mais ne manquant de rien » en évoquant la conscience soit d'une situation privilégiée ou, à l'opposé, de l'existence de situations encore moins enviables. Nous émettons l'hypothèse que la conscience de la possession d'un capital culturel valorisé dans l'exercice de positionnement au sein de l'espace social apparaît à la fois comme une stratégie d'euphémisation d'un certain déclassement social, comme le signe d'un sentiment de culpabilité vis-à-vis d'autres milieux sociaux plus précaires tout en agissant aussi comme un marqueur de distinction, comme l'évoque M lors de l'entretien.

« C'est-à-dire que tu peux t'imaginer ne pas être, ne pas être dans les classes populaires parce que justement t'as un capital culturel. Mais, objectivement, quand tu tires le diable par la queue, objectivement, tu es dans

147 Ce que décrivent également Chantal Jaquet dans *Les Transclasses* ou Vincent de Gauléjac dans *La névrose de classe*

les classes populaires. Mais... vouloir le refuser parce que tu te dis moi j'ai mon capital culturel, je suis pas comme les autres, ouvriers qui regardent TF1 et qui votent Le Pen. Mais en réalité, si. Au-delà des ressentis, objectivement... c'est pareil ! »

Rappelons que M, pour qui « c'est quand même assez lié le revenu et la position de classe », est, contrairement à la quasi totalité du panel, fortement marquée par une grille de lecture marxiste des divisions et des rapports de classe, ce qui peut s'expliquer notamment par son parcours de militante et syndicaliste proche du Parti Communiste.

Malgré un sentiment d'appartenance à un milieu social aux contours plus ou moins défini, apparaît une difficulté des acteur-ices à situer hiérarchiquement ce groupe. Se percevoir quelque part mais dans un paysage social flou semble dénoter une dissonance entre une perception de l'espace social dans lequel le capital culturel est valorisé symboliquement et un vécu objectif dans lequel cette culture trouve une valorisation financière toute relative¹⁴⁸. De plus, l'expérience sociale des membres de la classe d'alternative, qui s'éprouve souvent dans la mobilité entre différents milieux sociaux, concourt à brouiller les pistes. Pour Chantal Jaquet, la non-reproduction mettrait en évidence les limites des principes statiques de l'appareil conceptuel classique de division des individus en catégories sociales délimitées et, au-delà, l'idée-même d'identité, qui présupposerait l'existence d'individus aux caractéristiques constantes résistant au changement. Or, pour la philosophe, c'est la mutation, « l'expérience du changement radical » qui régit l'existence des transclasses, les entraînant dans « un processus de désidentification »¹⁴⁹. Elle conçoit le principe de catégorisation sociale et le concept d'identité comme des outils politiques auxquels elle concède toute légitimité « car il est nécessaire de mettre l'accent sur les traits communs qui unissent les individus et définissent leur condition, pour pouvoir les mobiliser efficacement dans une lutte pour la conquête de leurs droits » mais qui s'avèrent insuffisants d'un point de vue philosophique pour penser la complexion des déterminismes et l'essence singulière des individus qui ne peuvent être ramenés à une identité fixe ou réduits à une notion commune universelle¹⁵⁰. L'approche de Chantal Jaquet nous paraît particulièrement éclairante pour penser la question de la mixité sociale, qui présupposerait la possibilité de « repérer » l'altérité, enfermant l'individu « autre »

148 En 1981, Monique Dagnaud constatait qu' « une des contradictions fondamentales qui affectent la nouvelle classe est la disparité entre son degré de culture et de connaissance et son niveau de revenu et de pouvoir ». *Art. cit.* p.387

149 Chantal, Jaquet, *op. cit.* pp. 106-107

150 *Ibid.* pp. 108-109

dans des caractéristiques fixes et abstraites, par définition reconnaissables. Cependant, pour revenir au point de vue politique, nous souhaitons rester vigilante sur une vision et une narration du monde social dépouillées du concept de « classes en soi » qui pourraient tendre à effacer les rapports de force et les mécanismes de dominations qui y sont à l'œuvre¹⁵¹.

Des goûts et des valeurs

Dans le discours des acteur·ices du terrain la référence aux valeurs est particulièrement présente. En réalisant une recherche croisée dans l'enquête et les entretiens dont nous disposons pour l'analyse nous notons que l'occurrence « valeur » apparaît dix-huit fois, mobilisée en grande partie par S, P et surtout A (qui comptabilise à lui-seul douze citations). On peut y ajouter les mentions de termes donnant à voir les valeurs derrière des qualificatifs (comme émancipation, bio, sexiste, raciste), ce qui porte le décompte à vingt-neuf items.

Les références aux valeurs interviennent dans la mention à l'héritage culturel familial, dans les enjeux et les choix d'orientations stratégiques des activités professionnelles, dans les postures de relation aux autres, dans les pratiques alimentaires, dans la description des caractéristiques du milieu social et aussi, comme nous le verrons plus loin, dans le rapport à la mixité sociale. Ce constat vient corréliser les observations d'Anaïs Collet sur les acteur·ices de son terrain de recherche pour qui « si tous ne sont pas militants, tous revendiquent une façon de vivre orientée par des valeurs et un rapport au monde qu'ils sont capables d'explicitier.¹⁵² »

Les valeurs relevées à travers les entretiens sont liées tout autant aux rapports humains et sociaux, à l'intégrité de l'individu et à l'écologie, tournant autour des aspirations à l'égalité, à la justice et notamment à la justice sociale, à la solidarité, à l'émancipation des individus, à la légitimité à « être ce qu'on est », au respect des personnes notamment à travers la défense des droits humains, à la préservation de l'environnement, à un lien privilégié à la nature, à une alimentation saine, à l'ouverture au monde et à l'altérité. À l'opposé, ces valeurs se construisent contre les mécanismes de compétition, de dominations, d'oppression, d'exploitation, de repli sur soi, de sur-consommation, de croissance, de destruction du vivant.

Ce rapport particulièrement moral au monde est constitutif de l'identité des acteur·ices de la classe d'alternative, que Monique Dagnaud décrivait comme des « missionnaires d'une éthique, d'un projet sociétal » (p. 398) convaincus que ce qu'ils souhaitent pour eux-mêmes est aussi souhaitable pour la collectivité¹⁵³. Ce que A décrit très bien en évoquant, avec un recul critique, l'une de ses premières expériences professionnelles en tant qu'animateur :

151 Voir « Les tensions de notre société naissent dans le refus de voir la situation de domination des catégories aisées », Entretien avec Louis Maurin, directeur de l'Observatoire des inégalités, *Slate.fr*, 29 mars 2017

152 Anaïs Collet, *Op. cit.*, pp.81-2

153 Anaïs Collet, *Op. cit.*, p.209

« *c'était mes valeurs et je voulais inculquer ça aux jeunes, clairement !* » Il reconnaît plus loin qu'il était dans « *une posture idéologique* ». Les valeurs ne sont ainsi pas partagées de manières seulement implicites par les membres de la classe d'alternative, elles sont revendiquées, voire brandies, et font l'objet de stratégies de transmission plus ou moins bien conscientisées vers l'extérieur.

Ce rapport idéologique aux valeurs, qui se tisse en équilibre précaire entre normes et dogme, entraîne un sentiment de devoir de vertu chez les membres de la classe d'alternative. Ainsi leur mode de vie se traduit à travers des tentatives de mise en cohérence avec leurs valeurs, dans le choix par exemple de leur trajectoire professionnelle faisant passer l'intérêt intellectuel de leur travail et sa conformité avec leurs valeurs avant le souhait de 'faire carrière' mais également de leurs loisirs et pratiques quotidiennes. En effet, « leur hédonisme est fortement encadré par une morale bannissant la consommation de masse, les divertissements faciles et valorisant le « fait maison » [...] et où les plaisirs sont liés à la convictions d'être vertueux.¹⁵⁴ ». Ainsi l'engagement associatif ou militant, qui « paraît devoir nécessiter de défendre une spécificité morale et le respect d'impératifs supérieurs dans un monde dominé par l'économie », l'importance que l'on y affiche pour les valeurs et « la préséance que l'on demande de reconnaître à ces valeurs »¹⁵⁵ peut s'observer comme un outil de mise en acte de ce rapport moral au monde.

Comme nous avons pu le voir, l'une des caractéristiques des membres de la classe d'alternative s'ancre dans des parcours faits de mobilités sociales. On pourrait ainsi lire dans les valeurs d'égalité et de justice sociale promues par la classe d'alternative les traces héritées d'un conflit de loyauté envers le milieu d'origine. Si l'on suit Vincent de Gaulejac, la gestion de la promotion sociale conduit les transclasses à vivre une tension entre *l'identité héritée* et *l'identité acquise*, faisant émerger un certain nombre de problématiques : sentiment de culpabilité lié à la distance avec le milieu d'origine, sentiment de fierté d'avoir « réussi », reconnaissance d'une dette vis-à-vis des ascendants, sentiment de n'être à sa place ni dans le milieu d'origine ni dans le milieu actuel¹⁵⁶...

Il est permis de penser que la place prépondérante des valeurs dans le discours mais aussi dans l'apparente nécessité d'une représentation de soi en être vertueux, rend particulièrement inconfortable les situations où les acteur·ices se retrouvent en positions de contournement ou

¹⁵⁴ *Ibid.* p.87-88

¹⁵⁵ Marie-Christine Combes, Pascal Ughetto, « Entre les valeurs associatives et la professionnalisation : le travail, un chaînon manquant ? », *Sociologos*, 5 | 2010

¹⁵⁶ Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe, trajectoire sociale et conflits d'identité*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 ; p. 101

de renoncement à ces valeurs, que ce soit dans des actes qu'ils provoquent (consciemment ou inconsciemment) ou bien dans des configurations qu'ils subissent.

Ainsi, le discours incorporé autour de la mixité sociale, devenu norme au sein de la classe d'alternative (postulat que nous allons décortiquer en suivant), apparaît comme un reflet dans la vie concrète de l'application de ces valeurs qui, pour ces « missionnaires d'un projet sociétal », tend à prendre la forme d'un devoir moral – celui d'œuvrer contre la ségrégation, l'exclusion et les inégalités sociales¹⁵⁷. Reste à comprendre comment s'est construit ce discours de la mixité et comment il a infusé celui de la classe d'alternative et, au-delà, celui du milieu associatif et de l'éducation populaire du terrain de cette recherche.

3.3 · Une intrigue : à la source du concept de mixité sociale

Pour appréhender les enjeux qui viennent se glisser derrière l'utilisation du terme « mixité sociale » il nous semble nécessaire de procéder à un retour aux sources et de se livrer à une brève retrospective de la construction du concept de « mixité sociale » tout en éclairant son utilisation par une approche critique alimentée par des travaux de sociologues et de géographes, pour certains se revendiquant d'une épistémologie marxiste.

a. Retracer la « carrière » d'un concept

La mixité sociale est un concept de développement urbain que l'on peut faire remonter au milieu du XIX^e siècle. Lors, la réponse au problème du logement de la classe ouvrière en pleine croissance, notamment en Angleterre et en France, s'est faite par la construction de quartiers ouvriers caractérisés par des conditions de logement très mauvaises et par une nette ségrégation par rapport aux quartiers occupés par la classe moyenne. Les réformes du logement établies à cette époque, prônant une plus grande hétérogénéité sociale des espaces de vie, prémices de la mixité, devaient ainsi résoudre le problème des quartiers, considérés comme des foyers de criminalité, d'épidémies et de troubles sociaux, et le prolétariat devait être « éduqué » et s'approprier le système de valeurs bourgeoises par son intégration au reste de la société. L'intégration de la classe ouvrière dans les quartiers de la classe moyenne devait contribuer à la percée des valeurs bourgeoises¹⁵⁸.

Malgré l'absence de preuves empiriques de la réussite de ces premières mises en pratique du concept de mixité sociale, la conviction est restée que « le mélange des couches sociales a un effet modérateur ». Il existe, derrière l'idée de mixité, des objectifs, des valeurs et des pra-

157 Anaïs Collet, Op. cit, p. 205

158 Holm, A. (2009). *Soziale Mischung. Zur Entstehung und Funktion eines Mythos*. In: Forum Aissenschaft 1/09, p. 23–26. Marburg. Cité dans « Mixité sociale et développement de quartier : entre désir et réalité » p. 10

tiques attachés à des acceptions historiques d'ordre morales plus que politiques¹⁵⁹ : « L'éducation » des couches populaires par la proximité de couches sociales supérieures, serait l'idée historique selon laquelle la coexistence de plusieurs couches sociales sur un même lieu favoriserait la cohésion sociale. Une seconde idée serait que la concentration de pauvreté est synonyme de tension sociale et que celle d'immigrés empêche leur intégration dans la société. Cette deuxième idée, en partie liée à la première, explique que la plupart du temps la diversité sociale se fait "par le bas" (et très souvent en lien avec la question du logement social, de sa construction, de sa diversification et de son peuplement) en tentant de faire venir des classes moyennes dans des quartiers populaires. Cette vision des problématiques sociales est « encore aujourd'hui à la base de certains arguments de défense de la diversité sociale. »¹⁶⁰ On peut ainsi lire dans le Figaro, en janvier 2015, deux semaines après les attentats dits de Charlie Hebdo, les propos rapportés du premier ministre d'alors, Manuel Valls : « On a besoin d'un mélange. Ce qui a tué une partie de la République, c'est évidemment la ghettoïsation, la ségrégation territoriale, sociale, ethnique, qui sont une réalité. Un véritable apartheid s'est construit, que les gens bien-pensants voient de temps en temps leur éclater à la figure, comme ça a été le cas en 2005, à l'occasion des émeutes de banlieues. »¹⁶¹

La ségrégation sociale dans les villes est un phénomène ancien. Bien avant l'avènement de l'époque industrielle, les quartiers urbains pouvaient être plus ou moins marqués par des formes diverses de divisions sociales de l'espace. Comme le souligne François Madoré, enseignant-chercheur en géographie¹⁶², le développement des *insulae*, aux portes de la ville romaine, témoigne déjà de la difficulté d'intégrer au sein de l'espace urbain les populations pauvres, rejetées à la périphérie de la ville, et préfigurerait l'émergence d'un habitat sous-intégré. Plus proche de nous temporellement, Emmanuel Le Roy Ladurie et Bernard Quilliet (1981/99) montrent, à propos de la ville classique de la Renaissance à la Révolution, la coexistence d'une division sociale à la fois verticale, interne à l'immeuble, et horizontale. Toutefois, c'est avec la naissance de la ville industrielle que s'affirme la division fonctionnelle et spatiale de la ville. Celle-ci se traduit alors par une dichotomie très nette entre deux types de quartier. D'une part, les quartiers ouvriers, populaires ou prolétaires selon la terminologie employée, s'installent à proximité des usines. D'autre part, la bourgeoisie évite ces

159 *La mixité sociale, définition, échelle et conséquence*, groupe Aitec, 2007, disponible sur internet : <http://base.d-p-h.info/fr/fiches/dph/fiche-dph-7296.html>

160 *Ibid.*

161 « Manuel Valls veut imposer la mixité sociale », *Le Figaro*, 23 janvier 2015.

162 François Madoré, *La division sociale dans les villes françaises : réflexion épistémologique et méthodologique* In : *Ségrégation sociale et habitat* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004

concentrations d'usines et de population ouvrière, se réservant des espaces protégés, les beaux quartiers, inaccessibles aux classes laborieuses étant donné le montant des loyers.¹⁶³

La concentration des ménages ayant augmenté au cours des dernières décennies dans toutes les grandes zones urbaines (selon *L'atlas des nouvelles fractures sociales*¹⁶⁴, 80% des Français vivraient en ville aujourd'hui - contre 20% en 1800 -, même si la dynamique migratoire de « l'exode urbain » a tendance à s'inverser depuis quelques années), on y observe un renforcement de la ségrégation au sein des villes et agglomérations au cours de la période contemporaine. La lutte contre cette ségrégation a émergé dans le discours public au début des années 1970 avec le départ des classes moyennes des grands ensembles conçus dans l'après-guerre. Dans les premières décennies de leur existence, ces grands ensembles connaissaient une certaine diversité sociale.¹⁶⁵

Au cours des années 1990, la « mixité sociale » devient un enjeu des politiques publiques, le concept de « mixité sociale » s'institutionnalise. La terminologie n'apparaît plus seulement dans les doctrines d'urbanisme, les débats parlementaires ou les travaux sociologiques ; elle prend désormais corps dans des lois et des dispositifs¹⁶⁶... Ainsi la réponse politique à la lutte contre la discrimination et la ségrégation passe par l'introduction de la mixité sociale dans la loi, notamment dans les lois relatives aux questions urbaines et du logement. Affirmée sous le terme de « mixité », la notion est ainsi associée à l'hébergement des personnes défavorisées (loi Besson 1990¹⁶⁷), au soutien de la diversité de l'habitat ou encore à la construction de logements sociaux (loi d'Orientation pour la ville 1991 -dite LOV¹⁶⁸- ou loi Solidarité et renouvellement urbain 2000, dite SRU). La notion est aujourd'hui largement mobilisée par les politiques de tous bords « *comme moyen privilégié de reconstruire du lien social ou de la cohé-*

163 Ibid.

164 Christophe Guilly, *Atlas des nouvelles fractures sociales en France*, 2004, éditions Autrement

165 Maxime Duplain, *Mixité sociale et article 55 de la loi SRU - Les dynamiques dans le logement social entre 1999 et 2013 en Auvergne-Rhône-Alpes* in « Portrait social 2016 – la mixité sociale », DREAL Auvergne-Rhône-Alpes. p28

166 Sylvie Tissot, « Une « discrimination informelle » ? Usages du concept de mixité sociale dans la gestion des attributions de logements HLM », Actes de la recherche en sciences sociales 2005/4 (no 159), p. 55

167 La loi n°90-449 du 31 mai 1990, mesures d'aide au logement pour les ménages cumulant difficultés économiques et sociales, introduit aussi comme objectif prioritaire la diversité sociale au niveau du quartier, de la commune et du département.

168 La loi n°91-662 du 13 juillet 1991 d'orientation pour la ville, souvent présentée comme une loi « anti-ghetto » vise notamment à empêcher la concentration de logements sociaux dans certains espaces. Pour mémoire, la LOV a été votée quelques semaines après les émeutes qui avaient gagné un certain nombre de banlieues populaires (Vaulx-en-Velin en octobre 1990, Mantes-la-Jolie en mai 1991 et Sartrouville en juin 1991).

sion et permettrait d'éviter l'exclusion dans ses manifestations spatiales les plus aiguës »¹⁶⁹. Ainsi peut-on lire dans l'éditorial (p. 3) introduisant le document publié par l'Insee Auvergne-Rhône-Alpes, *Portrait social 2016*, et signé par Henri-Michel Comet, Préfet de la région Auvergne-Rhône-Alpes. « Depuis près de 50 ans, de nombreuses politiques publiques cherchent à corriger la fragmentation sociale par la mixité. Cette mixité sociale est donc un enjeu majeur de cohésion sociale, de cohésion nationale. [...] La présente étude [...] permet de disposer d'un état des lieux en Auvergne-Rhône-Alpes ; elle sera utile pour éclairer les décisions que les autorités publiques auront à prendre. »

En France, le concept de mixité sociale reçoit un écho très favorable dans le sens où il colle aux valeurs républicaines d'égalité et de fraternité (Charmes, 2009). Mais le consensus qui semble avoir lieu dans les discours politiques a propos des effets bénéfiques de la mixité et la persistance de cette croyance malgré l'absence de preuves empiriques, questionne. D'autant plus que depuis cinquante ans, nombre de chercheur·ses remettent en cause l'idée que la mixité sociale est une réponse incontestable pour éviter une ghettoïsation de certains quartiers, et favoriser le vivre ensemble. Dès 1970, Chamboredon et Lemaire montraient dans un article¹⁷⁰ devenu référence, que la proximité spatiale n'entraînait pas forcément de proximité sociale, renforçant au contraire les marquages et les distances et déstabilisant les sociabilités existantes.

Sans nécessairement renier l'importance d'une organisation favorisant la mixité sociale¹⁷¹, les scientifiques critiques mettent le projecteur sur les causes structurelles de la pauvreté qui mènent à la ségrégation des personnes défavorisées. Tout un corpus de chercheurs considère que l'enjeu est avant tout la solidarité redistributive et que cette solidarité ne passe pas nécessairement par un mélange social plus ou moins imposé : « Qui peut croire que l'installation de classes moyennes à la Goutte-d'Or va améliorer les conditions de vie des ouvriers et des employés vivant dans ces quartiers ? Proximité spatiale ne signifie pas redistribution des ri-

169 Segaud M., Brun J. et Driant J.-C., Dictionnaire de l'habitat et du logement, Armand Colin, 2003, p.451, article de Marie-Hélène Bacqué, "Mixité sociale"

170 Chamboredon J.-C., Lemaire M., Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement, Revue française de sociologie, Vol XI. N°1, Jan-Mar 1970

171 « Rappelons tout d'abord que la mixité a une valeur importante en tant qu'expérience vécue et qu'elle est à ce titre légitimement recherchée par une large part de la population. La mixité contribue également au dynamisme économique et culturel des villes. [...] De ce point de vue, ce qui précède plaide moins pour un abandon pur et simple des politiques de mixité que pour un rapport circonspect et pragmatique à ces dernières. » Éric Charmes, *Pour une approche critique de la mixité sociale, Redistribuer les populations ou les ressources?* Mars 2009, La vie des idées.fr

chesses. »¹⁷² ; voire que cette injonction au mélange peut même se transformer en obstacle : « *La référence constante à la mixité freine les politiques de redistribution ou les dénaturation.* ». ¹⁷³

Prôner la mixité sociale comme vertu dont le bien fondé serait consubstantiel à sa seule existence est une manière d'éluder les questions de domination qui traversent les sociétés : « *Les idéaux d'ouverture et de mélange sont respectables, mais dans les espaces publics réels, l'ouverture reste toujours limitée et le mélange se fait toujours au profit d'un groupe particulier. Les comportements dans les espaces publics sont nécessairement gouvernés par des normes particulières. Ainsi, aujourd'hui, être une femme n'offre pas la même latitude que d'être un homme lorsqu'on se déplace dans les espaces publics. Dans un autre registre, les couples homosexuels ressentent fortement la norme dominante de l'hétérosexualité lorsqu'ils envisagent de manifester publiquement les liens qui les unissent. C'est en partie pour cela que certains gays se regroupent dans des quartiers particuliers. Cela leur permet d'imposer leurs propres normes dans les espaces de leur vie quotidienne. Et si les immigrés sortent peu de certains quartiers, ce n'est pas seulement parce que leurs déplacements sont contraints, c'est aussi parce que ces quartiers proposent une ambiance qui leur convient.* »¹⁷⁴

Le refus de prendre en compte, consciemment ou non, la réalité des effets de ces dominations et provoquer un mélange forcé des populations peut produire des effets contraires à ceux invoqués dans la mise en œuvre de politiques favorisant la mixité sociale comme l'illustre Eric Charmes : « *si les effets négatifs de la ségrégation sont avérés, du moins pour les élèves d'origine modeste, [...] cela peut paraître paradoxal, les effets bénéfiques des politiques favorisant la mixité restent limités et ne sont pas systématiques. Par exemple, les élèves de milieu défavorisé ressentent d'autant plus négativement leur situation sociale que leur lycée est favorisé.* »

Plus sournoisement, comme l'avancait la sociologue Marie-Christine Jaillet-Romans « *sous couvert de mixité, ne poursuit-on pas le même objectif : travailler à la "désethnicisation" des cités ?* »¹⁷⁵. Ainsi, l'argument « mixité sociale » est devenu un outil venant servir des pratiques discriminatoires dans l'attribution des logements sociaux au nom de la mixité-

172 « Anne Clerval: À Paris, le discours sur la mixité sociale a remplacé la lutte des classes », *L'Humanité*, 18 octobre 2013. Consulté le 11/09/2017

173 Éric Charmes, *Art. cit.*

174 *Ibid.*

175 Marie-Christine Jaillet-Roman, « *La mixité sociale : une chimère ? Son impact dans les politiques urbaines* », *Informations sociales* 2005/3 (n° 123), p. 98-105.

même. Parce qu'il ne faudrait pas à l'échelle d'un quartier ou d'un immeuble que trop de personnes d'une même origine soient concentrées, on note que certains bailleurs sociaux ont refusé d'attribuer des logements en créant des catégories ethniques de manière artificielle¹⁷⁶. Ce qui, met en lumière l'hypocrisie du recours à la mixité puisqu'on « *pourrait d'ailleurs montrer que de certains points de vue, les cités sont infiniment plus diversifiées que nombre d'autres quartiers urbains, à rebours des représentations de sens commun : il en est ainsi si l'on retient par exemple le critère de la nationalité ou de l'origine.* »¹⁷⁷ Ce que démontre, en outre, les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot dans leurs travaux sur les quartiers de la bourgeoisie¹⁷⁸. A travers leur travail d'enquête et d'observation, ils mettent en lumière la manière dont la grande bourgeoisie française gère les limites de son territoire social avec une maîtrise réelle des enjeux et des relations. L'entre-soi demeure une stratégie déterminante pour la défense de leur position, ainsi en témoigne l'extraordinaire mobilisation des riverains du 16^{ème} arrondissement de la capitale contre la construction d'un centre d'hébergement pour SDF en 2016¹⁷⁹. Cet entre-soi là n'est que peu questionné et sanctionné par les politiques publiques, puisque les stratégies de contournement de la loi sur les logements sociaux sont légion : la loi SRU exige un minimum de 20% de hlm pour les communes de plus de trois milles habitants, à titre d'illustration, en 2016, la ville de Neuilly-sur-Seine en comptait 6,2 %. Les communes riches pouvant davantage se permettre de s'acquitter d'une amende que les communes aux finances plus précaires.

b. Un mot d'ordre en transhumance symbolique

Retracer l'historique du concept de mixité sociale, nous permet de voir que ce mot d'ordre devenu institution¹⁸⁰, est assez universellement partagé par les institutions de la plupart des pays occidentalisés : mêmes maladies, mêmes remèdes ! L'éclairage sous l'angle marxiste nous apparaît alors comme une grille de lecture pertinente : le capitalisme produit un accroissement des inégalités de richesses et par extension crée des espaces de ségrégation sociale. Ces espaces sont des théâtres des enjeux de dominations, qu'elles soient économiques, cultu-

176 Voir Sylvie Tissot, « Une « discrimination informelle » ? Usages du concept de mixité sociale dans la gestion des attributions de logements HLM », Actes de la recherche en sciences sociales 2005/4 (no 159), p. 54-69. ou encore l'enquête menée par Emmanuel Riondé, *Des documents prouvent la discrimination ethnique dans des hlm toulousains*, article publié le lundi 19 mars 2018 sur mediapart.fr

177 Marie-Christine Jaillet-Roman, *Art. cit.*

178 Voir notamment Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris, Éd. Le Seuil, coll. Essais, 2007

179 À Paris, le XVI^e refuse un centre pour SDF : le signe d'un puissant sentiment d'impunité, Monique Pinçon-Charlot, propos recueillis par Sébastien Billard, publié sur le site de L'Obs le 16 mars 2016.

180 Sylvie Tissot, *Op.cit.*, p. 54

relles ou encore symboliques. Cette remise en perspective permet de pointer que l'injonction à la mixité sociale est très majoritairement émise par les classes dominantes¹⁸¹, pour une application à destination des classes moyennes et des classes populaires. Les classes dominantes sont, elles, absoutes de cette injonction à se mélanger. En sous-texte : l'agrégation des pauvres pose problème au bon déroulement du vivre ensemble, et de la société en général ; l'agrégation des riches, elle, est légitime et ne se remet pas en question, voire ne suscite même aucun questionnement.

Au fil de nos recherches et de nos lectures, nous faisons le constat que le concept de « mixité sociale » apparaît d'abord, et principalement, sous l'angle du logement, de l'habitat, de la politique de la ville, de la vie de quartier ; en élargissant la focale, nous retrouvons le terme présent, dans une moindre récurrence, dans le vocabulaire de L'Éducation nationale, ou de l'enseignement (majoritairement sous la question de la mixité sociale dans les classes ou les établissements scolaires, invoquant les mêmes logiques d'idées que celles à l'œuvre dans les discours sur l'organisation spatiale de la ville¹⁸²). Cette moindre récurrence témoigne de l'histoire de l'introduction plus récente du concept dans le cadre de réflexion de l'Éducation Nationale¹⁸³.

Plus anecdotiquement, le mot apparaît également dans le vocabulaire du monde institutionnel de la Culture notamment à travers la recherche de la « mixité des publics ».¹⁸⁴

181 On peut cependant rester vigilant sur ce constat, en effet l'accès très déséquilibré aux médias de diffusion de masse, en faveur des classes dominantes, peut induire un biais de perception.

182 « La question de la mixité sociale scolaire touche aux fondements mêmes de nos valeurs républicaines. L'égalité, la liberté, la fraternité et la laïcité sont convoquées pour répondre aux questions soulevées par cette problématique dont l'enjeu sous-jacent mais essentiel, est bien celui du modèle de justice scolaire que la société souhaite promouvoir. Sortir de cette spirale inégalitaire qui s'autoalimente en proposant aux familles les plus défavorisées un parcours jalonné de différents types de ségrégation (urbaine, sociale, scolaire, économique...) est un enjeu de cohésion sociale pour l'école et la société de demain. » Dossier « La mixité sociale à l'école », sur le site du réseau Canopée. <https://www.reseau-canope.fr/mixite-sociale/conclusion.html>

183 « Il y a moins d'une dizaine d'années la question de la mixité sociale à l'école était un sujet confidentiel suscitant parfois l'indifférence y compris dans certains milieux scientifiques. Son « succès » médiatique, politique, scientifique soudain a quelque chose de déconcertant puisqu'il cohabite avec la dégradation des conditions de scolarisation dans les territoires les plus en difficulté et la souffrance des populations les plus exposées aux ségrégations avec leur lot de déconsidération et de disqualification sociale. » Choukri Ben Ayed, sociologue, Université de Limoges, 30 septembre 2016

<http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2016/09/30092016Article636108165119105301.aspx>

184 « La démocratisation culturelle et la mixité des publics sont des questions récurrentes depuis la création du Ministère de la culture et de la communication. [...] Le prix d'une entrée, les « codes » inhérents à certaines pratiques, comptent parmi les limites à une plus grande ouverture. Pourtant, de nombreuses initiatives locales, en particulier dans les quartiers de la politique de la ville, visent à rapprocher la culture des habitants. » *Portrait social 2016 – la mixité sociale*, Plate-forme de l'observation sanitaire et sociale Auvergne-Rhône-Alpes, p.10

Il n'en reste pas moins que l'omniprésence, rencontrée dans nos recherches, de la structure institutionnelle, qu'elle soit liée à l'urbanisme, à l'Éducation nationale ou encore à la Culture, dans le recours au concept de mixité sociale ou plus largement de mixité-tout-court, nous amène à nous interroger sur le processus qui a fait rentrer ce terme, d'un point de vue purement sémantique, dans le vocabulaire communément admis, du milieu associatif que nous fréquentons, fortement lié aux mouvements de l'éducation populaire, par ailleurs fortement critique de l'institutionnel d'Etat. De ce point de vue, l'entretien mené avec M apporte une piste de réponse :

« Est-ce que tu crois pas que ça serait arrivé depuis qu'on est passé du mode de subvention à mode de réponse à projet pour les associations, c'est-à-dire que ils ont une obligation de rentrer dans un discours politique pour pouvoir avoir leur financement ? [...] Parce que la politique de la ville, c'est beaucoup de thunes. Alors, des fois, je suis très basique, moi. C'est beaucoup d'argent. Pour l'argent, il fallait s'inscrire dans le projet. Donc, quand tu t'inscris dans le projet, tu prends le jargon de celui qui te demande le projet. »

La lecture du travail de Stéphanie Vermeersch sur la corrélation des liens territoriaux et des liens sociaux, notamment à travers la médiation des espaces associatifs, vient apporter un indice supplémentaire : une partie des acteurs de ces associations manipulent en tant que professionnels (architectes, urbaniste, travailleurs sociaux...) le concept de « mixité sociale » qui s'est institué comme norme des politiques urbaines et sociales, avec les résultats que nous avons pu constater. Ils transféreraient ainsi l'idéologie acquise dans leur cadre professionnel à leur engagement dans le cadre associatif, espérant y rencontrer plus de succès. Nous ajoutons que ce mot d'ordre a d'autant plus de probabilité d'y trouver un écho favorable que les représentations d'ouverture, d'égalité et de justice sociale qu'il véhicule entrent en adéquation avec les valeurs portées par l'engagement associatif et militant¹⁸⁵.

185 Stéphanie Vermeersch, *Art. cit.*

Chapitre 4. Analyses des matériaux

« On pense qu'en mettant un micro devant la bouche d'un mineur, on va recueillir la vérité sur les mineurs. En fait on recueille des discours syndicaux des trente années précédentes. Le sociologue écoute, interroge, fait parler, etc. mais il se donne aussi les moyens de soumettre à la critique tout discours. »

Pierre Bourdieu, Entretien avec l'historien Roger Chartier
diffusé dans « Les chemins de la connaissance »

France Culture, 1988

Faire parler les entretiens c'est non seulement écouter et analyser chacun des discours en tant que tel mais aussi les faire discuter entre eux, les mettre en résonance. Qu'est-ce qui fait commun, qui fait interrogation dans la manière d'appréhender la question de la mixité sociale ? Pour ce faire, l'étape de retranscription scrupuleuse des entretiens est un moyen particulièrement utile ; elle permet non seulement au chercheur de disposer par la suite d'un support écrit précieux d'analyse des discours mais, surtout, la nécessaire temporalité de la retranscription, longue et pour le moins fastidieuse, oblige la chercheuse à s'immerger entièrement dans la parole, le phrasé de l'interlocuteur·ice, à écouter en pleine conscience tout ce qu'il s'est dit lors de l'entretien. Que ce soit la parole de l'enquêté·e tout autant que ses propres interventions permettant de mesurer la distance et la posture avec lesquelles la chercheuse a pu aborder la relation d'entretien. Une fois les retranscriptions réalisées, commence le travail d'enquête. Nous avons enfilé notre imperméable gris, trouvé une loupe et plongé dans les matériaux à la recherche des cohérences et des incohérences, des complexités et des évidences internes et collectives.

4.1 · Méthodologie d'analyse

Dans un premier temps il a fallu trouver un angle par lequel attraper des matériaux extrêmement riches, tirer des fils qui se sont avérés fructueux ou, au contraire, finalement peu pertinents pour cette recherche. L'analyse s'est alors déroulée en trois temps.

Il a d'abord été nécessaire de lire chacun des entretiens en profondeur, dégager des traits saillants. Cette première étape a permis de dessiner un premier chemin avec les cailloux récoltés. Il s'agissait ensuite d'ordonner ces cailloux en essayant de repérer là où cela faisait commun. D'innombrables lectures et relectures des entretiens ont permis de dégager et retenir

neuf entrées thématiques qui traversaient les discours des interlocuteur·ices. A travers la complexité de cet exercice, va-et-vient permanent entre « eurêka ! » et deuils de pistes naissantes puis abandonnées ou, pire encore, deuils de pistes fertiles mais consciemment mises de côté pour arriver à produire une analyse qui ne s'éparpille pas, nous mesurons en quoi « *tout entretien est d'une richesse sans fond et d'une complexité infinie, dont il est strictement impensable de pouvoir rendre compte totalement*¹⁸⁶ » et que l'analyse résulte de choix arbitraires propres au regard de la chercheuse. Il nous semble que ce document pourrait comporter six cents pages sans épuiser le sujet tant les fils à tirer sont nombreux et entremêlés.

Ce deuxième temps de l'analyse a pris la forme d'un tableau (présenté en annexes) aux entrées thématiques suivantes : Langage, communication, compréhension mutuelle / Image de soi / Idéaux, utopies / Idéologie / Rapport aux autres, intentions, postures, représentations / Altérité / Entre soi / Description milieux sociaux fréquentés / Situation actuelle et trajectoire de la personne qui parle.

Chacune de ces entrées a ensuite fait l'objet d'une collecte et d'une affectation de fragments de la parole des interlocuteurs ainsi classifiée.

La dernière étape a consisté à lire les matériaux ainsi consignés à travers le prisme de deux questions :

- Qu'est-ce que me disent les entretiens du désir de mixité sociale ?
- Qu'est-ce que me disent les entretiens des rapports et des interactions entre milieux sociaux ?

La première lecture, qui recoupe globalement les interrogations de mon guide d'entretien, a consisté à décrypter ce qui présidait, chez les acteurs de mon terrain, au désir de mixité. Il y a dans cette lecture du discours une tentative de faire émerger les représentations liées à ce que serait un espace mixte, quelles sont les objectifs, revendiqués ou non, ou les limites nourries par l'imaginaire de la mixité.

La seconde lecture s'est focalisée sur l'idée de repérer entre les lignes ce que le discours sur la mixité sociale faisait émerger du vécu ou des représentations des rapports entre milieux sociaux différents pour les interlocuteur·ices du terrain.

Les deux lectures ont été produites avec une attention, si elle n'est pas centrale dans l'analyse au moins particulière, à l'éclairage du discours par le recours au vocabulaire des affects, de l'implication corporelle.

C'est donc par l'intermédiaire de ces deux questions que nous vous proposons de restituer notre analyse des matériaux.

186 Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Armand Colin, 2011, p. 19

4.2 · Désir de mixité sociale : entre besoins, idéaux et idéologie

Le désir de mixité initialement ancré sur l'objet du Cause Toujours a, au cours des entretiens, souvent dépassé ce cadre stricto-sensu. On comprend alors le café comme une métonymie du monde social dans son ensemble. Si le point de départ est le café associatif (ou l'association d'éducation populaire pour A) il semble évident pour chacun des protagonistes que ce désir n'est pas cantonné qu'à cet espace social circonscrit.

a. L'entre-soi¹⁸⁷ : une réalité rassurante et fertile mais sclérosante

« Au Cause Toujours, on voit un certain public qui est relativement large mais quand même assez homogène » ; « J'ai l'impression qu'au Cause Toujours, comme je le disais au début, j'ai l'impression que c'est plutôt des gens qui viennent du même milieu. » ; « Un constat qui en découle, un petit peu de l'entre-soi. c'est un constat que je peux faire que je pense que pas mal de personnes font aussi. » S'il est une unanimité qui traverse l'ensemble des témoignages des interlocuteur-ices c'est bien le sentiment que les espaces associatifs qui dessinent le contour du terrain de recherche sont investis par des personnes qui partagent de grandes similarités. Ce commun prends corps à travers les « mêmes » : mêmes milieux sociaux, mêmes pratiques, mêmes vocabulaires, mêmes valeurs, mêmes parcours, mêmes lignes politiques... La description de l'entre-soi ou plutôt de ceux qui en sont exclus permet de dessiner en creux un portrait imaginaire du milieu social qui désire la mixité, ainsi dans ce milieu social il n'y aurait ni ouvrier, ni pdg ; ni cadres supérieurs, ni habitants des pavillons ; ni millionnaire, ni « famille non-bobos ».

Pour les trois interlocuteur-ices du corpus des « aspirant-es à la mixité », ce constat d'entre soi est encore plus prégnant car il s'étend à l'ensemble de leur réseau social. A le décrit comme « un milieu dans lequel y'a peu de diversité d'abord, après c'est dur de le décrire mais en tout cas j'ai l'impression que... d'être entouré par des gens qui me ressemblent ». Ce constat est partagé par S à peu près dans les mêmes termes : « je décrirais... euh... comme des personnes ben qui me ressemblent un peu forcément... ». Pour P, « même si des fois on peut avoir un réseau social grand en fait, on tourne toujours avec les mêmes styles de personnes. » Or, comme nous l'avons noté dans la description du corpus, les trois personnes qui ont décrit ce sentiment d'entre-soi ont eux-même, sans forcément se connaître, des profils et des

187 Dans « Entre soi et les autres », Sylvie Tissot définit la notion d'entre-soi comme « le regroupement de personnes aux caractéristiques communes, que ce soit dans un quartier, une assemblée politique, ou encore un lieu culturel. » Sylvie Tissot, « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2014/4, p. 4-9

parcours très similaires. Ce constat de fréquenter des personnes qui se ressemblent, et nous ressemblent, et ce dans une forme de fatalité (l'utilisation de l'adverbe « forcément » chez S qui semble indiquer que cette ressemblance relève de l'inéluctable ou de l'évidence) renforce l'impression d'évoluer dans un monde social très cloisonné, « une espèce de société fermée au sein de la société » à laquelle on ne pourrait échapper.

Et cette perspective affecte. Ainsi A évoque ce « microcosme » en mobilisant le lexique de l'enfermement, de l'étouffement, de la peur, voire de l'angoisse : « ça m'fait vachement peur. C'est comme quand on re-croise et re-croise des personnes et que tu croises et tu dis « ah oui », et tu rencontres machin de Marseille qui en fait connaît truc et en deux personnes tu as recroisé qui connaissait machin, etc. Ça m'arrive tout l'temps et en fait ça me fait complètement flipper, quoi ! » Ce sentiment d'entre soi est renforcé par la perception de la réduction des espaces de possibilités de mixité sociale.

Dans un registre plus rationnel, L et P évoquent dans le défaut d'accès à l'altérité un empêchement à la prise de recul sur sa propre condition et sur le déficit d'esprit critique que l'entre-soi engendre. L'accès à différents milieux sociaux, pour ceux qui le vivent, permet ainsi un regard « décalé » qui apparaît salutaire : « Si tu veux pour avoir fréquenté deux mondes, pour tout résumer, ça me permet de regarder l'un avec les yeux de l'autre. C'est ça le truc ! »

Cependant, l'entre-soi et le sentiment d'entre-soi ne sont pas appréhendés par nos interlocuteur·ices exclusivement en termes négatifs. Evoluer dans un cercle dans lequel on se reconnaît, dont on sait les valeurs partagées, facilite une inter-connaissance plus profonde, qui contribue à créer des affinités, des liens d'attachement et d'appartenance forts. Cela participe à constituer une cadre d'interactions confortable et rassurant¹⁸⁸.

« en tant que femme, ben, c'est le genre de café où tu peux venir sans avoir peur de te faire emmerdé, toute seule, et voilà, et tu sais qu'a priori va pas y avoir un mec lourd qui va venir te faire chier et, ce qui est très appréciable. »

L'entre-soi c'est aussi ce qui donne « une force ». Il n'est donc pas question de le rejeter en bloc « parce que y'a aussi une critique omniprésente de l'entre-soi et de délégitimer les actions militantes parce que soit-disant on toucherait pas d'autres personnes et qu'on serait toujours avec les mêmes ». Or l'entre-soi crée aussi de la « puissance d'agir ensemble ». Faire « groupe social » avec des intérêts partagés permet d'envisager les rapports de force et de pouvoir,

188 Nous notons en tant qu'actrice-observatrice que la comparaison à la « famille » est fréquente pour définir l'ambiance au Cause Toujours et les liens qui s'y tissent.

notamment « quand on est dans un contexte d'une minorité qui se sent dominée et qui a besoin de s'auto-organiser » (S évoquant les groupes en non-mixité de genre choisie).

Et il semble se dessiner que là où l'entre-soi pose problème c'est lorsque son caractère n'est non plus choisi, mais perçu comme subi (« est-ce que c'est une non-mixité souhaitée ou pas ? »)¹⁸⁹. Qu'il soit imposé par des conditions matérielles rendant difficile l'extraction de cet entre-soi ou qu'il soit institué par une incorporation symbolique des rapports sociaux, le caractère subi inquiète, car il donne « l'impression que ça rend illusoire en fait, tout espoir de transformation. » Or, le désir de mixité trouve l'une de ses origines dans l'aspiration à un changement social.

b. La mixité sociale : un marche-pied vers l'utopie sociale

A travers la description que les personnes interrogées donnent de leur milieu social d'appartenance ou de celui qu'ils affectent au Cause Toujours, nous avons pu constater la mention quasi unanime à la place de valeurs telles que la justice sociale ou l'égalité dans les préoccupations qui y sont spontanément associées. Ainsi, logiquement, quand les enquêté-es abordent l'idéal visé dans leur aspiration à davantage de mixité sociale, ces valeurs d'égalité ou de justice sociale sont au premier rang.

Dans cet idéal, la mixité n'apparaît pas comme un simple mélange, « *c'est pas, juste on prend des gens différents et on les met dans la même pièce* » mais bien dans une perspective de rassemblement, de rencontre, d'échange. Ces interactions créeraient de l'inter-connaissance qui participerait à nourrir une compréhension mutuelle, à faire tomber des préjugés (S évoque malgré tout la possibilité que la rencontre se passe mal et dans ce cas les préjugés seraient renforcés), à « casser les barrières, les représentations qu'on a les uns sur les autres ». La perspective d'une mixité sociale est aussi perçue, « dans de bonnes conditions », comme un moyen de conscientisation des rapports de pouvoir et de domination qui permettrait de les questionner, de les travailler et, dans « l'idéal-idéal », de les dissoudre « un petit peu ».

Dans un second temps intervient l'idée d'une mixité favorisatrice d'alliance entre classes pour combattre un système « qui me convient pas du tout¹⁹⁰ », ou bien qui permettrait, en miroir, d'arriver « à construire ensemble dans la différence » dans un objectif de transformation de la société pour aller dans un sens de « mieux-être », d'émancipation

189 Cependant on peut noter que le constat de l'entre-soi choisi apparaît problématique à mes interlocuteurs quant il est le fait de « dominants sociaux ».

190 Ce sentiment de vivre dans un monde « qui ne nous convient pas » est largement partagé par les acteur·ices du terrain puisque nous notons que dans le questionnaire proposé en ligne, 93 % des répondant·es déclarent être moyennement d'accord (63%) ou même carrément pas d'accord (30%) avec le fonctionnement actuel de la société.

collective, de vivre ensemble, d'égalité, de justice, où « *chacun se sente légitime [...] à être ce qu'il est et qu'il s'y sente bien et qu'il ait des droits fondamentaux qui soient respectés* ».

La mixité sociale devient à ce moment-là un outil politique qui prime sur le désir d'altérité, ainsi « *c'est pas tant sur le choix personnel de vie [...] c'est plus sur l'analyse politique en fait de, de s'dire mais comment c'est possible de vivre ensemble en démocratie sans se confronter à l'autre ?* ». C'est dans cette perspective politique de lutte pour une certaine justice sociale que P voit un « intérêt » à aller vers des « classes plus défavorisées » plutôt que vers des classes sociales « hautes » : « *une classe sociale qui serait plus haute, ça serait aussi différent de moi, mais j'irais pas vers eux, quoi, tu vois c'que j'veux dire... j'ai du mal à l'exprimer... on s'rait vraiment trop loin de nos... luttes.* »

La mixité sociale devient, dans ce cadre, moins un idéal qu'une idéologie.

« Parce que, en soi, que des groupes se mélangent pas c'est obligé, enfin, non c'est pas que c'est obligé mais je me dis c'est pas non plus... ça serait pas grave mais c'est que là aujourd'hui je le vis comme un truc problématique parce que pour moi y'a une oppression quoi, et c'est pour ça qu'elle me pose problème cette non-mixité, sociale. »

Cependant le fil est ténu qui tient l'image de l'utopie en ligne de mire, car l'idéal de mixité apparaît essentiellement symbolique, une représentation avec laquelle les acteurs se débattent en permanence, en oscillant entre nécessité sincère et profonde d'y croire et conscience de sa dimension fantasmée, « notre idéal de bobos de l'éducation populaire », dont ils perçoivent, en partie, la dissonance avec leurs pratiques ou leurs postures.

« ce mot d'idéal en fait il me parle bien parce que je pense que pour beaucoup de gens, justement, la mixité sociale, c'est un idéal euh... mais un idéal qu'on est pas forcément prêts à appliquer pour soi »

Un idéal qui vient aussi se fracasser contre le mur d'une certaine réalité de mixité vécue qui peut se révéler source de tensions ou même de violence.

c. Tensions entre idéaux et réalité : une division esprit / corps ?

« Entre ma position dans la pratique et intellectuelle, c'est pas forcément la même chose » cette petite phrase, si elle peut varier au cours des formulations, parsème les entretiens des aspirant·es à la mixité. Il y a ce que l'on projète symboliquement, ce que l'on conçoit rationnellement, et puis il y a la réalité. Si dans le discours les idéaux et le bien-fondé de l'idée de mixité sociale s'élaborent par la pensée, les limites sont posées par les affects. L'aspiration à la provocation intellectuelle évoquée par certains interlocuteurs s'arrête là où le corps rentre en jeu. Les limites s'expriment, dans un premier temps, par la mobilisation d'un vocabulaire lié à la perception corporelle. On peut distinguer un premier champ lexical attribué à la

violence, où la mixité qui n'entrerait pas dans le cadre viendrait « bousculer », porterait « atteinte », on se sent « agressés et envahis », les gens nous sembleront « insupportables ». Et même si l'esprit essaie de récupérer la main dans une tentative de rationalisation, le corps a le dernier mot :

« après on peut se dire, ah ben oui mais c'est parce que il vient d'un milieu différent du mien, mais n'empêche que, je sais pas, un mec qui arriverait en tenant des propos ultra-sexistes ou ultra-racistes peut-être que ça s'explique par son histoire personnelle et tout ce qu'on veut, n'empêche que je le trouverai insupportable. »

S'il y a des atteintes moins répulsives, comme les rapports au bruit « des gens qui hurlent » ou qui « vont parler trop fort », elles sont vécues comme tolérables si elles restent épisodiques ou bien contraintes dans un temps court : « pendant une heure ça ira mais pendant trois jours ça ira pas, quoi. »

Pour finir, les manifestations corporelles ne se vivent pas exclusivement dans la violence et l'agression. Le vocabulaire de la gêne est également présent : dans un milieu social très différent on se « sens pas à l'aise », on n' « ose » pas.

d. Le jeu dialectique des valeurs

« Les limites pour moi c'est quand même de, quelle que soit ta différence culturelle, d'âge, sociale, tout ce que tu veux, de se sentir respecté-es. » Le respect apparaît comme une condition centrale pour les interlocuteur·ices dans la perspective d'un vivre ensemble. Or le respect se définit principalement au regard des normes sociales et morales propres au groupe. La possibilité de la cohabitation passe par l'intégrité du corps mais aussi par un rapport implicite à un certain nombre de valeurs, valeurs correspondant à celles incorporées par les acteur·ices de la classe d'alternative.

Ainsi les propos jugés « racistes » ou « sexistes » seront une limite à ne pas franchir, *« si on pense que quelqu'un est en-dessous de nous parce qu'il est d'une autre race, c'est... pour moi c'est compliqué de vivre avec des gens comme ça quoi. »* On retrouve là l'idéal d'égalité porté par les aspirant·es à la mixité sociale. Ainsi le rapport fort aux valeurs, constitutif de la classe d'alternative, joue un rôle ambivalent et dialectique dans notre problématique : les valeurs sont à la fois source du désir et objectif visé dans l'idéal de mixité tout en étant l'origine des limites que l'on va poser et qui cadrent par conséquent la possibilité d'une mixité « absolue ». Les valeurs sont conditions de possibilité *et* conditions d'impossibilité.

Dans ce rapport complexe aux valeurs, le désir de mixité apparaît autant comme un besoin d'idéal que comme un besoin d'image de soi dans cet idéal. On se rapproche par là de

la définition du désir que Gilles Deleuze donne dans l'Abécédaire¹⁹¹ : « *Quand une femme désire une robe, tel chemisier, c'est évident qu'elle ne désire pas telle robe, tel chemisier dans l'abstrait, elle le désire dans tout un contexte de vie à elle qu'elle va organiser, elle le désire non seulement en rapport avec un paysage mais avec des gens qui sont ses amis, ou avec des gens qui ne sont pas ses amis, ou avec sa profession etc. Je ne désire jamais quelque chose tout seul. Je ne désire pas un ensemble non plus, je désire dans un ensemble.* »

e. L'image de soi dans la mixité sociale

« *On voudrait bien qu'on soit tous ami-es et que tout le monde s'entende bien et que... et en même temps que, en même temps, les gens trop différents de nous ils nous font vite chier, que, mais ça on se permet pas de le dire.* » Se permettre de dire que l'autre différent « nous fait chier », ça serait avouer, entre les lignes, que l'altérité on n'y tient finalement pas tant que ça, cela demanderait d'accepter d'égratigner notre image d'être vertueux ouvert à la différence coûte que coûte. Car notre morale nous dicte la tolérance. Or, pour suivre Albert Jacquard, « la tolérance est une attitude ambiguë. Tolérer c'est se croire en position de domination, de jugement ; c'est s'estimer bien bon d'accepter l'autre malgré ses erreurs¹⁹². »

Nous observons ainsi, à travers les contradictions émises dans le discours des interlocuteur·ices, que le rapport aux valeurs liées à la morale sociale du milieu, elles-mêmes productrices de contradictions, les place dans des situations de tensions internes récurrentes. C'est ce qu'en psychologie sociale on nomme la dissonance cognitive et qui se définit comme « la tension interne propre au système de pensées, croyances, émotions et attitudes (cognitions) d'une personne lorsque plusieurs d'entre elles entrent en contradiction l'une avec l'autre¹⁹³ ». La dissonance cognitive place les individus en situation d'inconfort.

Il nous apparaît que pour réduire cette situation d'inconfort, les interlocuteur·ices de notre terrain mettent en place une stratégie qui mobilise une construction de l'image de soi dans la mixité sociale. Une image de soi en être vertueux qui se compose sur la base d'une adéquation entre idéaux, idéologie et actes : « *quand on pense mixité sociale on pense « ouais c'est vachement bien si y'a des migrants qui viennent, c'est vachement bien si y'a des ouvriers qui viennent », par contre si y'a un pdg qui vient, non, là, la mixité sociale ça nous intéresse beaucoup moins et on s'en vantera pas. C'est pas ce qu'on veut, c'est pas l'image qu'on a envie de donner.* »

191 L'Abécédaire de Gilles Deleuze, de Pierre-André Boutang, entretiens avec Claire Parnet réalisés en 1988, Éditions Montparnasse, 2004

192 Albert Jacquard, *Petite philosophie à l'attention des non-philosophes*, Calmann-Lévy, 1999, entrée « autrui »

193 Source wikipédia

Car au-delà des valeurs morales, nous pouvons rappeler la dimension politique du désir de mixité précédemment évoquée, nourrie entre autres d'une mythologie « *de côté aussi lutte des classes où on veut représenter le peuple* » dans laquelle la mixité sociale serait une des séquences. Cependant, dans cette velléité de représenter le peuple, la classe d'alternative ne se représente pas comme n'importe quelle composante du « peuple » (si tant est qu'elle se perçoit même inscrite dans cette entité et non pas à la périphérie), puisque qu'elle se place dans une posture de « distinction », de porte-parole voire d'incarnation (être l'image du peuple). La chercheuse pourrait cyniquement rappeler que lorsque le « peuple » lutte pour se représenter lui-même, par exemple au travers du mouvement des gilets jaunes, peu nombreux·ses sont les acteur·ices du terrain venu·es lutter avec, ou ne serait-ce que soutenir idéologiquement le mouvement.

Mais loin d'être totalement dupes, les interlocuteur·ices sont conscient·es du hiatus entre aspirations et actes :

« en fait ça m'interroge à quel... enfin voilà, à quel point cette idée de mixité sociale c'est euh, c'est pas une... ouais, un peu une image de marque qu'on veut donner, une vitrine mais sans forcément se donner les moyens de le faire et... euh... et sans forcément en avoir l'envie profonde ».

Par ailleurs, la tentative de réduction d'une dissonance cognitive à travers le besoin de se voir en être vertueux, peut également se lire dans la nécessité de mettre à distance de soi les conséquences réelles sur la vie d'autres êtres humains attribuées à sa position, perçue, de privilégié·es : « *j'ai pas envie non plus de tomber dans l'auto-flagellation de, en effet, on est des personnes horribles, on reproduit les inégalités, même si, oui, on reproduit les inégalités, on est des personnes horribles, je pense pas.* » (rires). Ici se pose la question de l'incorporation du caractère systémique de rapports sociaux (reproduction des inégalités), transformé en trait de caractère personnel (personne horrible).

Pour terminer, nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que la mobilisation du discours de la mixité sociale, incorporée comme norme de son milieu d'appartenance, agit en tant que stratégie de confortation de sa place de membre de cette communauté. Le travail d'une image de soi valorisée dans son paysage social. P l'évoque à propos de son engagement bénévole au café : « *si je viens au café, au Cause Toujours, [...] c'est que ça a un intérêt pour la ville par exemple je pourrais dire, mais ça a aussi un intérêt personnel pour moi. C'est que ça me valorise dans mon cercle* ».

Ainsi dans le désir de mixité sociale on se rassure sur son intégrité morale, on se construit une place et un rôle dans une mythologie de lutte des classes, tout autant que l'on travaille à son ancrage symbolique dans un milieu social qui a fait du discours sur la mixité sociale une norme.

4.3 · Ce que le désir de mixité raconte des relations entre milieux sociaux

a. La difficile communication : l'autre comme une terre inconnue ou comme une terre à conquérir

L'un des bénéfices de la mixité sociale les plus fréquemment évoqué c'est l'opportunité de « ne serait-ce que d'essayer de se parler pour, déjà, se comprendre tant qu'on peut » par l'entremise de la rencontre dans l'altérité. Se parler c'est rentrer en communication avec l'autre, avec l'idée que l'échange favorise une forme de compréhension mutuelle. Ainsi on arriverait à faire tomber les préjugés, à changer le regard que l'on peut porter sur l'autre.

Cependant la compréhension sur la base d'un échange de paroles entre deux personnes issus de mondes sociaux différents semble difficile dans les faits rapportés par nos interlocuteur·ices. La compréhension suppose non seulement langage commun mais aussi cadre de références commun or, comme le souligne L, quand la réalité quotidienne entre deux mondes implique des expériences de vie très différentes, les mots ne recouvrent pas les mêmes significations.

« Moi si je devais parler avec par exemple... euh... avec Bolloré. Imagine, je vais boire une bière avec Bolloré, ou des types comme ça, des types euh où nos univers sont complètement... On se comprendra pas. Mais vraiment, en fait. Nos mots n'auront pas le même sens, on n'a pas été, on a, on a... comment dire ? La langue est différente. Mais vraiment différente. Alors évidemment, elle a les mêmes sonorités, les mots ont la même apparence, mais... Comment ça marche la langue ? T'as des mots, et en fait ton vécu, c'est que t'as vécu dans, dans, dans ta vie en fait, entière, notamment enfant mais pas que, ont, ont, ont fait en sorte que le mot recouvre un concept qui est propre à chacun. Mais quand la vie est tellement différente, ben le concept il peut pas être identique, donc la communication se fait sur le minimum, enfin le plus petit dénominateur commun. Et quand les mondes sont loin, les différences sont grandes, ben c'est pas grand chose le plus petit dénominateur commun. »

Sa conclusion est sans appel : « On ne ne peut pas se comprendre. Mais c'est même pas la peine quoi. »

P fait sensiblement le même constat lorsqu'il évoque une scène vécue dans son activité professionnelle en centre de vacances entre deux groupes d'enfants originaires du même département mais de milieux sociaux clairement éloignés. La tentative de mélanger les enfants à table pendant les repas lui font prendre conscience du fossé qui les sépare. Même *« si on parle tous français », « clairement dans les manières de se parler, y'en a qui comprenaient pas. Ils... ça se voyait qu'ils avaient jamais entendu des mots comme ça, des mots qui pouvaient être durs pour certains, violents, alors que pour d'autres c'était un peu leur manière de parler d'habitude. »* Alors l'autre apparaît comme un étranger, *« On a l'impression qu'on vient pas du même pays, euh... vraiment, quoi ! »* Et cette rencontre crée de la défiance, mais aussi de l'interrogation.

Si l'échange n'est pas impossible, l'étape de compréhension mutuelle semble difficilement évidente et spontanée, elle demandera, dans ces circonstances, un effort qui implique donc une volonté, dont on peu faire l'économie lorsque l'on communique avec son semblable. C'est en ce sens que A dit qu'il peut concevoir qu'on ne puisse pas vouloir la mixité sociale, d'être *« dans un truc où t'as pas envie, même moi des fois j'ai pas envie de me fatiguer. »*

Si la langue peut se transformer en barrière à la compréhension mutuelle, elle peut tout autant être un facteur d'entre-soi. Ainsi A évoque la difficulté de l'association pour laquelle il travaille à élargir son public *« on s'dit que on aimerait vraiment bien aller ailleurs mais en même temps on voit bien que rien que notre langage, nos manières de communiquer, notre plaquette, etc. ça raconte déjà tellement de choses sur notre milieu social que du coup forcément ben, c'est que des gens du même milieu qui nous sollicitent. »*

L'horizon de l'incompréhension ou celui de l'entre-soi ne sont pas les seuls envisageables dans la problématique du désir de mixité sociale. Des passerelles possibles existent pour entrer en communication avec les *autres différents*. Cependant dans cette perspective, un nouvel aspect est à considérer : la posture des « aspirant·es à la mixité » face à l'altérité, et principalement face à l'altérité de points de vue politique. Le constat qu'en fait A est dans ce cadre instructif. Il conçoit clairement que ses idéaux de transformation du monde, appelle chez lui une volonté de transformation des individus dans ce sens, quand bien même il est conscient que cette posture va à l'encontre de son idéologie de ne pas avoir d'intention sur l'autre. Ainsi, quand il tente de discuter avec des opposants à une occupation qu'il estime, lui, comme un moyen d'expression légitime, il constate l'ambiguïté de sa posture : *« j'étais vraiment, sincèrement intéressé pour les comprendre, mais j'avais aussi très envie de pouvoir décaler leurs points de vue. »* Vouloir décaler le point de vue de l'autre, c'est implicitement signifier qu'on ne lui porte pas ou peu de crédit. En tout cas on ne le considère pas assez

légitime pour le laisser exister en tant que tel. C'est rentrer dans un jeu de pouvoir et de domination que l'on aspire par ailleurs à dissoudre.

Quand la communication et la compréhension mutuelle semblent prépondérantes dans les bénéfices escomptés de la mixité sociale, la prise de conscience de la complexité d'une telle entreprise crée en conséquence une réaction radicale : *« mais si on peut pas se parler ça sert même à rien de lutter, ou quoi que ce soit en fait, c'est même pas la peine quoi ! »*

b. Un sentiment de mixité restreinte : distorsion entre perception et représentation

L'observation de la mixité implique deux questions : la question de l'échelle d'observation (où regarde-t-on) et la question des critères d'observation (que regarde-t-on). La question de l'échelle, n'est pas si anodine, ou évidente, que ce qu'il pourrait y paraître concernant l'observation de la mixité au sein du Cause Toujours. En effet, au cours des entretiens on peut noter que le cadre d'observation fluctue. Pour L, « est-ce que y'a les gens de la CCI qui sont passés ici par exemple ? Non. Ou peut-être de manière anecdotique. Ou en tout cas, ils sont pas bénévoles. » quand S fait le chemin inverse « je parle pas que des bénévoles mais aussi des clients habitués, alors si on met tout ça dans un « on » : est-ce que « on » est prêts à accueillir ? », considérant implicitement que bénévoles et clientèle « habituée » sont solubles dans une même entité homogène. Alors que P ressert l'échelle « dans les CA ou tout ça, où je voyais les... j'sais pas, la manière de parler des gens, les codes vestimentaires, tout ça... Pour moi, y'a... pour moi, y'a très peu d'ouvriers quoi ! » Et chacune de naviguer entre ces trois échelles tout au long des entretiens. On constate donc à travers la parole des interlocuteur·ices que le cadre d'observation est fluctuant, ce qui entraîne une première complexité.

Intervient ensuite la seconde étape, à savoir que cherche-t-on à voir lorsque l'on tente d'observer la mixité au sein du Cause Toujours ? Les critères d'observation se jouent alors sur deux terrains, à savoir : l'identification de personnes que l'on estime extérieures à l'entre-soi mais aussi les types d'interactions sur lesquels nous portons la focale.

L'analyse sur la question de l'entre-soi nous avait permis de dessiner en creux le portrait des milieux considérés, par les interlocuteur·ices, absents du Cause Toujours : ouvriers, pdg, cadres supérieurs, habitants des pavillons, millionnaires, « famille non-bobos ». Or, dans cet éventail de publics, il s'agira de préciser lesquels ne sont pas seulement considérés absents mais sont désirés, c'est-à-dire dont on cherchera à percevoir la présence.

Si les classes supérieures ou les classes moyennes apparaissent dans les mentions, ils semblent davantage invités que désirés car fantasmés dans d'autres univers : *« j'parlais des gens qui passent leur temps dans les centres commerciaux, des gens qui ont pas du tout ces préoccupations-là en tête, ben oui nous intéressent moins, parce qu'on se sent en décalage du*

coup plus, j'sais pas si c'est de culture ou de valeurs... » Si on analyse en creux, cela voudrait dire que l'on considère que les milieux qui nous « intéressent » davantage partagent intrinsèquement notre culture ou nos valeurs.

Ainsi la diversité qui « intéresse » va se situer dans les milieux populaires à travers les figures des ouvriers, des gens des quartiers ou des migrants. Cependant comme l'avancent Sylvie Tissot et Anaïs Collet « notre perception du monde social est informée par ce que l'on perçoit de manière quotidienne et de manière très locale » ce qui pour des aspirant·es à la mixité qui disent évoluer dans l'entre-soi biaise largement le prisme de perception. Ce que l'on cherchera alors à voir c'est une manifestation concrète de nos représentations d'univers fantasmés, à travers des traits identifiables. Cela implique par ailleurs implicitement que les appartenances sociales sont rationnellement observables, grille de lecture des mondes sociaux qui si elle n'est pas complètement infondée comme nous avons pu le voir avec la construction sociale de l'habitus, restent néanmoins soumise aux stéréotypes.

« Après je fais le constat que y'a clairement des milieux sociaux qui sont pas du tout représentés. Enfin je pense. » L'aspect contradictoire de cette phrase où S passe d'une affirmation à une atténuation portée par le doute, raconte bien le flou qui se joue entre les représentations et leur mise en confrontation rationnelle.

Ainsi soumis aux stéréotypes et aux représentations le regard devient tributaire de l'imaginaire collectif, comme le souligne M dans cette conversation :

M « l'imaginaire collectif c'est que la mixité sociale on va parler aux gens des ZUP. Et le centre-ville, ouais, la basse-ville ça n'intéresse pas, c'est... Quand tu discutes, le premier truc c'est : on va voir les gens à Fontbarlettes. C'est... »

SD « qui est le quartier populaire emblématique de Valence... »

M « alors que c'est un quartier très populaire la basse-ville. C'est la ZUP au pied de chez vous ! »

La portée des représentations joue également sur la capacité à voir la diversité dans des interactions qui ne correspondraient pas à celles que l'on projette dans notre image idéale de mixité. Dans ce sens le témoignage de S est révélateur. Après s'être demandé plusieurs fois si, oui ou non, elle avait déjà rencontré des personnes très différentes d'elle, ou de son milieu, au Cause Toujours, alternant les constats dans un sens et dans l'autre, elle finit par conclure :

Finalement, je pense que les gens qui sont de milieux sociaux le plus différent du mien, et ben c'est pas des gens avec qui j'ai le plus d'affinités. [...] Les bénévoles qui habitent au CADA, ben, euh, j'les connais pas ! Enfin voilà, y'en a certains je sais comment ils s'appellent, je fais le service avec eux [...] on se dit

bonjour c'est sympa, mais voilà... je bois pas des coups avec eux en dehors du service.

c. Culpabilité et responsabilité

*« en fait y'a une partie de moi qui me dit c'est vraiment des cons quoi !
Ils ont rien compris, ils ont aucune culture politique, ils ont pas de
clés de compréhension de, du, du système. »*

En voyant l'autre sans clés de compréhension, A le perçoit démuné face à un système dont il estime que l'autre est victime, et dont il pense, lui, détenir des clés de compréhension. Le sentiment de se sentir éclairé·e sur les rouages du fonctionnement du monde est largement partagé par les interlocuteur·ices il leur confère alors un certain sentiment de pouvoir. Or ce sentiment de pouvoir, perçu comme une forme de privilège du à leur parcours scolaire et militant, implique un sentiment de responsabilité chez les aspirant·es à la mixité ; un devoir « *d'en faire assez* » pour lutter contre le système et les rapports de domination qu'ils rejettent. Emerge alors de façon très diffuse dans le discours, sans jamais vraiment le nommer, un rôle auto-assigné de « sauveur·se ». Ce rôle, si on ne le nomme et on ne l'assume pas clairement c'est probablement par conscience de son caractère ambiguë dont on perçoit qu'il n'est pas totalement en adéquation avec certaines valeurs d'éducation populaire, notamment l'autodétermination. Pour exemple, la mise à distance radicale de la posture caritative ou de celle du travailleur social par P et A dont ils rejettent la posture de domination implicite.

Cependant si L peut faire un constat se rapprochant de celui de A en observant que « *dans les ouvriers que j'côtoie, j'vois, y'a, y'a, enfin la conscience politique c'est zéro quoi ! C'est zéro* », et même si son rapport au politique est tout aussi profond (« *pour moi quelqu'un qui est pas politisé, ben autant qu'il renonce à une forme de liberté, au moins de penser* ») sa posture est radicalement différente : « *à un moment faut entretenir des relations, faut pas se la péter non plus quoi ! [...] faut pas faire chier les gens en ramenant sa science.* »

Même s'il fait preuve de jugement, ce dont il a conscience en atténuant toujours celui-ci par un « c'est méchant de dire ça », le jugement de L envers ses collègues n'implique pas de mépris, de posture en surplomb. Posture qui semble bien difficile à tenir pour les aspirant·es à la mixité, quand bien même cette posture se construit à l'encontre même de leurs intentions, leurs valeurs. Ainsi, dans leurs témoignages transparait une volonté de lutter contre cette posture quand, dans les faits, celle-ci semble les dépasser : « c'est difficile de pas être dans le jugement », « ça paraît encore un jugement de valeurs », « j'peux pas m'empêcher d'avoir un regard dédaigneux, malgré tout quoi ! »

Les interlocuteur·ices du corpus des « aspirant·es à la mixité », font état dans leur discours de tensions entre lesquelles ils et elle sont pris. Les conflits de valeurs permanents que

traversent les aspirant·es à la mixité est un puissant ressort du sentiment de culpabilité qui les habite. La source la plus notable de ce sentiment de culpabilité se dit dans le sentiment partagé par chacun·e d'entre ell·eux d'être des « privilégié·es » dans un monde qu'ils et elle rêvent *juste et égalitaire*.

« Y'a une certaine culpabilité derrière ça, même si voilà, de façon rationnelle, je me dis que, ben oui, j'ai la chance d'être née là où je suis née. »

« Du coup je me sens des fois, comment dire ? Une forme de culpabilité, quoi, vis-à-vis de ça. J'veux dire moi j'ai jamais galéré dans la vie, pourquoi moi ? »

Or, dans ce qu'on pourrait analyser comme une tentative de réduction d'une dissonance cognitive, ce sentiment de culpabilité appelle un sentiment de responsabilité à agir pour faire changer les choses¹⁹⁴. Cependant les acteurs disent être pris entre ce sentiment de « devoir » et la limite des actions concrètes qu'ils et elle se voient mettre en œuvre.

« La culpabilité elle vient plus là où j'me dis voilà je suis consciente que ben oui j'ai eu de la chance, que j'ai une situation plutôt privilégiée dans la société dans laquelle on vit, euh... et, est-ce que... et sachant que j'en suis consciente, est-ce que quelque part j'en fait assez pour essayer de lutter contre ces rapports de domination »

« J'ai conscience des privilèges que j'ai, j'ai conscience que c'est pas juste et quelque part j'en profite quand même. J'essaye de pas en abuser mais j'en profite quand même et je fais pas tout pour les abolir ces privilèges. Voilà, donc je l'assume pas forcément très bien. (rires) »

Ce constat, qui peut se lire comme une forme de pénitence, apparaît d'autant plus dur envers elle et eux que nulle part dans le discours n'apparaît l'idée que les marges de manœuvres objectives pour faire bouger les choses sont aussi largement conditionnées par l'organisation structurelle du système. Ainsi, en endossant une forme de responsabilité personnelle à combattre l'institution des privilèges et des rapports de domination, apparaît en

194 Pour le psychanalyste Dominique Scarfone, le sentiment de responsabilité et le « souci de l'autre » sont des « réponses à » un sentiment de culpabilité (« Culpabilité et responsabilité », in *Revue française de psychanalyse*, PUF, 2003/05, vol. 67, p. 1633-1636). Pour un approfondissement de l'origine du sentiment de culpabilité du point de vue de la sociologie clinique, voir Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe*, pp. 185-197.

filigrane l'idée que l'échec à y parvenir est un échec personnel et non pas du, en grande partie, à des conditions de possibilité structurelles.

d. Effacement de la notion de violence symbolique des dominations

Là où le privilège suggère une posture passive, une position sociale bénéficiaire dont on hérite, la domination évoque une posture active. S'ils se conçoivent comme privilégié-es, les aspirant-es à la mixité ne se conçoivent que de loin en tant que dominants. Le terme et la notion de dominations existe dans le discours des aspirant-es à la mixité, seulement il est vu par le prisme des dominations globales, dans lesquelles eux mêmes sont pris. Leur place de dominants apparaît décorrélée d'actions ou d'applications concrètes qui auraient des conséquences sur les rapports sociaux. Ainsi si la violence symbolique peut traverser leur conception, ils la mettent à distance d'eux. La prise de conscience de cette éventualité semble se diluer dans le déni « parce qu'en fait ça serait trop violent de la voir » ou les (bonnes) intentions :

« si ça se trouve y'en a qui disent « moi jamais je pourrais aller là dedans parce que j'ai pas le niveau scolaire ». Peut-être. Je suis sûr que y'en a qui peuvent se dire ça. « J'pourrais jamais aller au Cause Toujours parce que les gens quand ils parlent, je les comprend pas, et j'ai pas le niveau scolaire pour y aller »... Alors que, nous, on dirait, vous avez tout à fait votre place, au contraire !

Or comme on peut le lire à travers le témoignage de L, qui évoque l'échec du dispositif « culture du cœur », les incitations qu'elles soient pécuniaires ou amicales ne font pas le poids face à l'incorporation du fait qu'il y a des lieux qui nous sont autorisés et d'autres non, des lieux dans lesquels on sait qu'on a pas les codes, qui sont loin de nos habitudes. Ainsi, quand L, qui avant d'être correspondant pour le journal local était allé cinq fois au théâtre dans sa vie « et en payant en plus ! », invite ses collègues de l'usine à y aller, comme un droit « mais putain, mais vous avez le droit aussi d'aller au théâtre, c'est pas si cher que ça », les représentations ont raison des arguments rationnels : « parce que y'a des choses comme ça qui... 'fin (voix feutrée) « non, mais on va au théâtre, faut s'habiller ». La violence de l'idée de s'imaginer comme un éléphant dans un magasin de porcelaine est plus forte que la perspective de passer une (éventuelle) bonne soirée.

Cependant quand l'éventualité et les conditions des limites à la mixité sont abordées, la notion de violence symbolique apparaît dans le discours par la mention de la mise à distance implicite. On peut le lire notamment chez S qui perçoit que face à un public qui ne ferait pas figure de « bonne diversité » les acteur-ices arrivent à mettre en place « *alors je pense*

inconsciemment et implicitement, des mécanismes pour faire en sorte que ces gens-là viennent pas trop. » Et la violence symbolique qui nous apparaît la plus distinctive par rapport à notre problématique se joue dans la référence évidente à la culture dans le projet du Cause Toujours, en tant qu'il se nomme déjà café culturel associatif. Cette dénomination s'avère classante. La revendication explicite d'un lien fort à la culture apparaît tout autant comme un produit d'appel pour le public qui s'y reconnaît que comme un facteur inhibiteur pour qui ne se sent pas à l'aise avec la notion. Si l'on ajoute la dimension associative à l'identité du lieu le champ se ressert encore d'un cran. Ainsi l'on remarquera dans les réponses à l'enquête en ligne que seul 11% des participant·es ne sont pas familier avec le milieu associatif en dehors du Cause Toujours et que par ailleurs 75% des acteur·ices déclarent être bénévoles dans une autre association quant ils ou elles ne sont pas administrateur·ices. Si les représentations jouent un rôle dans la perception des acteur·ices envers « l'extérieur », elles jouent également un rôle dans la perception du café par « l'extérieur ».

La violence symbolique ne se lit pas exclusivement sur la vitrine des lieux d'une certaine forme de (relatif) pouvoir que sont les cafés culturels associatifs mais tout autant dans la posture « *symptomatiques des gens du Cause Toujours, qui ont des certitudes sur les autres, sur les gens, sur les pauvres qui votent Front National, avec un regard surplombant et une certitude de qui [ils sont]* ». Posture, associée par ailleurs aussi au milieu militant en général et engendrée par le sentiment déjà évoqué d'être « éclairé·e » sur le fonctionnement complexe du monde. Posture qui place dans un élan presque indomptable en surplomb, et ce en dépit de toutes intentions profondes d'horizontalité ou de toutes valeurs sincères d'égalité, à l'exemple du constat de S : « *c'est difficile de dire ça sans paraître genre j'me mets en position de supériorité parce que moi j'ai tout compris et eux ils ont rien compris quoi* ». Cette posture, parfois teintée d'une approche moralisatrice, à travers laquelle transpire l'image d'un certain mépris de classe, est un mécanisme dont il est facile de percevoir la puissance de dissuasion auprès d'autres milieux sociaux, toutes positions sociales confondues.

Chapitre 5. Mixité sociale, un désir et des limites à chercher du côté des structures

a. Le désir de mixité sociale, un scénario écrit d'avance par les structures sociales

Ainsi donc le discours sur la mixité sociale a infusé notre rhétorique puis s'est diffusé dans nos propres discours à partir d'un discours institutionnel tout autant que médiatique. Nous l'avons assimilé. Et tout comme l'incorporation des *habitus*, cette assimilation tire son

efficacité de la dimension inconsciente de son appropriation devenue norme individuelle et collective et que l'on mobilisera alors en référence à des valeurs plutôt qu'à la reproduction d'un discours. Cependant il serait malhonnête de ne circonscrire l'analyse qu'à cette seule dimension, car c'est bien parce que ce discours et le champ d'évocations associées à la « mixité sociale » a trouvé des résonances avec des valeurs réellement portées et des représentations symboliques qui faisaient sens pour les acteur·ices du terrain que la greffe sémantique a prise.

Assimilation du concept de mixité sociale dans le discours, oui certes... mais, où est le désir dans tout ça ? A quel moment est-on passé du discours de la mixité sociale au désir de mixité sociale ? Nous proposons de partir, avec Schopenhauer, du principe que « tout désir naît d'un manque, d'un état qui ne nous satisfait pas » et qu'ainsi il est souffrance tant qu'il n'est pas satisfait. Une équation semble ainsi émerger : le constat que l'appel répété à la mixité sociale ne se concrétise pas dans la réalité vécue se traduit par un sentiment de manque. Le discours rationnel de la mixité sociale se transforme ainsi en une appropriation affective, personnelle, par les acteur·ices du terrain.

Pour aller plus loin, Claude Coquelle le dit sans détour : « nos désirs ont leur source dans notre environnement social. Tous nos désirs. Même ceux qui nous paraissent les plus personnels, les plus intimes, les plus vivants, les plus créateurs. »¹⁹⁵ Le psychosociologue rejette l'idée que parmi nos désirs, certains relèveraient d'un « détournement », essentiellement au profit du système économique¹⁹⁶ mais que par contre, nos « vrais désirs » seraient personnels et spontanés. Coquelle concède que cette affirmation puisse être désagréable à entendre, parce qu'elle heurte notre intuition : « presque par définition, un désir est quelque chose qui est vécu comme prenant sa source en moi ». Dans la perspective où l'individu singulier serait défini par l'ensemble de ses désirs : que reste-t-il alors de son identité si ses désirs ne sont que le produit de mécanismes sociaux ?

Il poursuit par là, la théorie de la production de l'habitus de Bourdieu en suggérant que c'est l'incorporation inconsciente de schèmes sociaux¹⁹⁷ qui participe à la construction des désirs tout en rendant dans le même temps invisible la source de cette production.

La psychanalyste Charlotte Herfray ne dit pas autre chose lorsqu'elle situe la source du désir dans l'inconscient. Inconscient qui n'est pas, pour elle, uniquement lié au passé du sujet

195 Claude Coquelle, *Mes désirs sont-ils à moi ?* Société française de gestalt 2009/2 n°36, pp.117-134

196 Ainsi la captation du désir est une des ressources majeures qui vient nourrir la conception des messages publicitaires

197 « La transaction qui fonctionnait au départ entre moi et le milieu social finit par fonctionner à l'intérieur de moi-même, je finis par m'auto-sanctionner (fierté, honte, culpabilité, etc) et par imiter des modèles internes, fruits de l'assimilation des modèles externes. » Claude Coquelle, *Ibid.* p. 120

(sa petite enfance) mais qui se développe tout autant dans les expériences qu'il vit et l'environnement dans lequel il baigne tout au long de son existence.

b. Un terme impensé

En poursuivant la piste de l'inconscient, de l'implicite, nous observons que ce désir de mixité sociale a d'autant plus de probabilité de rester inassouvi que la « mixité sociale » est par essence indéfinissable. A ce titre, le déroulé de l'entretien avec P est assez révélateur de comment ce qui apparaît initialement comme une évidence se transforme en un poisson difficile à saisir lorsque on essaie de l'attraper dans sa complexité et le penser dans une situation concrète. En effet, je débute l'entretien avec P comme chacun des autres entretiens en lui demandant de me définir ce que, lui, entend par « mixité ». Spontanément il me donne une définition où il n'a pas besoin de chercher ses mots (comme l'ensemble de mes interlocuteur·ices) :

« moi si on me dit « mixité » en fait c'est mixité de pas mal de trucs, quoi ! Ca peut être mixité des genres, mixité euh... sociale. Mélange, en fait. Mélange de gens qui ont pas forcément quelque chose à voir dans leur vie de tous les jours quoi. Ils ont une différence soit de sexes, soit d'appartenances sociales, et du coup ça serait ça la mixité, c'est de mettre des personnes qui se mélangent. »

Cependant après plus d'une heure d'entretien à explorer la question, au détour d'une phrase, P lâche ces mots : « Je sais pas comment ça se définit en même temps la mixité ». Il nous semble que cette contradiction est significative du caractère impensé du concept de mixité et a fortiori de mixité sociale. Le recours à cette notion apparaît dans un premier temps tout à fait banal à notre interlocuteur, mais après un certain temps d'échange à triturer le concept dans tous les sens, ce qui relevait de l'ordre de l'évidence, se transforme en un foyer de questionnements. A plusieurs reprises au cours de nos échanges, P formule des scénarios, puis s'interroge lui-même sur la faisabilité ou la cohérence de raisonnement lié à ces scénarios. Lors de cet entretien, nous voyons de façon très palpable se mettre en place sous nos yeux la construction de la réflexion de P sur cette question, ponctuée de « c'est chaud de penser une société comme ça », « c'est une question euh... difficile quoi ».

Pour aller plus loin, proposons un travail de définition très scolaire : nous pouvons lire sur le Larousse que la mixité sociale est une « cohabitation, dans une zone géographique ou une collectivité donnée, d'individus ayant des origines ethniques, sociales, culturelles différentes ». Si, maintenant, l'on s'attache au terme seul de mixité en tant que tel, il désigne, toujours dans le dictionnaire, le « caractère d'un groupe, d'une équipe, d'un établissement scolaire comprenant des personnes des deux genres sexuels ». Autrement dit, la mixité, en

dehors de ce rapport de genres, n'a pas d'autre définition officielle. Force est de constater que l'on fait ici face à une incertitude lexicale : comme le souligne la sociologue Marie-Christine Jaillet-Roman, le terme de mixité « est, hors de nos frontières, un terme incompréhensible ou intraduisible. On pourrait lui préférer le terme de “diversité” qui, lui, a l'avantage de reconnaître l'existence de différences. Autre singularité de ce terme, il n'est jamais défini : que faut-il réunir pour dire d'une situation qu'elle est mixte ? »¹⁹⁸

Cette approximation sémantique peut se voir comme la difficulté même de saisir la mixité car, en effet, comment évaluer la mixité, « à quel moment on dit “ok, on est mixés” » pour reprendre les mots de P. Comment la mesurer puisque la mixité sociale « ne répond pas à un concept scientifique¹⁹⁹ », rendant d'autant plus complexes les processus d'observation qui nécessitent alors « de faire des choix d'ordre conceptuels et méthodologiques. »²⁰⁰ Ce qui exclut toute possibilité d'évaluation spontanée. Or intervient une seconde difficulté, à savoir : que mesure-t-on ? Où regarde-t-on (la question de l'échelle) ? Que cherche-t-on à voir (la question des critères) ?

Sans protocole clair d'évaluation (et ça n'est pas là l'objectif recherché par les acteur-ices du terrain) le seul outil à disposition reste la perception, comme le souligne P « j'ai pas une vision assez précise des gens, c'est plus une impression globale ». Si la perception peut être un indicateur comme un autre, sa dimension largement subjective laisse la porte ouverte à beaucoup d'ambiguïtés.

La mixité sociale, indéfinie car indéfinissable, sera donc inexorablement observée par le prisme d'une représentation, image mentale sur laquelle on projette ses fantasmes. Fantasme compris comme une « production psychique imaginaire » qui a la « structure d'un scénario » soutenant la réalisation d'un désir²⁰¹. Si l'imaginaire n'est pas le réel, on peut malgré tout émettre l'hypothèse qu'il est nourri par le réel, or quand, dans le cas d'un désir d'altérité qui semble extérieure à notre vécu, le réel ne nous est pas accessible, c'est la fiction qui prend le relai. Et la fiction crée des stéréotypes. « L'idéologie de la mixité sociale, associant un monde ouvrier plus ou moins fantasmé à des pratiques de convivialité et valorisant par là même la coexistence avec les couches populaires²⁰² » participe alors à construire des scénarios qui viendront appuyer nos fantasmes d'un monde social « mixte » idéalisé. En fonction du cadre

198 Marie-Christine Jaillet-Roman, « La mixité sociale : une chimère ? Son impact dans les politiques urbaines », Informations sociales 2005/3 (n° 123), p. 98-105. Article disponible sur cairn.info

199 « Portrait social 2016 – la mixité sociale » p.8

200 Ibid p. 11

201 Wikipédia

202 Stéphanie Vermeersch, *Art. Cit.*

de référence culturel, l'ouvrier sera gouailleur, en bleu de travail, exploité ou gréviste ; le cadre supérieur sera pincé, en costard, winner ou matérialiste ; l'étranger sera exotique (disons qu'il ne sera pas belge), en danger, ou en demande d'intégration. Dans tous les cas dans ces représentations, l'autre, qui donc par essence ne nous ressemble pas, sera reconnaissable et identifiable en tant qu'autre. Et c'est là que le bât blesse. Car si le sentiment d'entre-soi est largement le reflet d'une réalité au Cause Toujours, la perception de la diversité des individus qui interagissent au Cause Toujours est partiellement détournée par un cadre d'observation biaisé.

Au-delà de l'image fantasmée de l'autre que l'on cherche à voir, la représentation de la mixité en tant que processus générateur de rencontres et d'échanges créateurs joue également sur notre perception. Quand les autres différents sont bien là mais que les interactions vécues ne concordent pas avec celles que l'on projettent, cette réalité a tendance à échapper à notre champ d'observation. Dans ce sens le témoignage de S est révélateur. Après s'être demandé plusieurs fois si, oui ou non, elle avait déjà rencontré des personnes très différentes d'elle, ou de son milieu, au Cause Toujours, alternant les constats dans un sens et dans l'autre, elle finit par conclure :

Finalement, je pense que les gens qui sont de milieux sociaux le plus différent du mien, et ben c'est pas des gens avec qui j'ai le plus d'affinités. [...] Les bénévoles qui habitent au CADA, ben, euh, j'les connais pas ! Enfin voilà, y'en a certains je sais comment ils s'appellent, je fais le service avec eux [...] on se dit bonjour c'est sympa, mais voilà... je bois pas des coups avec eux en dehors du service.

Poser la problématique de recherche en termes de désir, positionne la mixité et, à travers elle, « l'autre » désiré en objets de désir, or objet n'est pas sujet. Ce point nécessiterait un développement allant chercher plus avant du côté de la psychanalyse qui, s'il en est pas moins passionnant, n'est pas l'objet de cette recherche.

c. Un désir au foyer de la convergence des imaginaires

Parce qu'il semble recouvrir des évidences d'interprétation, le recours au terme de mixité sociale dispense de penser la réalité, concrète, factuelle, qu'implique sa mise en pratique. Mot-concept, il semble contenir en lui toute les forces d'évocation sur lesquelles nous pouvons projeter nos fantasmes. L'altérité désirée ne s'inscrit pas dans une réalité objectivable. Lorsque Gilles Deleuze parle du désir dans l'Abécédaire²⁰³, il le conçoit comme un agencement, la construction d'un ensemble dans un paysage imaginaire inconscient : « Quand une femme

203 L'Abécédaire de Gilles Deleuze, de Pierre-André Boutang, entretiens avec Claire Parnet réalisés en 1988, Éditions Montparnasse, 2004

désire une robe, tel chemisier, c'est évident qu'elle ne désire pas telle robe, tel chemisier dans l'abstrait, elle le désire dans tout un contexte de vie à elle qu'elle va organiser, elle le désire non seulement en rapport avec un paysage mais avec des gens qui sont ses amis, ou avec des gens qui ne sont pas ses amis, ou avec sa profession etc. Je ne désire jamais quelque chose tout seul. Je ne désire pas un ensemble non plus, je désire dans un ensemble.» Or les paysages qui composent les différents ensembles de cette recherche sont particulièrement concordants pour faire naître ce désir de mixité au Cause Toujours, et probablement, avec lui, dans une grande partie des cafés culturels associatifs.

En convoquant l'imaginaire des cafés qui associe la convivialité, le lien social mais aussi la représentation d'un espace de brassage social. En y intégrant les valeurs d'ouverture, de justice sociale et d'égalité nourries par la classe d'alternative, public et acteurs majoritaires de cet espace, lui-même porté par une éthique de l'engagement associatif où l'autre et le désintéressement sont des moteurs. Si l'on ajoute le fait qu'une partie des membres de cette classe d'alternative a connu une trajectoire sociale de transclasses, produisant potentiellement des conflits de loyauté avec leurs milieux d'origine souvent populaires et un certain sentiment de culpabilité. Nous obtenons un brassage de déclencheurs qui concourent à une récupération de la norme éthique de la mixité sociale, et qui incite les acteur·ices des cafés associatifs à investir cet espace pour en faire « le support d'un idéal de sociabilité²⁰⁴ ». !

d. Des violences symboliques invisibilisées

Or cet idéal de sociabilité est construit dans l'invisibilisation des violences symboliques de domination sociales. Celles qui sont produites par les acteurs tout comme celles qu'ils subissent. « Ce que [les acteurs] contemplent à travers la « vie de quartier », c'est en réalité leur propre idée, rassérénante, d'un petit monde social divers mais pacifique d'où les antagonismes sociaux seraient absents.²⁰⁵ »

La notion de mixité implique l'idée de distinguer, d'opposer, puis de mélanger des individus ou des groupes d'individus aux identités assignées « différentes ». Mais est-ce que le seul fait de « mélanger » nous emmène forcément vers l'idéal d'égalité visé ? Tout nous porte à en douter. Dans le fait de distinguer puis de mélanger, se jouent déjà comme nous l'avons vu avec Christine Delphy,²⁰⁶ des rapports de dominations qui tendent à (re)créer inévitablement des groupes dominants (les Blanc·hes, les cultivé·es, les hommes, les

204 Stéphanie Vermeersch, *Art. cit.*, p. 67

205 Anaïs Collet, *Op. Cit.*, p. 16

206 « La division se construit en même temps que la hiérarchie et non pas avant. C'est dans le même temps, par le même mouvement, qu'une distinction ou division sociale est créée hiérarchique, opposant des supérieurs et des inférieurs. »

valides...) et des groupes dominés (les racisé·es, les beaufs, les femmes, les handicapé·es...). Entre ces groupes les rapports de domination se jouent dans l'inégal accès à la légitimité des droits et des choix. Or dans cette dynamique, le groupe dominant est souvent considéré comme le neutre. Il est rarement nommé et cela réaffirme sa position dominante. L'invisibilisation est l'ingrédient premier des violences symboliques et elle en est la condition de perpétuation.

L'impensé de ces violences symboliques, de ce qui les produit et de ce qu'elles produisent, contribuent à entretenir l'illusion qu'une forme « absolue » de mixité sociale est possible. Si dans les faits une diversité existe bel et bien dans les profils des « pratiquants » du Cause Toujours, c'est contre une représentation de la mixité comme espace de mélange et d'interaction profonds (pour ne pas dire intimes) que le regard de l'observateur bute.

Si le Cause Toujours est, comme nous l'avons abordé, un espace fertile au développement du désir de mixité sociale, c'est, dialectiquement, un lieu de production de mise à distance de la diversité sociale dans la perspective émise par Pierre Bourdieu²⁰⁷ où « l'aversion pour les styles de vie différents est sans doute une des plus fortes barrières entre les classes. » Et quelle vitrine plus efficace du style de vie de la classe d'alternatives qu'un lieu construit et porté par ses propres acteurs, y affichant leurs goûts, y développant leurs pratiques et en y instituant leurs valeurs ? Outre la barrière symbolique de la non-identification à d'autres styles de vie, le constat est relevé par les interlocuteur·ices que la fréquentation de milieux aux pratiques et valeurs différentes des nôtres produit chez les individus du malaise, de l'inconfort, physique tout autant que moral. La rencontre avec les autres classes sociales dans un café associatif a d'autant moins de chance de se réaliser que la fréquentation d'un café s'inscrit dans une pratique de loisirs. Or s'il y a bien un temps de vie où le plaisir est valorisé c'est pendant le temps, par définition non-contraint, des loisirs. Et dans les représentations, comme dans les faits, plaisir et inconfort sont rarement compatibles sur le long terme.

Ainsi on oscille dans un jeu de tensions permanentes entre un lieu qui produit toutes les sources du désir de mixité et qui crée en même temps toutes les limites à cette possibilité d'advenir. On se retrouve alors dans une autre forme de dialectique où la mixité sociale ne se produit pas spontanément mais où, à l'opposé, la mixité sociale provoquée par des dispositifs plus ou moins réfléchis ne crée par de commun, de désir, comme le raconte L en évoquant les « tentatives » institués par le service communication de l'usine où il travaille pour « faire des choses pour qu'les gens s'mélangent ». Loin de trouver quelconque bénéfices à ses yeux, le procédé est vécu comme « complètement artificiel », et de constater qu' « en fait... les gens n'ont pas la volonté de se mélanger » et conclure que la « mixité sociale, c'est toujours pareil,

207 Pierre Bourdieu, *La Distinction*, p. 60

ça se décrète pas. Ca se décrète pas ! » Est-on condamné au constat que « il y a entre les classes sociales des différences qui sont de l'ordre de l'espèce » ? Qu'il y a comme dans la métaphore de L, dans le monde social comme dans les océans, des différences de températures ou de salinité dans l'eau qui font que ça ne se mélange pas ? « On imagine pas, on se dit bon c'est de l'eau, ben non, c'est comme si y'avait des couloirs de flotte, quand y'a de l'eau froide qui, on va dire est moins chargée en sel, et de l'eau chaude... et ben ça se mélange pas ! »

e. L'ambivalence des valeurs : source des contradictions

La confrontation est permanente entre une analyse rationnelle des faits et une posture morale et politique qui semble nous interdire de capituler devant ce constat.

Quand la psychanalyste Charlotte Herfray nous parle d'un sujet humain divisé et conflictuel, qui peut à la fois désirer une chose et son contraire, la sociologue Monique Dagnaud nous dit que « beaucoup des contradictions qui assaillent [la classe d'alternative] tiennent à sa propre logique intellectuelle ». Et de préciser que la spécificité du discours culturel critique qui lui est constitutif « pousse à une attitude « radicale » en raison de la distance qu'il pose entre lui et le langage ordinaire et la culture conformiste. Prenant de la hauteur, fondé avant tout sur une force réflexive, il met en forme un projet moralisant, mais aussi progressiste sur la société appréhendée dans une perspective globalisante.²⁰⁸ »

Les implicites politiques et moraux conservateurs véhiculés à travers l'historique du concept de mixité sociale se sont dissouts mais n'ont pas complètement disparus au fur et à mesure de sa réappropriation par la classe d'alternative. En témoigne une certaine distance critique vis-à-vis du terme que les acteur-ices tiennent à préciser auprès de la chercheuse au moment de l'entretien, tout en l'utilisant spontanément par ailleurs. Implicites politiques et moraux qui, s'il ne sont pas conscientisés sont malgré tout partagés dans la pratique. Ainsi si l'institution y projette en sous-texte un outil de contrôle des populations, les « aspirant-es à la mixité » appliquent ce contrôle à travers les stratégies inconscientes et les mécanismes de mises à distance des autres « incontrôlables ». Les limites s'instituent alors à travers le corps et les valeurs.

Si intellectuellement l'accueil et la rencontre de l'autre nous stimulent, le corps pétri de normes sociales assimilées joue, en tant que véhicule des sens, des affects, des goûts et des pratiques, le gardien de la distanciation sociale.

Les valeurs, point cardinal de l'identité des acteur-ices de la classe d'alternative, joue à leur tour un rôle dialectique. Les valeurs d'ouverture, de justice, d'égalité allument le désir

208 Monique Dagnaud, *Art. Cit.*, p. 388

moral de mixité sociale quand l'injonction au respect de ces mêmes valeurs va les transformer en limites étouffant l'avènement de cette mixité. En convoquant l'égalité et la dignité humaine, en affichant un rejet des propos racistes, sexistes ou discriminants, en instituant le « respect d'autrui » comme condition fondamentale de la rencontre, la posture morale des aspirant·es à la mixité contraignent la mixité à leurs propres règles du jeu. Ce que Sylvie Tissot appelle « la gestion de la bonne diversité » car « les conflits liés aux normes propres à chaque groupe social ne disparaissent pas magiquement.²⁰⁹ »

Loin d'être un processus calculé et conscient, la mise à distance d'autrui à travers le contrôle de la transgression des normes morales du groupe se vit là encore par le corps. Egratigner nos valeurs nous « bouscule », nous « atteint », nous rend l'autre « insupportable ». Quand bien même on tenterait de rationaliser, de comprendre le comportement de l'autre, on ne vit pas cette scène uniquement comme une expérience intellectuelle, on ressent la transgression morale dans sa chair-même comme une agression.

On pourrait ainsi émettre l'hypothèse que ce que l'on contrôle surtout c'est la permanence de notre intégrité, de notre confort, qu'il soit physique, moral ou dans une moindre mesure intellectuel. Nous tenons à distance ceux qui nous demanderaient de trop nous faire vaciller sur nos certitudes, sur nos évidences. Ce que l'on contrôle c'est la stabilité de notre identité. Or ce besoin de stabilité intérieure, loin d'être l'exclusivité de la classe moyenne intellectuelle est un besoin partagé par la majorité des individus. Et les stratégies pour s'en assurer sont sensiblement les mêmes dans toutes les classes sociales : la mise en conditions favorables de l'entre-soi.

Pour terminer, nous pointons que le désir de mixité sociale est une conséquence d'un sentiment de culpabilité, or dans son impossibilité intrinsèque de réalisation il produit à son tour de la culpabilité. On peut voir dans cette culpabilité un sentiment d'échouer dans la quête d'une identité d'être vertueux. On peut aussi y voir le sentiment de faillir à un certain devoir de responsabilité d'individu habité par la conscience d'un statut de privilégié à lutter contre ses propres espaces de domination que Levinas nous aide à penser / panser : « Celui qui n'est pas déchiré par le choix qu'il doit faire a déjà renoncé. Cette nécessaire culpabilité, c'est la trace de l'éthique dans son impossibilité même.²¹⁰ »

A la question fil rouge de cette recherche : le désir de mixité sociale est-il un désir de dominant·es qui s'ignorent ? Le travail effectué nous porterait à dire que le désir de mixité est

209 Sylvie Tissot, *De bons voisins, Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Raisons d'agir, 2011, p. 10

210 *Philosophie magazine*, Hors-série Levinas, hiver 2018, p. 57

un désir de dominant·es conscient·es de leur position de (relative) domination mais dans l'ignorance, ou plutôt dans l'inconscience, en grande partie, de leurs actes de domination et du cadre qui les favorise symboliquement ou les rend effectifs concrètement. Finalement ce qu'on désire à travers la mixité sociale c'est le paysage qui y est associé. Sur le plan personnel, c'est une expérience concrète de l'altérité comme enrichissement personnel à travers une connaissance plus profonde de l'humanité, contre la tentation confortable du repli sur soi mais aussi comme témoin de notre vertu qui est recherchée. Et à titre collectif, voire civilisationnel, le désir de mixité sociale fonctionne comme un transfert d'une représentation de l'alliance entre classes pour renverser un système social considéré et vécu comme injuste et inégalitaire. L'expérience de l'altérité est investie comme une condition vitale au « faire société ».

Conclusion

Mettre un point final à cette action-recherche est un acte symbolique qui intervient entre satisfaction et gratitude. Satisfaction d'être allée au bout d'une démarche exigeante et engageante. Gratitude envers les co-acteurs de cette recherche, envers l'accompagnement pédagogique qui fait confiance au « chercheur en construction » pour trouver son chemin, et enfin envers le processus qui a été facteur d'émancipation pour le sujet que je suis. J'ai trouvé tout au long de ce parcours des choses que je ne m'attendais pas à chercher en initiant cette démarche de recherche-action. Des prises pour avancer dans la compréhension de questionnements, si ce n'est de fêlures, personnels. Certes. Mais surtout un rapport au monde et aux relations humaines qui ne peut plus faire l'économie de la complexité. J'ai incorporé des mécanismes de dialectiques, un habitus de curiosité critique, affirmé le goût d'aller débusquer ce qui se cache derrière des concepts un peu faciles à dégainer. L'entraînement mental est entré dans mon hygiène de penser. Cependant, j'a aussi appris que cette complexité doit s'articuler avec rigueur et honnêteté intellectuelle, en tout cas si l'ambition est de produire une analyse qui se veut « juste » (dans le sens de rendre justice aux faits davantage que la justesse du propos), car comme le souligne Edgar Morin dans une interview donnée à la revue *Yggdrasil* « les processus qui donnent la connaissance sont les mêmes processus qui produisent l'erreur et l'illusion » (p47) J'ai appris que la première personne dont il fallait se méfier était soi-même. Mais que c'était aussi la première à qui faire confiance. L'intuition est une alliée qu'il faut passer à la moulinette de la rationalité. Et inversement.

Au moment de terminer la rédaction de ce mémoire, j'entrevois à quel point le sujet abordé dans cette recherche constitue un thème où règne la dialectique (en témoigne l'abus du

terme « or »). J'ai souffert, mon cerveau a grillé plusieurs fois devant l'enchevêtrement (la complexion?) de fils à tirer, qui semblaient tous receler une mise en tension entre deux pôles antagonistes. J'espère avoir réussi à guider le lecteur à travers le cheminement tortueux de la logique qui a fini par se construire, fruit d'un arpentage de quatre années. Cependant, plutôt qu'une composante intrinsèque au sujet, je me demande aussi si, après tout, la dialectique n'a pas été la façon que j'ai « choisi » pour penser ma problématique, comme une mise en abyme d'un « moi » qui se complait à toujours naviguer dans l'entre-deux, dans la confluence et dans l'intersection. Une certaine... disposition, peut-être ?

L'un des enjeux de la recherche-action était un besoin de mettre de la compréhension sur des mécanismes de domination, de construction de l'identité, de comment « on » se constitue en tant que groupe. L'approche sociologique à travers la pensée de Pierre Bourdieu aura été dans ce sens un apport précieux. Cependant, force est de constater que je, actrice et chercheuse, me trouve assez démunie devant une des problématiques qui émerge de la recherche et qui m'apparaît inextricable : la société libérale a tendance à se tribaliser²¹¹, la rencontre avec une altérité sociale, bien que pas impossible, est malgré tout fortement empêchée pour advenir spontanément et, dans un second temps, imaginer la provoquer ne semble pas être une option plus concluante. Bien sûr, ce constat est conditionné au point de vue. Et si dans l'idée de mixité nous acceptons de ne vivre que des échanges et des rapports superficiels qui trouverait leur valeur dans « l'expérience vécue » comme le suppose Eric Charmes ? Accepter que cela ne soient que des frottements de surface entre différents groupes sociaux, dans lesquels on ne serait pas obligés de rentrer dans des échanges approfondis, d'être d'accord, d'être copains pour être dans une forme de mixité sociale ? Se contenter d'une forme « d'inattention civile²¹² », une manière de se côtoyer dans les espaces publics, fait d'interactions minimales, sans rentrer en discussions et dont l'intérêt est, pour Anaïs Collet, d'au moins savoir que ces autres réalités sociales existent²¹³ ? Mais, alors, dans ce cas, comment faire société si les espaces publics et les lieux de côtoiement se rétractent ? Comment faire société quand la rencontre et l'affrontement des opinions, qui est l'une des

211 Ce qu'analyse notamment Jacques Ellul, ou que constate Steven Pinker, psychologue, professeur à l'Université Harvard, spécialiste de psychologie cognitive : « Avec l'augmentation de la mobilité et de l'éducation, les individus ont tendance à se regrouper davantage selon leurs appartenances sociales ou culturelles, et ont donc moins de relations avec le camp opposé. » « *La colère peut mobiliser mais ne résout rien* », Le 1, Edition du mercredi 21 novembre 2018. n°226 « La France qui gronde »

212 Terme créé par le sociologue Isaac Joseph.

213 *Qui veut vraiment de la mixité sociale ?* Emission Du grain à moudre, France Culture, 22 avril 2015

conditions de la démocratie pour Chantal Mouffe²¹⁴, ne trouvent plus d'arènes, plus de foyers de possibilité ?

L'une des perspectives personnelles de poursuite de ce travail me semble résider dans l'idée de passer d'un travail de la compréhension et de la prise de conscience à celui de la pensée, en articulant la démarche sociologique avec les apports complémentaires d'autres disciplines, comme la psychanalyse dans laquelle je n'ai nagé qu'en surface, et surtout la philosophie, que je n'ai eu le sentiment que d'effleurer. Elargir la pensée en fouillant les questions de l'identité, de l'altérité et de l'hospitalité avec Levinas. Suivre le sillon creusé par Mathieu Hilgers sur la question de la liberté et de l'émancipation lorsqu'il met en miroir Bourdieu et Spinoza pour lesquels l'individu est d'autant plus libre qu'il a conscience et connaissance des contraintes qu'il subit. Il me semble évident au terme de ce travail de recherche que pour permettre cette prise de conscience, la sociologie est un outil puissant. La science sociologique en dévoilant le réel a des vertus libératrices. Elle permet d'introduire une liberté par rapport à l'adhésion primaire et participe à nous transformer pour devenir, partiellement, « maître et possesseur de la nature sociale » et « contrôler les effets des déterminismes qui s'exercent » sur le monde social²¹⁵. Ainsi, la démarche de la connaissance des déterminations qui nous agissent, est, au-delà du basculement profond de notre être qu'elle provoque dans un premier temps, un acte vital d'émancipation.

Pour se diriger vers la conclusion de ce travail, j'évoquerai ici en quoi la démarche de recherche aura participé à travailler un autre enjeu, plus caché : celui d'en « découdre » pour l'actrice-chercheuse avec son milieu social d'atterrissage. Si le constat peut apparaître âpre envers les aspirant·es à la mixité sociale, le travail d'analyse des matériaux et de recherche m'a cependant permis de décaler mon regard et d'apaiser mon jugement en effaçant toute trace d'hypocrisie dans les intentions des désirant·es de mixité. Le désir de mixité et d'altérité n'est pas seulement une posture intellectuelle avec laquelle on s'arrange pour se sentir vertueux car, ce qu'il ressort de ces échanges c'est bien que les aspirations à la rencontre de l'autre, d'autres horizons, d'autres réalités sont, bien que parfois naïves, profondément sincères. Cette constatation apparaît particulièrement palpable dans le recours au vocabulaire des affects de peur ou de désespérance lorsque le discours se dirige vers une prise de conscience d'une probable impossibilité de cette rencontre (affects que je partage tout autant). D'autant que la conclusion qui émerge de l'analyse tend à montrer que les impossibilités relèvent à la fois, sur un plan macro, de mécanismes structurels dont les acteur·ices du terrain tirent bien peu de

214 Chantal Mouffe, « Politique et agonisme », Rue Descartes, 1, 2010, p.67.

215 Mathieu Hilgers, Art. Cit.

ficelles et, sur le plan micro, de stratégies d'évitement qui, si les effets sont bien réels, sont largement le fruit d'actes impensés. Même si, par ailleurs, un travail sur l'humilité et la posture moralisante dont nous sommes emprunts serait bienvenue, nous sommes davantage agités par les conditions d'impossibilité que ce que nous les provoquons. En prenant leurs sources dans des affects longuement conditionnés par une incorporation des normes de dominations sociales et peut-être dans des origines encore plus primitives d'instincts grégaires de survie de l'espèce, ces mécanismes inconscients de mise à distance demanderaient un travail énorme à la fois de conscientisation mais aussi d'engagement personnel bousculant pour réussir à les dépasser. C'est-à-dire être en capacité d'acquiescer des dispositions à la prise de risques profonde, à supporter l'inconfort récurrent de l'instabilité, à la remise en question de ce que nous croyons constituer notre être profond puisqu'il s'agirait de mettre sa propre identité en jeu. Une piste serait peut-être comme le suggère Chantal Jaquet de faire disparaître le principe d'identité de notre cadre conceptuel, car ainsi débarrassées du risque de déstabilisation profonde finalement que risquerions-nous ? Bien qu'intellectuellement concevable cela me paraît une tentative illusoire dans la pratique. Une alternative résiderait alors dans l'idée d'accepter de faire la paix avec le deuil de la pureté, car comme l'évoque Frédéric Worms à travers la pensée d'Emmanuel Levinas : « L'éthique est, en un sens, impossible à réaliser. En revanche, elle possède une valeur critique, déconstructive. L'hospitalité sera donc inconditionnelle, dès qu'on la pense et impossible, dès qu'on veut la pratiquer. On doit pouvoir garder l'idée fondamentale d'accueillir sans restriction, justement parce que tout accueil concret aura des restrictions. [...] L'hospitalité inconditionnelle ne se réalisera donc jamais ; elle est d'abord un outil critique du refus d'accueillir. »

Bibliographie

ouvrages papier

- Alain Accardo, *De notre servitude involontaire*, Agone, 2013
- Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain, produire et analyser des données ethnographiques*, Editions La Découverte, 2003
- François Bégaudeau, *Histoire de ta bêtise*, Edition Pauvert, 2019
- Pierre Boisard, *La vie de bistrot*, PUF, 2016
- Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les éditions de Minuit, 1979
- Pierre Bourdieu. *Le sens pratique*, Editions de Minuit, 1980
- Pierrick Bourgault, *L'écho des bistrots, petites confidences sur les cafés, pubs, taverne et autres buvettes*, Transboréal, 2012
- David Brooks, *Bobos In Paradise. The New Upper Class And How They Got There*, Simon & Schuter, New York, 2000. Traduction française : *Les Bobos*, Florent Massot, Paris, 2000.
- Collectif (dir. Bernard Lahire), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999
- Collectif, Jean-Yves Authier, Anaïs Collet, Colin Giraud, Jean Rivière, Sylvie Tissot (dir.), *Les bobos n'existent pas*, Presses universitaires de Lyon, 2018
- Anaïs Collet, *Rester bourgeois, les quartiers populaire nouveaux chantiers de la distinction*, Editions La Découverte, 2015
- Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*, La fabrique éditions, 2008
- Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe, trajectoire sociale et conflit d'identité*, Hommes et groupes éditeurs, 1987
- Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014
- Nicolas Jounin, *Voyage de classes*, Editions la Découverte, 2014
- Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Nathan, 1996.
- Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, La Découverte, 2013
- Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Le Seuil, 2007
- Taina Tervonen, Claire Robert, *Les bons sentiments*, www.montreuildansmabulle.fr
- Sylvie Tissot, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011

publications scientifiques

- Maryvonne Bernard, Sébastien Poulain, *Refaire le monde autour d'un café : l'exemple du café participatif Utopic de Mirecourt*, Eres, « nouvelle revue de psychosociologie » 2019/2 n° 28 | p. 207-223
- Éric Charmes, *Pour une approche critique de la mixité sociale, Redistribuer les populations ou les ressources?* Mars 2009, La vie des idées.fr
- Françoise Cognard, « Le rôle des recompositions sociodémographiques dans les nouvelles dynamiques rurales : l'exemple du Diois », *Méditerranée*, 107 | 2006, 5-12.
- Marie-Christine Combes, Pascal Ughetto, « Entre les valeurs associatives et la professionnalisation : le travail, un chaînon manquant ? », *Sociologos*, 5 | 2010
- Sylvie Consoli et Gisèle Harrus-Révidi, *La honte dans la peau*. Entretien avec Vincent De Gaulejac.. L'esprit du temps « champ psy », 2012/2 n° 62
- Claude Coquelle, *Mes désirs sont-ils à moi ?* Société française de gestalt 2009/2 n°36, pp.117-134
- Monique Dagnaud, « La classe «d'alternative». Réflexion sur les acteurs du changement social dans les sociétés modernes ». In « *Sociologie du travail* », Octobre-décembre 1981
- Joffre Dumazedier, Anette Suffert, *Fonctions sociales et culturelles des cafés, enquête dans une agglomération urbaine : Annecy et ses environs*, L'Année sociologique, troisième série, vol. 13, 1962, pp. 197-249.
- Philippe Gajewski, « Le débit de boissons, cet inconnu... », *Strates* [En ligne], 11 | 2004
- Mathieu Hilgers, « Liberté et habitus chez Pierre Bourdieu. », *EspacesTemps.net*, Textuel, juillet 2006
- Marie-Christine Jaillet-Roman, « La mixité sociale : une chimère ? Son impact dans les politiques urbaines », *Informations sociales* 2005/3 (n° 123), p. 98-105
- Jacqueline Lalouette, « Débits de boissons en France », *Ethnologie française* - Tome 2 n°2 du 5/07/1982
- François Madoré, « La division sociale dans les villes françaises : réflexion épistémologique et méthodologique » In : *Ségrégation sociale et habitat* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004
- Gérard Mauger, *Sur la domination*, Éditions du Croquant, « Savoir/Agir » 2012/1 n° 19
- Ugo Palheta, « Violence symbolique et résistances populaires : Retour sur les fondements théoriques d'une recherche », *Éducation et socialisation* , vol.37 2015

- Dominique Scarfone, « Culpabilité et responsabilité », in *Revue française de psychanalyse*, PUF, 2003/05, vol. 67, p. 1633-1636
- Bastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherche Qualitatives*, vol.27, n°1, 2007.
- Sylvie Tissot, « Une « discrimination informelle » ? Usages du concept de mixité sociale dans la gestion des attributions de logements HLM », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005/4 (n° 159)
- Sylvie Tissot, « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2014/4 (n° 204)
- Stéphanie Vermeersch, « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? », *Eres « Espaces et sociétés »* 2006/3

Revue de presse

- Claire Aubert, *Est-ce que la recherche-action...*, Effadine n°6, septembre 2016
- « Tous en terrasse ! Les Français inventent "une nouvelle résistance" », *Le Point*, 18/11/2015
- Annie Ernaux, *Bourdieu, le chagrin*, Le Monde, 5 février 2002
- Annie Ernaux : « Je voulais venger ma race », le Nouvel Observateur, 8 décembre 2011
- Sylvie Tissot, « Une vision pernicieuse du monde social et de ses divisions », *L'Humanité*, 21 juin 2013.
- Sophie Porcarelli, « Les cafés dans la ville (à travers l'exemple lyonnais) », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-1
- « Les tensions de notre société naissent dans le refus de voir la situation de domination des catégories aisées », Entretien avec Louis Maurin, directeur de l'Observatoire des inégalités, *Slate.fr*, 29 mars 2017
- Mickael Behrent, *Pourquoi les pauvres votent-ils contre leurs intérêts ?*, Sciences Humaines n°236, 2012
- « Anne Clerval : À Paris, le discours sur la mixité sociale a remplacé la lutte des classes », *L'Humanité*, 18 octobre, 2013
- Philosophie magazine, Hors-série Levinas, hiver 2018

Mémoires et études

- Maxime Duplain, *Mixité sociale et article 55 de la loi SRU - Les dynamiques dans le logement social entre 1999 et 2013 en Auvergne-Rhône-Alpes* in « Portrait social 2016 – la mixité sociale », DREAL Auvergne-Rhône-Alpes

- Thierry Lafont, *Artistes ! Qui suis-je ? Du renoncement à un état à l'investissement d'une fonction*, mémoire de DHEPS, 2014
- Laurent Leblot, *Bistro*, mémoire de fin d'étude, année inconnue (1996?), Disponible sur <http://bistrobistro.free.fr>
- Mathilde Schulte-Haller, *Mixité sociale et développement de quartier : entre désir et réalité*, Programme Projets urbains (éd.), Berne, 2011
- Nina Scolari. *Si le comptoir m'était conté... Le café parisien dans les arts narratifs français, des années 1910 aux années 2010*. Histoire. 2014
- *Regards sur la mixité sociale. Comment les villes construisent le vivre-ensemble*, Observatoire de la mixité sociale (Omis) et Association Terre et humanisme, 2018
- *Portrait social 2016 : la mixité sociale*, Plate-forme de l'observation sanitaire et sociale Auvergne-Rhône-Alpes (PFOSS), Insee Auvergne-Rhône-Alpes, 2017

Video, podcast et émissions radio

- « Colère dans le 16ème », *Les pieds sur terre*, France Culture, émission diffusée le 16/02/2016
- « Qui veut vraiment de la mixité sociale ? », *Le grain à moudre*, France Culture, émission du 22 avril 2015.
- Franck Lepage, *Incultures 1, L'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu*. Visionnable sur Youtube
- Entretien avec Pierre Bourdieu, issu du DVD « Penseurs de notre temps », visionné en ligne - <https://www.dailymotion.com/video/x31ksa>
- Pierre Bourdieu présente son livre *La Distinction*, émission Apostrophes du 21 décembre 1979, archives Ina.
- *Le goût de M*, Entretien avec Edouard Louis, podcast, émission #12, 28 février 2020
- « L'heure bleue », *France Inter*, invité Barthélémy Togu, lundi 16 octobre 2017
- *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, de Pierre-André Boutang, entretiens avec Claire Parnet réalisés en 1988, Éditions Montparnasse, 2004
- « Y'a deux écoles », Delphine Saltel, Arte radio, 2015
- Chaos : l'intégrale – invitées Anaïs Collet et Sylvie Tissot, Radio Néo, 10 avril 2018

Ouvrages non cités ayant nourris la recherche

- Didier Eribon, *Retour à Reims*
- Annie Ernaux, *La place*
- Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Éditions du Seuil, 2014
- Edouard Louis, *Qui a tué mon père*, Éditions du Seuil, 2018

- Jérémie Lefranc, *Les ignorances affectives, promenade en temps de crise en pays d'alternatives à visée autogestionnaire*, Crefad documents, 2017

Table des matières

Résumé.....	2
Remerciements.....	5
Sommaire.....	6
Introduction.....	7
Partie I.....	9
Chapitre 1. Le point de départ d'une recherche-action : le café culturel associatif Le Cause Toujours.....	10
1.1 · Le Cause Toujours, un projet ancré dans l'éducation populaire.....	10
a. Contexte d'émergence du Cause Toujours et territoires affinitaires.....	10
b. Le fonctionnement du Cause Toujours.....	12
c. Situation géographique : du quartier au territoire.....	16
d. La place de l'actrice-chercheuse au Cause Toujours.....	20
e. Les questions de départ autour de la mixité sociale.....	22
Chapitre 2. Là où la focale s'élargit : l'intersection entre milieux sociaux.....	22
2.1 · Le parcours de l'actrice-chercheuse : autobiographie raisonnée.....	23
a. L'expérience de l'altérité.....	23
b. Les prémices d'un glissement.....	24
c. La découverte du collectif.....	26
d. Le temps des déconstructions et de l'émancipation.....	28
e. Prendre part	30
2.2 · Donner corps à la chercheuse : refaire entrer l'actrice sur scène.....	31
a. La conscientisation de mon parcours de transclasse.....	32
b. La chercheuse dans la tempête de ses émotions : nommer la colère.....	33
2.3 · Des présupposés prégnants au moment d'entamer la recherche.....	35
Chapitre 3. Objectifs de la recherche-action.....	38
3.1 · Les enjeux de l'analyse.....	38
a. Les enjeux personnels.....	38
b. Les enjeux de la chercheuse.....	39
Chapitre 4. La question de recherche.....	39
4.1 · Une divagation en territoire d'action-recherche.....	39
4.2 · Des prises de conscience qui ouvrent le champ d'observation.....	41
PARTIE II – La recherche.....	43
Chapitre 1. Méthodologie de recherche.....	44
1.1 · Méthodologie de la collecte de matériaux.....	44
a. La participation observante.....	44
b. L'entretien sociologique.....	45
c. Posture et implication dans les entretiens.....	47
d. Méthode de collecte et de restitution de la parole.....	48
e. Le guide d'entretien.....	48
1.2 · Les entretiens collectés : qui, pourquoi, contexte de l'entretien.....	49
a. Choix d'anonymisation.....	49
b. Le corpus.....	49
c. Le corpus des « aspirant·es à la mixité ».....	51

d. Le corpus des « iconoclastes ».....	53
Chapitre 2. Un éclairage théorique en conversation autour d'un regard sociologique.....	55
2.1 · Bourdieu, éclairage épistémologique.....	56
2.2 · Le concept d'habitus.....	60
2.3 · Le concept de violence symbolique	63
Chapitre 3. Détricoter le tissage des implicites du terrain et de la thématique.....	64
3.1 · Une scène : fonctions sociales du café et place dans l'imaginaire collectif.....	65
a. La société du café.....	65
b. Espace politique.....	67
c. Fonction de représentation sociale.....	67
d. L'imaginaire des cafés.....	69
3.2 · Des acteurs : la classe moyenne d'alternative.....	72
a. Déconstruire la symbolique de la figure du bobo.....	72
b. La classe d'alternative	76
3.3 · Une intrigue : à la source du concept de mixité sociale.....	84
a. Retracer la « carrière » d'un concept.....	84
b. Un mot d'ordre en transhumance symbolique	89
Chapitre 4. Analyses des matériaux.....	92
4.1 · Méthodologie d'analyse.....	92
4.2 · Désir de mixité sociale : entre besoins, idéaux et idéologie.....	94
a. L'entre-soi : une réalité rassurante et fertile mais sclérosante.....	94
b. La mixité sociale : un marche-pied vers l'utopie sociale	96
c. Tensions entre idéaux et réalité : une division esprit / corps ?.....	97
d. Le jeu dialectique des valeurs.....	98
e. L'image de soi dans la mixité sociale.....	99
4.3 · Ce que le désir de mixité raconte des relations entre milieux sociaux.....	101
a. La difficile communication : l'autre comme une terre inconnue ou comme une terre à conquérir.....	101
b. Un sentiment de mixité restreinte : distorsion entre perception et représentation	103
c. Culpabilité et responsabilité.....	105
d. Effacement de la notion de violence symbolique des dominations	107
Chapitre 5. Mixité sociale, un désir et des limites à chercher du côté des structures.....	108
a. Le désir de mixité sociale, un scénario écrit d'avance par les structures sociales..	108
b. Un terme impensé.....	110
c. Un désir au foyer de la convergence des imaginaires.....	112
d. Des violences symboliques invisibilisées.....	113
e. L'ambivalence des valeurs : source des contradictions.....	115
Conclusion.....	117
Bibliographie.....	121

